UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST APR 15 1924.

Feuilles dans le Vent

DU MÊME AUTEUR

Poésie

DE L'ANGÉLUS DE L'AUBE A L'ANGÉLUS DU SOIR (1888-1897), contenant les premiers *Vers*, *la Naissance du Poète*, *Un jour* et *la Mort du poète*. . . . . 1 vol.

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES (1898-1900), contenant les *Élégies*, *la Jeune Fille nue*, des *Poésies diverses* et les *Prières*. . . . . 1 vol.

LE TRIOMPHE DE LA VIE (1900-1901), contenant *Jean de Noarrieu* et *Existences* . . . . 1 vol.

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL (1902-1906), contenant *En Dieu*, *Tristesses*, *le Poète et sa Femme*, *Poésies diverses* et *l'Église habillée de feuilles* . . . . . 1 vol.

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES (Poème couronné par l'Académie française) (1912). . 1 vol.

Prose

LE ROMAN DU LIÈVRE, contenant *le Roman du lièvre*, *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, *Des Choses*, *Contes*, *Notes sur des oasis et sur Alger*, *le 15 Août à Laruns*, *Deux proses*, *Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry* . . . . . 1 vol.

POMME D'ANIS, *ou l'Histoire d'une jeune fille infirme* . . . . . 1 vol.

PENSÉE DES JARDINS . . . . . 1 vol.

MA FILLE BERNADETTE. . . . . 1 vol.

3

FRANCIS JAMMES

—

Feuilles dans le Vent

MÉDITATIONS

QUELQUES HOMMES — POMME D'ANIS

LA BREBIS ÉGARÉE

Dixième édition

156544
14.10.20.

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur Japon impérial,

Trois sur Chine

et quarante-neuf exemplaires sur Hollande Van Gelder

tous numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

9494

PQ
2619
A5F4
1919

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation et de représentation réservés
pour tous pays.

MÉDITATIONS

I

A Jean Lœw.

> Maintenant nous voyons dans un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face...
>
> I. Corinthiens, c. xiii, 12.

L'enfant aime le bois où le loup mange dans la main de la fée, le château où dans la joie les trompettes des valets retentissent, la cuisine qui s'ouvre sur le parterre où les fleurs ont la mélancolie d'un grand sommeil. Il voit à l'horizon le chemin qui serpente vers le ciel

à travers la colline et, à droite et à gauche, des treilles où des vieillards viennent manger du chasselas. A ses yeux la vie éclate comme un diamant taillé à travers quoi chaque créature ou chaque chose peu à peu apparaît : l'écrevisse que l'on saisit sous la souche dans le ruisseau, le papillon jaune, la digue, la salade sauvage que l'on déracine avec un couteau. La plus humble pierre lui est comme le palais de Salomon et le pain de sucre suspendu au plafond de l'épicerie comme le hennin de la reine de Saba qui s'avance entre huit hallebardiers.

Petite et si grande âme d'enfant ! petite comme la serrure par où il regarde l'avenue et les moissons entre les branches, grande comme la brise qui passe par le trou de cette serrure. Il assiste à des fêtes divines, il vit plus de contes que tous ceux qui lui ont été contés. Il déjeune dans une maison de campagne et, dans le vestibule, la fraîcheur pareille à une jeune fille échappe à l'été solennel. Il est midi, le clocher voisin est rongé par la lumière. Il est une heure et l'enfant s'endort, la tête contre son assiette à fleurs où

rit un fruit. Il est deux heures et ses cousines l'ont enlevé et transporté endormi sur le lit de repos de la bibliothèque. Les volets pleins laissent fuser en dessous une raie de silence. Il est trois heures et, réveillé, il va au salon où des êtres pacifiques se nomment ses père et mère et ses amis. Il est quatre heures et la vallée ressemble à un miroir qui bascule, peuplée par des personnages de l'Histoire Sainte qui habitent des chaumières aux murs épais comme des pains. Il est cinq heures et l'enfant regarde goûter la couturière qui est arrivée à pied, au matin, tenant tout au long de la route un rameau lourd de cerises noires. Et le chat blanc tourne devant le linge blanc.

C'est si beau, la Terre, que l'enfant veut un jour aller au Ciel dont on lui a parlé et qu'il ne distingue pas du firmament qui est au-dessus de sa tête. Quel guide prend-il, sinon sa nourrice qui déjà le tient pour un savant et qui sait bien, d'elle-même, que Dieu est au Ciel et que le ciel est cette nappe bleue de vent qui ne bouge pas et où les oiseaux volent et les branches apparaissent ?

Et il lui dit : je veux que tu m'accompagnes

au ciel qui est le Paradis. Et il y a précisément une cabane qui est dans le ciel, parce qu'elle est au sommet de la colline, une cabane qui a nom : *Le Paradis*.

Et la nourrice qui ne refuse jamais rien à l'enfant de son lait répond : c'est cela, allons au Paradis.

Ils emportent le goûter et grimpent le coteau. C'est haut, le ciel. Mais avec du courage on peut y atteindre. Combien on avait raison d'affirmer que le Paradis est magnifique ! Voici des pierres recouvertes de mousse, voici une fleur bleue qui tremble. Est-il possible qu'une telle joie vous inonde ! L'enfant et sa nourrice vont voir le Créateur qui fait pousser les feuilles et qui, dans la gravure, est entouré de chevaux, de chiens, d'oiseaux, de poissons, de palmiers et d'étoiles. Et c'est vrai qu'il est comme ça.

A mesure qu'ils s'avancent vers leur désir leur foi grandit. O nourrice ! n'est-ce pas que tu es apte à prendre part à un tel pèlerinage, toi qui es née dans un village alpestre où il y a beaucoup de manne pour les abeilles ? Nourrice, qu'est-ce que c'est que la manne

pour les abeilles ? C'est un baume mystérieux qui enduit nocturnement les rameaux, les pierres et les toits et jusqu'au fouet du cocher, et qui se dissipe au soleil d'onze heures. Ce n'est pas tellement avec les fleurs que les avettes composent le miel, mais avec la manne. On ne sait pas ce qu'est la manne. Mais qu'est-ce que c'est ? On ne sait pas. Quand la nourrice était petite gardeuse de vaches elle suçait la manne sur les pousses des jeunes chênes. La manne a nourri le peuple de Dieu quand ce peuple marchait vers la Terre-Promise. Et maintenant c'est l'enfant et la nourrice qui s'acheminent vers le ciel. Et quand ils ont gravi la côte ils voient que c'est vrai qu'*il y a autre chose*. La colline leur masquait cet air solide, cet azur terrestre qui est le long déroulement des Pyrénées. Et cette pelouse à leurs pieds ! Cette pelouse qu'ils n'avaient point prévue avec, au milieu, cette villa, ces arbres de bergerie, ces jeunes filles tranquilles ! L'enfant et la nourrice s'asseyent sur un banc qui domine cette pelouse contre la cabane. S'ils ne voient point Dieu encore, ceci n'est-ce pas le Paradis ? Et ce Dieu ne

va-t-il pas leur apparaître comme à ces anciens justes dont parle l'abbé Pierre Vignot « qui « le surprenaient dans le défilé des mon- « tagnes » ?

Oh ! il n'y a plus à douter de la gloire de ce monde. L'enfant enlève son chapeau et la brise essuie son front comme dans un poème de Lamartine, et pénètre jusqu'à son cœur ainsi qu'un baiser paternel. Est-ce que le Seigneur viendra se reposer dans la cabane quand la nuit va tomber ? Est-ce qu'il ne se repose pas quand il a créé tant de merveilles ? Et la nourrice dit : On ne voit pas ses mains quand il les promène sur la montagne pour la pétrir, mais peut-être qu'on l'entend respirer. La nourrice n'est-elle pas bien près, en cet instant, de ce passage grandiose : « Alors ils « entendirent le bruit de Jéhovah Dieu pas- « sant dans le jardin à la brise du jour... »

Et les deux innocents tiennent les yeux sur la vallée qu'ils viennent de découvrir, sur la vallée céleste. Non, non, ils ne sont pas dupes ; leurs regards plongent au delà des énigmes. Ils ont raison, et leur foi l'emporte de mille coudées sur les pauvres critiques des incré-

dules : car si là n'est pas vraiment le ciel, c'est vraiment là qu'il commence. N'est-ce pas, Vierge de Bigorre, que vous avez risqué vos pieds jusqu'au bord de ce rocher où même ne grimpe point la chèvre, mais seulement l'églantine ? Et c'est-il pas une sœur de ces innocents qui vous a vue aussi sûrement qu'ils voient cette herbe ? Lorsqu'un saint voit un être du Ciel, il le regarde faire des gestes auxquels il ne s'attendait pas, joindre les mains, aller, venir, se pencher comme une personne ordinaire : ce qu'un peintre ni un poète ne sauraient traduire ainsi, tant la vraie vie est inimitable. L'enfant et la nourrice ne voient ni la Vierge ni une autre Apparition, mais cependant l'ébauche de ce qui pourrait être le Paradis.

Ils prolongent, assis sur le banc, leur contemplation. Les jeunes filles jouent maintenant à la balle et le soleil se couche derrière la propriété, il se couche là, tout près, dans l'alcôve des nuages, tel qu'un être vivant qui a fait sa prière. Heureux cette nourrice et cet enfant qui connaissent l'élévation « dans la « lumière et dans la vérité de Dieu » ! Leurs

lèvres gardent un secret lorsqu'ils redescendent. Le petit garçon éprouve une tristesse en se retrouvant sur l'avenue de tilleuls du village. Le vieux percepteur, qui fume sa pipe et boit son absinthe entre les lauriers-roses du café, l'interpelle comme d'habitude : « D'où « viens-tu, petit ? » Il répond à peine bonsoir, car son âme est pleine de la brise verte et bleue de la vallée entrevue là-haut. Cet homme à barbe blanche n'est que sur la terre, sous une jolie treille, oui, mais une treille qui n'est pas *de l'autre côté*, du côté où les jeunes filles jouent à la balle, du côté de la montagne brisée et claire. Bientôt l'enfant retrouve ses père et mère qui s'affectent de sa tristesse et qui ne comprennent point la cause de cette humeur. Toute sa vie il éprouvera la nostalgie du ciel terrestre qui lui donne la nostalgie de l'*autre Ciel*. Et désormais lui et sa nourrice conserveront, chacun dans son cœur, cette confidence que Dieu leur a faite auprès de la cabane, encore qu'il ne leur ait pas apparu.

Au delà des champs patriarcaux et de la route où va la couturière tenant un rameau

lourd de cerises noires, il y a le coteau; au delà du coteau il y a la pelouse; au delà de la pelouse, il y a les sommets; au delà des sommets il y a le ciel; au delà...

La terre est désormais frappée de déchéance aux yeux de cet enfant qui laissent couler des larmes lorsque son père le prenant sur ses genoux lui demande :

Qu'est-ce qui te fait de la peine ?

* * *

Je souffre aussi, mon Dieu, d'avoir entrevu la beauté d'En Haut dans celle que j'ai connue sur la Terre et de ne pas l'atteindre. Mais je continue de puiser obscurément le sens de cette beauté, comme l'humble graine qui, où qu'elle soit, recherche et distingue dans le sol ce qui sera son auréole et son parfum dans le ciel printanier. Je fais converger vers le centre de mon âme, à travers le monde entier, les visions nécessaires à ma vie éternelle. J'opère ce miracle par l'espérance et le désir que vous avez mis en moi. Ainsi, le romarin attire jusqu'à ses racines l'odeur de la mer, si épais que soit le

sol qui les sépare des flots. Je continue de faire appel à ces merveilles toutes colorées de la verdure des roues de moulins sauvages et du prisme du pommier en fleurs dans le ciel gris après la grêle. Je supplie les champs patriarcaux. Et par moments ils s'élèvent comme des nappes de lumière. Et j'entre dans la salle à manger même de Dieu qui n'est plus celle où l'enfant avait succombé au sommeil. J'entre en hésitant. Mes pieds sont si poudreux ! Je me suis tant attardé *dans ce monde !* tant attardé à dormir sur le lit de repos de la bibliothèque ! Je regarde les mains du Maître qui tiennent le pain. J'ai peur et je n'ai pas peur : « Oui, Seigneur, vous savez que « je vous aime. Oui, Seigneur, vous savez que « je vous aime. Seigneur, vous savez toutes « choses ; vous savez donc que je vous aime. »

Je comprends que les fleurs peintes sur mon assiette se mettent à vivre et les notes de l'angélus deviennent des paroles. Et le vallon passe dans la gloire de Dieu, ce que je souhaite que nous fassions.

1913.

II

En ce jour-là, il y aura une source ouverte...

ZACHARIE, C. XIII, 1.

Le premier regard c'est les fiançailles de l'âme de l'enfant, par les anneaux d'or ou d'azur des yeux, avec la Source des êtres et des choses. Continuellement s'avance la nappe de cet air solide et vert qu'est la rivière où le poisson, qui ne se cogne pas, glisse. En amont elle semble issir d'un berceau de tendres coudriers ou noisetiers. L'enfant ne sait pas si c'est de là qu'elle vient ou du commencement du monde. Et la voix du père, s'élevant dans le fracas irrégulier, coupé de silences, de la chute d'eau : La rivière arrive de plus loin, de sa source.

Que doit être cette source ? L'eau donc vient de sa source ? Où est la source ? Et avec un intérêt croissant de jour en jour, à chaque fois que l'enfant regarde la rivière, il songe à la source. Enfin, tenant par la main sa nourrice, il l'amène dans la campagne et lui dit : il faut que tu me conduises à la source. Elle n'hésite pas, de ceux qui savent, parce qu'ils ont la foi. La source est par là, répond-elle. Ils s'avancent vers la lisière d'un petit bois endormi dans le silence. Et, tout à coup, la source ! Quelle source ? Il n'importe. La source. Elle est là. L'enfant n'explique point s'il avait prévu la source ainsi ou autrement, mais il regarde se poser la canicule dans ce coin frais, sur cette glace liquide mais qui paraît immobile. Là est la source, le principe de la rivière majestueuse comme une fable. Et la nourrice : la source sort de terre.

A y regarder de plus près, l'eau frémit dans le bassin telle qu'une chair vivante. L'enfant attentif se rapproche. Il voit que le miroir déborde à mesure que l'argile pleure en haut et, agenouillé contre un bouquet de bruyères, il ne sait plus si c'est l'azur encore qui est en

bas, entre les fougères, ou si c'est la source qui est au-dessus de sa tête. Il semble que ce trou traverse de part en part la terre éboulée. Et ce ciel renversé chante sous l'autre air aride, au contact des gouttes d'eau. Mais qu'y a-t-il donc dans la glaise pour que la source en découle ? O nourrice ! ne te trompes-tu point ? Est-ce que la terre n'est pas fermée au-dedans et, lorsque le paysan la laboure, ne voit-il pas qu'elle est bouchée ? Comment est-ce donc que l'eau passe au travers de la terre si la terre n'est pas creuse ? Et la nourrice : je pense que les gouttes d'eau sont comparables aux grains de blé qui font lever la moisson ; qu'elles font lever la rivière verte comme un champ ; qu'elles sont enfouies comme des semences. — O nourrice ! d'où proviennent les semences de la source ? — De la pluie. N'as-tu pas vu la pluie s'enfoncer dans le sol comme jetée avec les mains ? Elle ressort ici en source qui s'épand continuellement tel qu'un champ éternel qui ne cesserait de pousser en avant ses bandes d'épis.

Il interroge. Elle répond. Puis ils se taisent et leurs yeux d'innocents plongent mainte-

nant, comme des oiseaux, dans le ciel qui est la source de la source.

*
* *

J'ai longtemps contemplé avec angoisse le cours de la rivière dont le commencement et la fin m'étaient cachés. Mais la voix du *Père* s'est élevée aussi vers moi dans le fracas irrégulier, coupé de silences, de la chute. Et j'ai remonté le courant jusqu'à la source où tant de choses et de créatures m'ont apparu qui avaient trait à la Terre ou au Ciel : sur la tête de la paysanne qui s'éloigne, la cruche dont l'argile bombée sue comme le front du travailleur; la pierre que le faucheur vient humecter pour aiguiser sa faux altérée comme une moissonneuse qui a trop chanté. Voilà pour les minéraux. Quant aux animaux : le lièvre que j'ai dessiné d'un style pur, et il s'en allait comme à regret, frère de ma pensée attardée à trop de circuits et qui regagne enfin la haute vigne; l'écureuil qui n'a aucun poids et qui flamboie en s'esquivant, c'est le serment d'amour d'un jeune homme volage;

la libellule qui est une épingle d'émeraudes, elle emporte avec elle des lambeaux de gaze d'une écharpe de jeune fille; la bergeronnette qui, sur la pierre humide, cherche un équilibre qu'elle ne retrouve qu'en s'envolant : ainsi la parole avant que d'être la prière. Pour les végétaux : la bruyère fleurie qui ressemble au Buisson Ardent de la sainte Écriture; la coupe bleue de la gentiane qui a l'amertume d'un calice divin dont le ciel comble le vide; les frondes altérées de ces cryptogames appelés langues-de-cerf, pendantes au-dessus de l'eau, qui expriment nos soifs de lumière confiée par Dieu à la Terre; les crosses de fougères, qui s'élèvent comme celles de Pasteurs de l'Église autour d'un reposoir de mousse; et les campanules qui tremblent ainsi que les clochettes des bénédictions des Fêtes-Dieu.

*
* *

A toi, nourrice, et à toi, enfant qu'elle accompagne, je donne cette image que j'ai patiemment écrite avec les couleurs de ma rai-

son et qui représente la source qui ramène à Dieu facilement les pensées. Vous avez coopéré à cette œuvre, car si j'en ai tracé les lignes, fixé les teintes, c'est vous qui guidâtes mon cœur à l'heure qu'il ne sut pas assez aimer. J'ai employé du rouge, du bleu, du vert, mais je n'ai pas su imiter la couleur de la lumière parce que mon âme n'est pas assez belle pour atteindre à un art aussi grand.

III

Il a comblé de biens les affamés.

LUC, c. 1, 53.

Passe le pont qui est comme celui de l'image d'Épinal. Signe-toi devant l'église et entre à l'auberge. Un oiseau crie dans la treille du potager, et un souffle essuie la sueur du figuier. Le dernier rayon, par la fenêtre, traverse le vin blanc. Une rose bouge. La servante ne te l'offre point, car son amour ne va pas à ceux dont le bâton et les souliers poudroient. Renonce, voyageur, même à sa compassion. Mais goûte cette triste joie que la rose du moins ne s'éloigne pas de toi, ni le figuier, ni la treille. Quand ton cœur est désert laisse aller à lui l'amitié de la fleur

rurale qui orne la croisée ou le talus. C'est pour l'âne boitant au bord du fossé que la fraîcheur de la menthe verdoie dans la douce poussière. C'est pour toi que la campanule tremble, quand le vent d'orage s'élève au soir lourd de l'Été. Ton âme, avant que de prétendre à être plongée en Dieu, là elle trouve sa densité, doit avoir toute soif. Le Ciel plus qu'un déluge t'immergera.

Plus que la rose et la campanule, pour toi Dieu existe; plus que la menthe pour l'âne et que le pampre pour l'oiseau. Le bissac et la gourde ne souffrent d'être emplis que s'ils sont vides — et d'autant plus. L'indigent devient riche à mesure que son besoin augmente et que son donateur se dépossède. Il n'est donc de plus pauvre que Dieu.

IV

Maintenant mon œil t'a vu.
JOB, C. XLII, 5.

Je ne vois pas Dieu, dis-tu. Mais, à ce moment, tu ne vois pas davantage ta mère, bien que ton âme témoigne qu'elle dort dans son fauteuil. Et, si tu la sais malade, et que tu sois loin d'elle, ce n'est pas vers rien que se tendent les muscles de ta face et de ta pensée. Ce n'est pas vers rien non plus qu'allait la prière de cette personne prostrée dans son humble affliction, les bras en croix, les mains vides, les yeux fermés, la face abîmée, la bouche tordue par l'appel au miracle. Que des hommes grossiers ou qu'enfle le misérable savoir humain haussent les épaules devant ce masque ! Moi, je dis que Dieu le contemple.

V

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Pater.

Je me suis, comme toi, assis à l'auberge où l'on ne s'assied que pour manger, auprès de ceux qui savent le prix de chaque plat. J'ai rompu le pain avec eux, à la table dressée devant la porte — tandis que devant nous, qu'elles ne regardaient point, riantes, indécises sur leurs pieds minces, le col souple, des jeunes filles passaient.

Pour qui pleura, ce goût d'humilité que donnent les larmes à chaque bouchée est d'une amertume divine, apaise et réconforte.

Je sais un artisan. Il mange la soupe dans

une terrine comme la terrine d'un chien, assis, les jambes dans le fossé, à la noire fraîcheur des platanes, tandis que midi sonne et tremble. Sa vieille femme qui lui a apporté son déjeuner lui verse de temps en temps un verre de vin. Il boit, puis il relève son front suant et il jette sur la route un regard résigné. Tantôt, il va recasser des cailloux et sa femme retournera à la maison, remportant la terrine, sans qu'ils aient songé à s'adresser la parole. Il a mangé, mangé pour nourrir sa pauvre vie. Qu'est-ce donc qui l'attache encore à la terre, qui l'empêche de s'aller jeter à l'eau entre les aulnes ? Ici, je m'explique :

Ce repas qui te semble vil est sa récompense, le paiement de la besogne, un peu du repos que prit Dieu quand il eut fait le monde. L'Éternel ayant travaillé vit *que tout était bien ainsi*. De même, cet ouvrier, dont la tâche est suspendue. Il juge bonne la Création. Il retrouve dans sa soupe les pommes de terre, les carottes de son jardinet; et il loue en silence le Tout-Puissant de ce qu'elles sont jolies et parfumées.

VI

> Je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux.
>
> MATTHIEU, C. VI, 30.

Ceux qui ne se vêtent plus que pour se vêtir sont poignants, en qui toute idée de plaire a disparu, et plus poignants encore si leurs misérables habits témoignent d'un souci d'honnêteté.

J'ai vu, à l'entrée de la ville, à la fin d'un jour brûlant, un pauvre vêtu d'une jaquette déposer son bissac et laver à la borne-fontaine ses yeux brûlés par la poussière de la marche. Ainsi le Fils de l'Homme fut-il recouvert de pourpre et but-il au torrent. J'ai vu, sur un banc, au clair de lune, un

jeune homme dormir la tête appuyée à un pain. Un élégant chapeau le coiffait, sa cravate à son col se nouait bien, mais ses pieds dans des sandales étaient nus. Encore : cette fille aux souliers de soldat, à la face rendue mâle par la douleur, elle était à genoux près de moi. Et, à la filasse de son chignon mal tordu, on devinait de quel renoncement s'étayait son indispensable prière. Une plume d'oie — le luxe ! — surmontait un affreux canotier posé de travers sur ce chignon. Mais peut-être qu'aux yeux de celui qui fut couronné d'épines ce couvre-chef brillait autant que l'auréole d'Agnès, et que ces courts cheveux étaient aussi longs que ceux qui voilèrent à ses bourreaux la frêle beauté de la sainte.

VII

Qui peut trouver une femme forte ?

Proverbes, c. XXXI, 10.

Sous les ormes, le chalumeau de la noce fait pleurer la soirée. Le chien a envie du gâteau de la petite fille et ne cessera de le tenir en arrêt que lorsqu'aura disparu la dernière bouchée. Le facteur rural rentre, et sa blouse s'obscurcit à cette heure où tout un pan du ciel étoilé commence de s'incliner.

Le poète qui a descendu le sentier de la colline s'essuie le front et regarde. Jamais il n'aura la paix de ces danseurs, de ces mariés, de ce passant. Il songe à Éliézer, à Rébecca allant aux citernes, la cruche au flanc.

L'épouse dont les bras s'ouvrent comme un port est-elle destinée au poète qui ne peut, comme Booz, prendre à témoin la haute moisson ? Il ne faut point qu'il prétende à la joie du maître au long de qui la Moabite se couche : mais le poète est celui que ne nomme point l'Histoire, serviteur qui, pour Ruth, laisse tomber des épis.

VIII

Balaam dit à l'ange de Jéhovah : « J'ai péché, car je ne « savais pas que tu te tenais « devant moi sur le chemin. »

Nombres, c. XXII, 34.

Un poète allant à la chasse rencontra une pauvresse qui béquillait précédée d'un petit chien avenant. Vieille, elle n'avançait que peu à peu, entre ses deux croix qu'elle portait plus qu'elles ne la soutenaient. Le poète prit dans son carnier du pain et de la viande qu'il lui donna. Tandis qu'il faisait cette aumône, il ressentit qu'en échange il recevait de la mendiante une invisible charité. Elle lui dit des mots qu'il ne peut répéter, car :

Cosi la neve al sol se disigilla
Cosi al vento nelle foglie lievi
Se perdea la sentenzia di Sibilla.

DANTE, *Il Paradisio*, c. XXXIII, 22.

Puis il alla courir les bois. Comme il revenait, à l'angélus de midi, il retrouva cette femme sur un talus et rapiéçant des hardes. A nouveau elle parla au poète. Ses ciseaux luisaient.

Quelques mois après, le poète étant malade et alité, on vint lui dire qu'une pauvresse était passée avec un petit chien qu'elle avait fait s'agenouiller devant la porte.

Seul le cœur, mais sans qu'il en sache rien expliquer, communie avec une telle rencontre. Cette fée de Dieu apparut au poète en un jour d'espoir suivi de quatre années pénibles. Et elle lui réapparut dans l'intervalle, mais en songe, mettant dans son cabas ce qui menaçait d'anéantir un souhait d'amour. Dans quel but fit-elle ce geste grave ?

Le souhait du poète n'a pas été exaucé, et ce n'est point que cette sainte ne disposât d'une prière assez puissante pour toucher Dieu. Mais, je pense, elle se servit de cette

oraison, dans sa sagesse, afin de conjurer un bonheur qu'elle envisageait comme un futur désastre. Nul doute qu'en cette matinée où le chasseur rencontra elle et son chien, il n'ait croisé sur la route l'ânesse de Balaam qui, docile à la voix de l'Ange plus qu'au bâton de son maître, refusa d'aller vers Balac, roi de Moab.

IX

Comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent.

MATTHIEU, C. XXV, 5-6.

Comme l'oiseau qui trouve à terre les débris du nid qu'il bâtissait crie, s'affole et, ne pouvant croire à la vérité, s'essaye à retrouver ce nid sur la branche nue, semble vouloir contraindre ce qui est à n'avoir pas été et la réalité à se muer en rêve : tu as vu, ami, s'écrouler ton toit de chaume. Et, non plus que l'oiseau sa couvée, tu ne sais où déposer le fardeau de ton amour trahi. Tu fus trompé par celle qui partagea ta couche, par celle que louent les livres saints et profanes, celle dont il est écrit : *Mets la joie*

dans la femme de ta jeunesse[1]. Et encore : *Elle prit son voile et se couvrit*[2]. Et encore : *Je suis ta servante*[3].

Laisse au tout jeune homme le naïf orgueil de se croire amoindri de ce que l'on lui fut infidèle. Qui donc domine l'autre de celui qui demeure seul, le regard fixé sur le vide — ou de celle qui, l'œil rivé au nouvel amour, le compare tôt ou tard à l'amour délaissé ? Oui, certes, j'ai connu de ces personnes à qui les défaites donnaient une telle gravité qu'elle devenait une grâce.

Ami, qui es seul d'une solitude sans bornes, amer d'une grande amertume, cette solitude et cette amertume sont belles d'avoir été provoquées par la femme qui, en t'en chargeant, pensa les fuir. A-t-elle réussi ? Je crains qu'elle ne t'envie à présent le mal qu'elle t'a fait.

1. *Proverbes*, c. v, 18.
2. *Genèse*, c. xxiv, 65.
3. *Ruth*, c. iii, 9.

X

A chaque jour suffit sa peine.
MATTHIEU, c. VI, 34.

Il est une épargne aussi poignante que des sous dans la bourse d'une mère pauvre ; de l'eau dans le désert de Gobi ; du foin dans la mangeoire d'un âne. C'est l'épargne de la douleur. Ce pain, qui ne diminue pas quand nous y mordons, non plus que celui de Dieu, remplit, jusqu'à la mort, nos bissacs. Mais il s'agit de ne s'en nourrir que peu à peu, tâchant à chaque jour d'oublier que la portion du lendemain est nécessaire et prête. Car ce pain est d'une telle amertume que si, à l'avance, nous voyions quelle part en a été dévolue à chacun, eh bien, chacun tomberait

en angoisse et n'en pourrait prendre une miette, cependant que Notre-Seigneur le mangea tout entier au Jardin des Olives, et le nôtre avec le sien. Que si tu essayes de t'abstenir de cet aliment, son âpreté se reporte à quelque autre mets tellement qu'il faut te raviser. La croûte de ce pain est de cet or que les pauvres ne possédèrent point et dont les poètes bâtirent, en songe, Bagdad, ce qui rend plus pénible aux uns et aux autres le coup de dent.

XI

Comme la fleur, il naît et on le coupe.

JOB, c. XIV, 2.

Chauve, aveugle, édenté, l'homme naît et il meurt. D'ici là, il pèlerine. Peu après qu'apparu, il se redresse, et l'on voit alors ses joues mûrir dans les palmes de sa chevelure, et ses yeux, comme deux gouttes d'eau baigner la pulpe de ses joues, et ses dents luire comme des graines.

Il est beau au départ. L'aube l'a vêtu dans l'avril bleu et blanc. Ce jeune Prince s'avance. A chaque pas, il lui semble qu'il emporte la terre et le ciel avec lui. Sa prière est une hymne à ce pays tempéré et propice à l'éclosion des œufs des fauvettes.

Mais à midi, la contrée change. Le Prince devient Roi. Les rayons solaires tissent son manteau. Il va par les plaines de l'été rose, jaune et noir. Au bord des routes il voit des parcs si luxuriants que leurs grilles se tordent sous la flore. Il entre en ces retraites et pense y périr de volupté. Puis, voici la vieillesse.

Maintenant, c'est la fin de l'Automne, du jour et de la vie et, vêtu par les hardes de l'ombre, celui qui fut Prince et Roi ne se reconnaît plus. Comme ce paysage qui vacille et dont les seules lignes essentielles se détachent de la nuit qui les va confondre, l'homme dénué à nouveau titube avant de s'effacer.

XII

Tu placeras sur la table les pains de proposition...

Exode, c. xxv, 30.

Il est une plage où croît du froment, au delà de laquelle est l'infini, et c'est la Table de l'Autel où l'on mange avant de s'embarquer. O joie ! que de vouloir franchir cette Ligne pour aller à cette Terre promise dont les seules obscurités témoignent de la gloire de Dieu. ... *Sombres nuages, bénissez le Seigneur*[1].

1. Daniel, c. iii, 73.

XIII

Je crois la résurrection de la chair.

Symbole des Apôtres.

Par ici vécut une poète amie des humbles travaux. Il est doux de communiquer, par l'oraison, avec les âmes, tandis que le saint Livre de la nuit se déroule et que les chouettes font choir les glands. Au clair de lune, les plis du calcaire ne sont en réalité que les plis de linges étendus sur les morts. La foi en la résurrection demeure sous ces moulages. Aucune forme ne peut plus ne pas être et le diamant, brisé comme un cœur, conserve la sienne en sa poussière.

Crois bien qu'au dernier jour, les cendres

soulevées par l'Esprit obéiront à cet ordre de se retrouver d'elles-mêmes. Et tu reverras ta fille tenant des cerises et des capucines ; et ton fils lisant un journal dans le jardin où l'on étend la lessive ; et ta jeune femme dont la joue sera douce comme la matinée.

XIV

J'ai rappelé mon fils d'Égypte.
MATTHIEU, c. II, 15.

Cette femme qui trime n'aurait que sujets d'amertume si, de temps à autre, elle ne retirait de sa poche une lettre graisseuse de son fils envoyée d'Algérie où il est zouave. Et la pauvre mère, qui cire le parquet à genoux, conçoit une crainte mêlée de fierté à la pensée que dans l'oasis où il y a des lions comme à la foire, son petit se promène de ce pas déluré que conservent, lorsqu'ils rentrent au village, ceux qui ont foulé le sable sous un ciel de chaux bleue. Rencontrera-t-il de dangereuses femmes, boira-t-il l'absinthe ? Ne fera-t-il pas un mauvais coup ? Cependant elle

se rassure, car elle confie son fils, par toute la force de la prière, à la sainte Famille qu'elle a vue sur un vitrail soustraire aux massacres d'Hérode l'Enfant qui tette à l'ombre d'un palmier du désert de l'Égypte.

N'est-ce pas la grâce de Dieu qui tombe sur le front de cette servante comme s'épanchait la fraîcheur de l'arbre sur l'allaitement de Notre-Seigneur? Ce n'est point tout que de trouver ce vitrail d'une puérilité criarde, mais il faut saisir à travers lui cette Lumière qui, réfractée par une âme pure, laisse dans les ténèbres tout art et toute crainte

XV

... Le pauvre n'avait rien, si
e n'est une petite brebis...

SAMUEL, l. II, c. XII, 3.

Dans le potager des Capucins de Burgos il y a un paon. Et, parce que ce potager est le plus pauvre du monde, ce paon est le plus riche : son plumage sur la misère du terreau éclate ainsi qu'une flore équatoriale. Dans la chapelle presque nue de ces saints hommes, il y a, seul ornement, quelques grandes-marguerites. Ces grandes-marguerites, si communes qu'à peine on les remarque dans les foins et sur les graviers du chemin de fer, gardent là tout leur prix et y sont découpées avec une telle netteté que leur forme apparaît

dure comme la vie des moines. Ainsi, aux jours de l'Eden, à l'homme nu comme un temple, les choses se montraient dans leur vérité intégrale, c'est-à-dire au taux même de leur valeur. Ayez un seul oiseau, une seule fleur, mais qu'il perche et qu'elle éclose dans l'âme dépouillée.

J'ai reçu la visite d'un humble ménage en permission. Pour un jour qu'il venait de respirer dans la campagne, sa joie éclatait et il me narrait l'ivresse d'une promenade à pied. L'homme marquait cette rude bonté de ceux qui savent que le pain quotidien ne se paie pas de mots, et sa forte semelle ne battait pas les chemins où vont les hommes qui paradent. La femme avait la douceur de celle qui connaît le prix des caresses de l'époux à l'heure tardive où il s'étend à côté d'elle. Elle lui livre alors son corps qui, dans la chambre sans luxe, revêt la beauté de ce qui, n'étant point prodigué, conserve, comme au monastère le paon ou la grande-marguerite, sa signification.

XVI

...Tu as combattu avec Dieu...
Genèse, c. XXXII, 28.

Dans un sentier que j'aime croît la campanule à feuilles de lierre. Pour la cueillir il faut traverser d'un bord à l'autre des ruisseaux roux, sur des pierres dont tremble l'ombre sur un lit de sable. Des joncs, des menthes, des populages, des prêles étalent un tapis qui sent la procession, et doux aux pas du solitaire qui va mendier en ces retraites le pain de l'oubli : c'est une ardente soif que celle d'un cœur vide.

Voilà ce poète que l'on dit heureux. Le voilà amer, déçu, plein d'un muet sanglot. Il en veut au Seigneur dont le souffle le pousse

dans des ronces et, révolté contre lui, s'écrie avec Job : *Pourquoi me traitez-vous comme votre ennemi?*

Cependant il aperçoit dans la mousse une fleur rose. Et, de même que Jacob, luttant avec l'Ange, résistait à la grâce, ce poète, en proie à cette irritation que Dieu ne lui offre qu'une fleur, détourne son regard et son âme. Mais peu à peu il s'attendrit, cède, et, penché sur la mince corolle, voit le Ciel s'y poser.

XVII

... Chacun les entendait parler sa propre langue...

Actes, c. II, 6.

Qu'à l'Ermite du Val Vert, Dieu dans les ténèbres apparaisse comme un triple fleuve à la belle circulation; que le Docteur angélique l'entende dans le triangle du syllogisme; que le Pauvre d'Assise à qui les oiseaux font des signes de croix le goûte dans du pain bis; que sainte Thérèse le sente sur une rose, ou qu'Angèle de Foligno le touche sur le charbon ardent que baisa Isaïe, tous ils ont et sont la preuve qu'Il est, et tous parlent et comprennent ces mêmes langues qu'Il envoya aux apôtres en Son nom.

Que ce soit le pays des pipes, des tulipes, des moulins à vent et des bateaux au-dessus des prés ; ou celui des cruches que barre de lumière la porte du taudis soudain ouverte ; ou celui des grenades de cuir dans le dur feuillage, ce sont les provinces d'un même Royaume en dehors duquel tout est confusion de Babel.

XVIII

Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme...

JEAN, c. VIII, 28.

Il a élevé les petits.

LUC, c. I, 52.

Il a enfin quitté l'Hiver dont les glaces mordent et dépassé le premier Printemps qui, encore que le rossignol module le clair de lune, secoue sur les errants sa crinière de pluie. Il entre en Été et voit, du haut de la côte, le paysage si net que l'on voudrait jeter dessus les dés du jeu-de-l'oie. C'est un dimanche de Fête-Dieu, après midi. Par bouffées la voix des trombones s'élève et, au moment que, du haut du reposoir,

Notre-Seigneur bénit les fidèles, les tambours roulent comme un orage. Ici et là, les blés se rident sous la brise qui fait fléchir, en tirant sur son écharpe, les cimes écumantes des arbres.

Voici l'homme dans la rue et qui foule, à la suite de la procession, l'aqueuse verdeur des joncs, les campanules et les pétales de roses. De blancs nuages dans le bleu semblent naître de la fumée des encensoirs et attendre que le Père tenant la Loi les prenne pour marchepied. Et, cependant que les hymnes se délivrant de la terre heurtent le Ciel qui s'ouvre, le pauvre s'apaise. Une aumône lui permettra tantôt quelque *extra*. L'auberge est douce, et la sauce, et la tasse de vin, à celui qui noue son pantalon d'une corde comme un moine sa robe.

Mais, son repas fini, ce soir, il ne songe point qu'il y ait un lit meilleur que ce foin où il va s'étendre dans un pré. Il contemple l'abîme. Ses pieds bandés de cuir, sa tête et ses mains s'appuient aux étoiles, couché comme Notre-Seigneur sur la Croix avant l'Élévation.

XIX

L'Esprit-Saint viendra sur vous.

LUC, c. I, 35.

Au printemps, la colombe fait son nid sur l'eau qui la réfléchit le mieux. La colombe est la figure de l'Esprit-Saint et l'eau, *Miroir de Justice*, l'image de Marie. Marie est élue *entre les femmes*[1] parce que sa pureté se reflète dans le Ciel le plus fidèlement.

Et, au cœur de cette Vierge, l'Amour, comme au seul nid qui convienne, fait que s'incarne Notre-Seigneur. Mystère, mais qui ne heurte pas mon sens si je tiens que cet

1. LUC, c. I, 28.

Amour fut assez fort chez elle pour pousser des racines dans la royale cellule d'argile réservée à David. Il y a des degrés dans la conception que l'on a de son Dieu. Cette conception est parfaite en Marie, et prend corps.

XX

Il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

Luc, c. II, 21.

Ils sont deux qui s'efforcent à vivre mais par des voies si différentes qu'elles ne se rejoignent qu'à l'Infini.

L'un, âgé et pauvre, qui ne moissonna jamais qu'orages, poussières et cailloux, meurt auprès de son chien, au cœur de la paille plus chaud que le cœur des aubergistes à qui elle appartient. Tout plein de la nausée de la terre, il râle. Et, couché sur le flanc, il ramène ses genoux vers sa barbe. Le chien inquiet bat, de la queue, le sol. Ce vieillard va bientôt voir Dieu dont il pressent la pitié

dans celle de ce chaume qui console sa dernière douleur.

L'autre, un nouveau-né que l'on abandonna contre une borne, essaye un geste pas bien encore délié du néant. Déjà, et sans même qu'il marche, sa course est commencée.

Il semble que l'un aille à la mort, l'autre à la vie. Mais ces deux routes se confondent au carrefour où se dresse la croix du poteau indicateur.

L'AUBERGE DES DOULEURS

—

A François Mauriac.

I

Le chien de Pascal est une chienne qui a nom Sultan. Aussi bien Pascal pourrait l'appeler Sultane. Mais Pascal n'a cure de connaître mille subtilités que notent sur des bouts de papier les poètes « qui ont le temps »; à savoir, par exemple, que le verbe *déclancher* s'orthographie déclencher; que le mot *antan* est applicable seulement à l'année précédente; qu'*effluve* est du genre masculin (comme Sultan); et que l'adjectif *émérite* signifie : qui a pris sa retraite.

Pourquoi Pascal aurait-il eu besoin de cette science pour remplir ses fonctions de portier d'hospice et arroser les fleurs du jardin où est sa loge ?

Au milieu de ce jardin il y a une fontaine qui coule. Il est, de par le monde, tant de fontaines qui ne coulent pas ! Au-dessus de la fontaine, une Vierge de Lourdes couleur de neige par un ciel bleu. Deux longs massifs bordent l'allée au centre de laquelle, en un rond-point, est cette Vierge. Cette allée mène du portail qui ouvre sur la rue au couloir qui donne dans l'intérieur même de l'hospice. Il y a dans ces massifs cinq familles de fleurs qui, autant que leur jardinier, se passent de classifications chères aux savants. Ces familles simplifiées comme les familles qui finissent à l'hôpital sont : la famille des fleurs roses, la famille des fleurs bleues, la famille des fleurs rouges, la famille des fleurs jaunes et des blanches aussi. La rose, l'hortensia, le géranium, le soleil et la grande-marguerite trouvent ainsi une place là, sans qu'elles aient besoin d'invoquer les grandes ombres de Tournefort et de Linné. Je vous demande un

peu ce que Pascal pourrait bien faire de la famille des *Mésembrianthémées*, lorsque dans son pays on se nomme, par exemple, Brun, tout court? Rirait-il si on lui apprenait qu'un certain œillet emprunte son nom du maréchal de Mac-Mahon! Pourquoi, dirait-il, si l'on prête à une fleur le nom et le titre d'un militaire, ne donnerait-on pas à ce militaire la teinte et le parfum de cette fleur?

C'est ainsi que Pascal m'a souvent édifié par ce bon sens auquel tant de gens prétendent qui ne sont pas, hélas! portiers d'hospice.

Quel chemin dans le royaume de la Sagesse n'avait-il point parcouru depuis qu'il ouvrait ce portail dont la cloche, de temps à autre, sanglotait! Que de mendiants venaient à midi implorer qu'on emplît de soupe leur écuelle!... Les pauvres qui s'en viennent du côté de Lourdes où est l'Immaculée, et les pauvres qui s'en viennent du côté de Bayonne où est la mer, et les pauvres qui s'en viennent du côté de Mont-de-Marsan où sont les pins sans nombre, et les pauvres qui s'en viennent du côté de l'Espagne où il y a un roi... Les pau-

vres qui s'en viennent de tous les côtés, de tous les coins, de tous les pétales de la rose-des-vents de l'infortune. Et il n'y avait pas que les pèlerins de cette vallée de larmes, dont les pieds traînassants chantaient un long cantique sur le sable du jardin, qui sonnassent à l'Auberge des douleurs. Mais la cloche rendait parfois un sanglot plus poignant que si la main d'un errant la tirait par sa corde nouée comme celle de saint François. C'est qu'alors on conduisait quelque blessé sur un brancard et c'était l'un des porteurs qui, précipitamment, la faisait tinter. On voyait alors ceci :

Pascal ouvrait le portail et Sultan baissait la tête et rentrait la queue. La civière passait entre les massifs de fleurs, tenue haut sur les épaules par les compagnons du malheureux. Les fleurs rouges devinaient que sous le drap qui recouvrait l'homme, s'épanouissaient leurs cruelles sœurs, les blessures. On entendait se refermer en gémissant le portail. Le triste cortège parvenait à l'entrée du couloir. Là, un instant, il attendait. C'est alors que surgissait de l'ombre sainte un grand oiseau

calme et blanc, les ailes incurvées à la pointe comme celles de ces espèces de colombes qui règnent sur les tempêtes de la mer. Son vol suivait les arceaux du cloître. Puis un deuxième, un troisième oiseau apparaissaient. N'est-il pas dit au *Cantique des cantiques :*

Ma colombe qui te tiens dans les fentes des rochers,
Qui te caches dans les parois escarpées,
Montre-moi ton visage ?

Et c'étaient, en effet, les colombes choisies qui, s'envolant du nid creusé dans le granit de Dieu, se montraient au blessé qu'elles découvraient en l'éventant de leurs ailes, les Sœurs du père de ceux qui n'ont plus de père, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul plus doux que le pain du soir dans la chaumière.

En ce jour-là, le blessé transporté à l'hospice sur un brancard s'appelait Pierre. Et Pierre était fils de Jean, mort l'an dernier, broyé par la mâchoire d'une turbine. Et voici que Pierre venait deux fois témoigner de la férocité des monstres que crée l'homme : tout à l'heure une scie ayant amputé le bras droit de cet ouvrier qui ne comptait pas vingt ans.

Et autour de son corps, image de celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, non pas les aigles, mais les colombes s'assemblaient. Et d'autres colombes, tandis que leurs compagnes veillaient à ce que l'enfant sanglant reposât, psalmodiaient dans la chapelle trouble encore de l'encens d'une bénédiction.

Pierre ne distingua rien d'abord de ce qui se passait autour de lui, que ce nuage qu'une douleur trop vive noue comme un bandeau sur les yeux des hommes. Ce nuage, il s'efforça de le percer avec la pointe de sa volonté. C'est alors qu'il vit les saintes femmes et le docteur qui le pansaient et le prêtre qui l'assistait. Et il pensa :

« Je n'ai plus qu'un bras ! O mon Dieu ! je n'ai plus qu'un bras ! »

Et tandis que cela se précisait, une lueur ineffable se glissait dans cette salle d'opération. C'était au déclin du jour, le moment sacré où les pèlerins d'Emmaüs s'écrient : « Restez avec nous, Seigneur, car déjà le soir tombe ! » D'où émanait à cette heure si cruelle cette lumière gonflée comme l'aube d'un desservant ? Pourquoi tant de douceur à

cette gerbe d'eau que recueillait Pascal, en cet instant, pour donner à boire à ses plantes ? Ah ! c'est qu'il y a encore de cette eau vive pour désaltérer les malades et cette même lumière a tissé la corolle du lin dont leur lit est fait.

— Au revoir, monsieur, me dit Pascal. Il y a bien du malheur en ce monde. Mais, si Pierre ne meurt pas, il viendra se reposer auprès de cette fontaine.

II

Le convalescent ressemble à la branche qu'entraîne le fleuve. On ne sait point si elle ira jusqu'à la mer y pourrir, ou si, arrêtée dans sa course par la berge, elle ne reprendra pas. A une minute favorable il suffit que le vent pousse le rameau dans une des anses de la rive et il peut y revivre par des racines adventives. Pierre me dit : « Je sens que je ne mourrai pas, cette fois ; mais à quoi bon mon existence, désormais ? » Et moi : « Le bonheur, mon enfant, luit parfois au milieu

des pires peines comme un ver luisant dans l'obscurité. »

Comme je repassais devant la loge de Pascal, le portail s'ouvrit livrant passage à l'une de ces enfants du Seigneur que l'on nomme orphelines. Au risque de me tromper, je voudrais que ce doux mot : *orpheline*, tirât son étymologie du nom d'Orphée dont la lyre était si touchante qu'elle arrachait des pleurs aux rochers. Et cette orpheline avait la figure pareille à une pomme du côté où elle est rose et une collerette comme une marguerite des champs. Et Pascal en me la désignant me demanda :

— Vous ne connaissez point Pentecôte ?

Et à elle :

— D'où reviens-tu, Pentecôte ?

Et elle :

— J'ai été faire une commission, acheter pour Pierre le manchot un moule à faire des cigarettes. Il verra s'il peut apprendre à les rouler ainsi avec la main qui lui reste.

Elle parlait contre le gazon, non loin d'un arbre que l'on appelle magnolia, qui avait l'air de la protéger et dont les fleurs avaient été

attirées là peut-être par des tourterelles ou par les coiffes des Filles de la Charité.

III

Déjà Pierre commençait de descendre au jardin et à la chapelle. Il avait quitté la chambre des opérations pour la salle commune. Au-dessus de chaque lit un cadre était fixé. Ainsi sur la croix du Rédempteur fut cloué ce tableau accusateur en trois langues : en latin, en grec et en hébreu. Et l'inscription semblait, au chevet de pierre, de l'hébreu. C'étaient les lignes sinueuses qu'avaient tracées les phases de la fièvre. Celle-ci avait peu duré, la température n'était plus relevée chaque soir. Ces hiéroglyphes montants et descendants avaient aussi l'aspect d'une chaîne de montagnes et n'était-ce point le graphique du calvaire où ce garçon avait monté ?

Dès cinq heures du matin, l'une des religieuses ouvrait les volets et Pierre voyait contre le mur, en face, le Christ. Et il se disait : Hélas ! je n'ai plus de bras droit

Cela est bien vrai. Ce n'est pas un mauvais rêve. Je ne pourrai plus me servir jamais de ce bras droit qui n'est plus attaché à moi. Mais mon bras gauche est libre, tandis que les deux bras de Notre-Seigneur sont rivés à la croix. Ses bourreaux ont voulu l'empêcher de se servir de l'un et l'autre bras, et de ses jambes aussi. Ah ! combien il est plus souffrant que moi ! Durant son agonie, nul n'a étanché son sang et à sa résurrection aucun juge de paix, aucune compagnie d'assurances, aucun patron ne sont venus estimer ce qu'il avait souffert pour l'en dédommager. Aujourd'hui, grâce à la loi sur les accidents, un bras vaut tant, une jambe vaut tant, selon le salaire. Mais lui, le Fils de Dieu, quelle blessure ne lui a pas été faite de la racine des cheveux à la plante des pieds ? Et l'on n'a rien payé ni à lui, ni à sa mère, ni à son Père qui règne dans les Cieux. Et pourtant il avait droit comme un autre. Il était un humble charpentier à Nazareth.

C'est ainsi que Pierre méditait au point du jour, et il voyait les têtes de ses compagnons se relever hors des lits une à une, pas

toutes, certaines étant trop appesanties. Il y avait dix-huit couchettes sur deux rangs. A dix heures l'on déjeunait. L'une des vierges du Seigneur distribuait un peu de viande, quelques légumes, le pain et le vin coupé d'eau contenu dans un broc : « Assez, ma Sœur... merci, ma Sœur... oui, ma Sœur... » Et sur elle on eût entendu résonner ce violon de la Charité dont une seule note fit défaillir le Pauvre d'Assise.

Vers onze heures, dans la véranda qui donne sur le potager, on jouait à la bataille avec des cartes usées. Et les fils malades du peuple voyaient glisser entre leurs doigts des rois et des reines. Pour distraire Pierre et ses camarades, dans cette Auberge des douleurs, à près de trois mille ans, David reprenait la harpe sur laquelle il fit sonner sa joie ou son repentir, sur laquelle il avait sangloté avec le pauvre et l'orphelin éternels. Il trônait là avec sa chevelure annelée, sa barbe en tubes, son épaisse couronne qui étincela dans les batailles de Dieu et son sceptre et son instrument à cordes. Et Pierre disait : « Je joue le roi de pique » ; et son unique

main le présentait. Puis César étincelait dans le jeu d'un adversaire, César vêtu de pourpre ; et tant de combats livrés aux Gaules, tant de triomphes en Asie et à Rome, et cette fin tragique au milieu du Sénat, et ces Commentaires pompeux, tout cela finissait de par la volonté du Très-Haut sur cette table où la misère et l'humilité se faisaient face. Et l'on entendait : « Je joue le roi de carreau. » César était suivi par Alexandre et celui-ci l'emportait encore sur le Romain par son caprice victorieux, sa beauté, son amour de la philosophie élégante. Thèbes rasée, la Thrace et l'Illyrie prises, Darius vaincu, l'Égypte prisonnière, le Caucase franchi, les Indes soumises, Babylone réduite et c'était là tout ce qui demeurait, à cette heure, d'un triomphe si inouï : cette image coloriée et cette phrase lentement articulée par un malade : « Je joue le roi de trèfle. » Et Charles venait prendre part aussi à la bataille pacifique, Charles le Grand qui vainquit les Lombards, qui vainquit les Saxons et qui passe dans l'histoire flanqué de son neveu Roland et suivi de moines et de législateurs

qui tiennent les Capitulaires. « Je jouele roi de cœur », disait un autre hospitalisé. Mais en tête des héros et des héroïnes de l'épopée, au front des reines, entourée de valets assagis par sa vertu, voici qu'apparaissait, brillante comme une épée qui n'a jamais frappé, cette Pallas qui est la Pucelle d'Orléans. La bienheureuse était à l'aise là autant qu'elle le fut lorsque dans les haltes de ses chevauchées miraculeuses elle entrait dans les campements des blessés. N'était-elle point sœur de ces hommes du peuple dont plusieurs avaient fait leur service militaire ? Point ne la scandalisaient les gros verres de vin rouge encore emplis à moitié sur cette table où se jouait une moins grave partie que la partie de Compiègne. Jeanne ! Jeanne qui, dans la forêt que tapissent les muguets les plus nombreux que j'aie vus, marcha, toute pâle de Dieu, vers son martyre enflammé, Jeanne était bien là, dans cet hospice, chez elle. C'était l'heure de midi. Tous les angélus de France sonnaient, accompagnant les voix de Mme Sainte Marguerite, de Mme Sainte Catherine et de M. Saint Michel. Et le même soleil, qui avait

fleuri l'enclos de Domrémy, s'épanouissait comme un grand tournesol, ou comme l'ombelle qui ombrage l'Hostie, au-dessus d'une prairie où Pierre apercevait Pentecôte. Elle suspendait la lessive, on eût dit qu'elle mesurait de la neige.

Ainsi, tant de nobles personnages avaient pénétré dans l'Auberge des douleurs pour y verser le baume du bon Samaritain. Pascal ne les avait point entendus tirer la cloche du portail ni vus entrer, car les morts pénètrent sans bruit au cœur des saintes habitations. Et ni Pierre ni ses compagnons d'infortune, qui tenaient entre leurs doigts les images de ces preux, n'en connaissaient bien l'histoire. Mais il suffisait que ceux-ci revêtissent des habits éclatants, qu'ils ceignissent des diadèmes et des baudriers, qu'ils tinssent des glaives et des boucliers, pour que ceux-là leur fussent reconnaissants de leur belle assistance. Ceux qui sont vraiment grands ne négligent pas les humbles, et ils sont grands les morts qui viennent s'asseoir en silence sur l'escabeau du pauvre et lui tenir compagnie.

IV

Pentecôte tenait le principal rôle dans une pièce jouée par les orphelines à l'occasion de la fête de la Sœur supérieure des Filles de la Charité. On avait seulement dû se procurer des costumes, sans s'inquiéter du décor, parce que la représentation avait lieu en plein air sur une prairie encadrée de chênes qui dominait le gave. C'était là que se tenaient les récréations dominicales ou les fêtes extraordinaires des charitonnes et des Enfants de Marie. L'eau du torrent coulait au-dessous de leurs jeux, glauque, profonde, massive, hésitante, heurtée, sonore, exhalant autour des galets mis à nu par l'été ce parfum qui est *le parfum de l'eau* et qu'on ne peut autrement définir. Sur la rive creusée qui faisait face on distinguait déjà cette lueur à demi nocturne qui tombe de la voûte des aulnes, des chênes et des saules.

On avait autorisé quelques malades, dont Pierre le manchot, à venir assister en ce

dimanche après-midi à ce spectacle candide. Le thème de la pièce était tiré du *Livre de Tobie*. Et même Sultan, la chienne de Pascal, y faisait sa partie : « Tobie partit, suivi du chien », affirme le Vieux-Testament, qui explique encore : « Alors le chien qui avait accompagné dans leur voyage Raphaël et Tobie, courut devant eux, comme pour apporter la nouvelle, caressant de la queue et tout joyeux. »

O ineffable simplicité de la parole révélée !

Pentecôte remplissait le rôle de l'archange Raphaël. Elle avait des ailes blanches étoilées de papier doré. Se penchant vers le poisson, elle disait au jeune pèlerin :

« Et le fiel sert à oindre les yeux couverts « d'une taie et il les guérit. »

Et l'assistance s'émouvait. Et Pierre se demandait :

— Ah ! pourquoi le fiel de ce poisson ne peut-il faire repousser mon bras ?

Et, tremblantes comme les ailes des papillons blancs des potagers, les cornettes des Filles de Dieu saluaient les paroles de Pentecôte :

« Lorsque tu seras entré dans la maison, adore aussitôt le Seigneur ton Dieu, et lui rends grâces ; puis, t'approchant de ton père, tu le baiseras, et tu étendras tout de suite sur ses yeux du fiel de ce poisson que tu portes avec toi ; car sache que ses yeux s'ouvriront à l'instant et que ton père verra la lumière du ciel et que ta vue le comblera de joie. »

Et Pierre se disait encore

— Ah ! petite, petite Pentecôte !... Si tu étais vraiment un ange qui me rendît non pas la vue, mais le bras qui me manque...

Et le jeune Tobie, étendant le fiel du poisson sur les yeux de son père, annonçait :

« Je vois une taie blanche, comme la pellicule d'un œuf, qui commence à sortir... »

Et l'enfant qui représentait le vieux patriarche s'écriait :

« Je vous bénis, Seigneur, Dieu d'Israël, parce que vous m'avez châtié et que vous m'avez guéri ; et voici que je vois mon fils... »

Et l'archange répondait par la bouche de Pentecôte :

« Bénissez le Dieu du Ciel et rendez-lui gloire devant tout être qui a vie parce qu'il a exercé envers vous sa miséricorde... Maintenant, le Seigneur m'a envoyé pour te guérir... »

Et Pierre, les larmes aux yeux, regardait Pentecôte et, en lui-même, il reprenait cette phrase :

«... Maintenant le Seigneur m'a envoyé pour te guérir... »

Un murmure d'admiration accompagnait les ailes et les paroles de l'orpheline. Et dans l'ombre qui allait croître, il semblait que le gave articulât les mots d'une langue inconnue.

Comme, la représentation terminée, Pentecôte passait devant Pierre, il lui demanda à voix basse.

— O jolie Pentecôte ! mon ange, n'as-tu pas un remède qui me guérisse aussi ?

Elle devint, plus qu'elle n'était, rose, et :

— Vous avez, répondit-elle, de si jolis yeux que, pour eux, il n'est pas besoin de remède.

Et elle s'enfuit.

V

Telle que la graine du myosotis qui profite du torrent tourmenté pour se transporter là où Dieu veut qu'elle germe, une subtile amitié s'enracinait dans le cœur de ces enfants, charriée par un flot de souffrances.

N'avait-il point fallu, pour que Pentecôte vînt habiter cette Auberge des douleurs, qu'une fille-mère l'eût abandonnée, cinquante jours après Pâques, dans un panier, au pied de la Sainte Table de l'église paroissiale ? *Celui qui Est* avait alors étendu sa droite puissante sur le sommeil de cette créature déposée en cet osier comme une petite poule blanche que l'on veut vendre. Et, à ce signe, l'une des vierges qui attendent nuit et jour l'Époux, était venue la prendre et la mettre à l'ombre de sa cornette, telle qu'une couveuse qui recueille sous ses ailes le poussin d'une sœur égarée. Et, à la vue de ce petit être amené à l'hospice dans ce berceau, Pascal s'était demandé :

« Pourquoi, puisqu'il y a tant de personnes heureuses d'adopter des enfants qu'elles n'ont pas eus, y a-t-il tant d'autres personnes empressées à abandonner les enfants qu'elles ont ? »

Et Pascal avait conclu :

« Ça, c'est encore un mystère de Dieu. »

Et il était allé, en hochant la tête, arroser une fleur rouge.

D'un autre côté, pour que Pierre fît la connaissance de Pentecôte et ressentît, en la voyant, cette rosée sur son cœur, n'avait-il point fallu cette déchirure des muscles, ce terrible arrachement de toute une partie de son corps si soudée au reste que la sensation que ce bras était là encore persistait ?

Ainsi, deux drames : ce délaissement d'une enfant par quelque malheureuse, et cette amputation faite à un garçon de vingt ans par la scie à la voix stridente, faisaient s'épanouir à leur ombre cette fleur bleue que tant de poètes ont chantée. Si elle croît un peu partout, au bord des eaux montagneuses où la cueillent les romantiques Allemandes qui la nommèrent *Souvenez-vous de moi;* si elle s'ouvre

encore dans la forêt française, sur la berge où rêve la jeune fille intelligente, elle azure surtout en ce moment le massif dont Pascal prend soin et que Sultan contemple parfois en balançant la queue, d'un air attrapé que l'on ne s'explique point. Serait-ce que Sultan qui, malgré son nom, n'est qu'une chienne, n'aurait sur les amours qu'une opinion très relative ? Plus qu'on ne se l'imagine, il y a nombre d'êtres à qui certaines amours sont bien indifférentes. Le bon os de mouton que Sultan déguste dans la terrine où est sa pâtée lui suffit sans doute. Et peut-être simplement que la bonne bête s'étonne que les myosotis ne lui servent de rien ? Tant de malheureux sont comme elle ! Tant d'habitués de l'Auberge des douleurs ne songent qu'au pain de chaque jour ! Aussi bien que Sultan ils savent que certaines choses ne leur sont pas destinées, qu'elles se passent dans un monde interdit et lointain, sur une terre que ni leurs pieds, ni leurs béquilles ne peuvent fouler, dans un pays qu'ils n'aperçoivent que sur les journaux illustrés dont ils enveloppent un croûton. C'est la contrée des chevaux de courses,

des automobiles et des femmes parfumées, la contrée où c'est, comme au théâtre, toujours éclairé à l'électricité. Mais l'errant qui va de village en village connaît la vie telle qu'elle est, avec ce soleil large sur la route et cette lune discrète qui semble mesurer son huile pour ne pas fatiguer les yeux des pauvres endormis. Et à ce vagabond est inconnue même la banale et douce affection qui attend au coin du feu, en ravaudant le linge et en surveillant le pot où cuit un peu de chou dans l'eau salée.

Certes ! infirme comme il l'était, Pierre n'eût pas même rêvé d'aspirer à ce dernier état, pourtant bien humble, si le Seigneur n'avait permis à Pentecôte de jeter à son ami, sur la prairie de l'hospice, ces mots si doux : « Vous avez de si jolis yeux... »

Cette phrase il se la répétait et il disait : « J'ai donc des yeux encore ! Dieu, dans sa munificence, ne m'a pas aveuglé comme Tobie. La vie est belle encore ainsi pour moi qui me décourageais aux premiers jours de l'accident... »

« — Vous avez de si jolis yeux... »

Et Pierre retenait dans son cœur cette caressante parole et il la repassait comme une leçon pour se la réciter lorsqu'il venait s'asseoir auprès de la fontaine et regarder les fleurs.

Il ne voyait Pentecôte guère qu'à la chapelle, à la messe ou, l'après-midi, aux bénédictions. Ces bénédictions étaient douces. L'un après l'autre, les convalescents ou les incurables un peu valides prenaient place dans les bancs qui n'étaient séparés des stalles des bonnes Sœurs que par la largeur des dalles laissées libres pour le passage. Les chaises étaient occupées par les personnes dévotes de la ville. On entendait tousser quelqu'un. A l'un des angles de l'autel de saint Joseph se tenait agenouillé un vieux tertiaire très charitable. On le sentait tout enveloppé de Dieu. Et là, sa jaquette râpée n'était point ridicule, et l'on s'imaginait sans effort son arrivée au Paradis, son attitude recueillie pour attendre saint Pierre, son front déjà dans l'auréole des cheveux blancs, ses pieds fermes comme les vérités de l'Église et à l'aise dans des souliers carrés. Depuis longtemps on l'attendait Là-haut. Et le Seigneur, faisant fête à cet

ancien bienfaiteur des pauvres, disait aux anges : « Semez les fleurs qu'a cultivées Pascal sous les pas de ce fidèle serviteur. »

Pierre distinguait, en avant des religieuses prosternées, dont la plus âgée se reconnaissait au vol plus lassé de sa cornette, le petit harmonium qui miroitait. Une demoiselle le tenait, entourée par les orphelines qui allaient chanter. Pentecôte était là, fraîche comme une eau qui murmure, vêtue d'une espèce de robe en toile à matelas, coiffée d'un misérable canotier. Toutes ces enfants savaient que Dieu est là. Et elles attendaient le moment d'élever la gerbe de leurs voix vers le Maître. Les chaînons de l'encensoir cliquetaient. Puis un grand souffle fait de parfum, de musique et de chant s'élevait. Et le jeune homme sentait couler ses larmes dans le creux de son unique main où s'appuyait son front.

VI

Le patron de l'usine vint dire à Pierre :

— A mon service ton père est mort et tu

as été mutilé. J'ai eu du chagrin à ton sujet comme si tu avais été l'un de mes enfants. J'ai passé des nuits en prières pour demander au Ciel de te laisser vivre. Et maintenant les médecins déclarent que tout danger est écarté. Et la compagnie d'assurances te paiera une pension qui, hélas! ne te rendra point ton bras, mais qui pourra augmenter ce que je veux faire pour toi. J'estime, mon enfant, que tant que je serai là, à la tête de la scierie, je dois t'employer dans la mesure où tu peux être utilisé. Il y a des surveillances que je pourrai te confier, des pièces de bois à compter, d'autres contrôles. La somme que l'on t'accordera, comme accidenté, jointe au salaire que tu recevras, te permettra de vivre d'autant mieux que je veux te loger dans la petite dépendance de la villa, du côté du hangar à planches. Cela te conviendrait-il, mon ami? La dépendance est assez grande pour que vous y soyez à l'aise ta mère et toi.

Et Pierre avait répondu :

— Merci, monsieur. Je n'aurais pas osé espérer tant d'aisance. On m'avait dit : un

bras droit, ça vaut dans les vingt et un sous par jour, quand la blessure est consolidée. Les médecins disent : *consolidée.* Il paraît que c'est, au contraire, quand on ne peut pas aller plus mal, quand on est aussi diminué que possible. Mais enfin. On m'avait dit : vingt et un sous. Un Espagnol avait obtenu davantage, mais c'est parce qu'il touchait un salaire plus fort que le mien. Avec vingt et un sous par jour on ne mange pas du poulet. Vous me tirez une épine du pied en m'annonçant que vous m'occuperez. Ma mère, il est vrai, s'emploie à vernir des chaises et, depuis que je suis ici, la Société de Saint-Vincent de Paul la secourt un peu, un bon de pain par-ci, un bon de graisse par-là. Je pense à elle, surtout le soir, monsieur, quand elle doit souper toute seule. Nous mangions en face l'un de l'autre. On donnait quelque chose à une vieille voisine pour nous garder le pot devant son feu. Ça paraît un si bon temps, monsieur, lorsque c'est passé. On n'y prête pas attention quand ça existe. Mais à présent, tout de même, vous m'avez mis du cordial dans l'âme. Je n'ai plus si peur de la

vie. J'ai été bien soutenu par Dieu. Je vous remercie d'avoir prié pour moi.

En ce moment la cloche de l'hospice sonna l'angélus de midi. Et le patron de l'usine, ayant redescendu l'escalier, s'arrêta un instant dans le jardin pour regarder ces campanules pyramidales qui ont la couleur de l'azur quand il blanchit par les trop fortes chaleurs. La cloche tintait, tintait. Et l'oraison des nonnes se faisait plus fervente dans la chapelle. Et c'est pourquoi le Seigneur, qui trône sur les beaux nuages blancs que l'air bleu soutient, voulut exaucer la prière d'une de ses vierges qui lui recommandait l'avenir de Pierre le manchot. Il fit signe à deux anges qui comprirent aussitôt qu'il fallait descendre sans tarder sur la terre, à l'Auberge des douleurs.

L'un de ces anges invisibles se tint à côté des belles campanules, les frappant d'une lumière si pure que le patron de l'usine s'attardait à les contempler.

L'autre ange, s'approchant de la stalle où était encore agenouillée la Fille de la Charité qui venait d'intercéder pour le jeune homme,

la fit sortir par le jardin alors que d'habitude elle s'en retournait par le préau. Ce qui fit que, dans le jardin, elle se trouva en présence du patron de l'usine qui s'extasiait encore devant les campanules.

Ces fleurs, Pascal les avait semées et, maintenant, par la grâce de Dieu qui sanctifiait l'acte très simple du pauvre horticulteur, elles allaient donner de divins fruits.

Détournant enfin de ces claires corolles ses yeux pour les reporter sur la religieuse qui venait de quitter la chapelle, le patron de l'usine lui dit :

— Bonjour, ma Sœur. Je vois que j'ai été bien inspiré en m'attardant à contempler ces fleurs, puisqu'elles me donnent l'occasion de vous présenter mes hommages, et puisque mieux que personne, peut-être, vous pourriez m'être utile dans l'occurrence. Ce n'est qu'en vous apercevant tout à coup là, que je me suis dit que bien étourdiment ni ma femme ni moi n'avions songé à nous adresser à l'Hospice pour qu'il nous procurât si possible une jeune fille qui sût très bien coudre et repasser, capable de s'attacher longtemps à nous.

N'auriez-vous personne en vue, parmi les orphelines que vous instruisez ici dans ce genre de travaux, quelque enfant de dix-sept à dix-huit ans ?

Et, sous l'empire de l'ange du Ciel, l'ange de la Terre, dont la tête est ailée répondit :

— Nous avons justement une petite perfection qui s'appelle Pentecôte.

Et le Père qui est aux Cieux, sourit.

Ainsi, plus souvent qu'on ne le croit en ce siècle impie, le Seigneur envoie sur terre ses anges pour dicter ou accomplir sa volonté. Tantôt, ils ont l'aspect de voyageurs comme ceux qu'Abraham reçut pendant la chaleur du jour sous les chênes de Membré et auxquels ce patriarche dit : « Reposez-vous sous cet arbre, j'apporterai un morceau de pain, vous prendrez des forces et vous continuerez votre chemin ; car c'est pour cela que vous avez passé devant votre serviteur. » Voyageur encore, cet ange de Tobie dont Pentecôte remplit si bien le rôle qu'elle avait à jamais séduit Pierre le manchot ; et voyageur, cet autre ange à cheval qui montre la route au pauvre curé d'Ars perdu dans une

lande. Il est de ces êtres célestes qui se révèlent plus brillamment, tels que ceux qui étaient assis sur la pierre du sépulcre de Notre-Seigneur, ou ceux qui parlèrent aux disciples pendant l'Ascension, ou ceux qu'a vus saint Jean, qui ont en main les sept plaies, vêtus d'un lin pur et éclatant, et qui portent des ceintures d'or autour de la poitrine. Et il y a les anges, dont traitent Origène et saint Jérôme, préposés aux fontaines, aux fleuves, aux vents et aux forêts. Peut-être ont-ils des robes d'argent comme les eaux pures ou de pourpre comme les forêts de l'automne ? Et il y a les anges qui favorisent les fiançailles, dont la présence se confond avec l'azur, tels que ceux qui venaient de s'introduire dans l'Auberge des douleurs sans que ni Pascal ni Sultan eussent vu s'ouvrir le portail.

VII

Et quand la bonne Sœur eut fait part à Pentecôte du désir qu'avaient les patrons de l'usine de la prendre à leur service, et ajouté

qu'aucune place n'était meilleure en ville, elle vit que l'orpheline pleurait.

Elle attribua ce chagrin au long attachement de cette enfant à la maison qui, dès sa naissance, l'avait abritée, nourrie et qu'il lui faudrait quitter à jamais sans doute. Il est vrai que cette émotion entrait pour une large part dans les larmes de Pentecôte; mais ses regrets n'étaient-ils pas accrus singulièrement des heures de ces dernières semaines? Et la cause de ce redoublement d'affection pour tout son entourage, Pentecôte se la fût-elle bien avouée à elle-même?

Elle ignorait que le maître qui voulait l'attacher au service de sa femme avait en même temps le dessein d'occuper à nouveau, et même de loger Pierre à l'usine. Pourquoi ce dernier aurait-il confié le plan de son avenir à la jeune fille? Si doux que lui apparût, à certains moments, de fonder son plus cher espoir sur la pauvre fumée d'un foyer, cet espoir était trop faible encore pour oser parler haut à celle qui l'inspirait.

Pierre ne manquait point de profiter des derniers après-midi d'automne. Il les goûtait

sur cette pelouse qu'ombrageait l'arbre auprès duquel j'avais pour la première fois entrevu Pentecôte. Deux ou trois fleurs de ce magnolia persistaient. Pierre et ses compagnons étaient assis là jusqu'au dîner de cinq heures. Les plus jeunes causaient davantage.

Par-dessus tout les intéressaient les rumeurs de guerre répercutées par les échos de quelque journal. Et même parmi les livres laissés à leur disposition, c'étaient ceux qui traitaient de batailles dont ils nourrissaient le plus volontiers leurs imaginations. Que des manœuvres eussent lieu dans la contrée, qu'un soldat par suite de quelque accident vînt échouer à l'Auberge des douleurs, c'était le maître. On lisait dans les yeux des pensionnaires habituels la fierté d'héberger un tel compagnon. Sans doute ces âmes simples et saines, mais qui habitaient des corps infirmes, saisissaient-elles mieux que d'autres cet héroïsme de l'homme indemne qui va librement au-devant des blessures. Et tel est cet instinct militaire, le plus enraciné dans notre race, que je ressentais que sans aucun

doute le plus mutilé d'entre eux eût offert sa vie pour son pays. Peu d'hospitalisés faisaient exception à cette règle. Une fois pourtant, un barbier qui était venu se faire soigner pour un anthrax, répétait : « Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de patrie ; il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de patrie. » Mais il se rendait comme les autres à la bénédiction et il rendait le salut militaire à un vieux qui arborait la médaille de 1870-1871. C'est pour blaguer qu'on dit des choses comme ça, mais ce n'est pas sérieux. A l'hospice on apprend à connaître les hommes.

Cet autre avait tenté fortune en Amérique et sa vie avait été comme une image d'Épinal peinte pour empêcher les gens de s'expatrier : L'enfance dans un doux village qui a un clocher d'ardoises ; les progrès à l'école dont les murs s'ornent des tableaux des oiseaux utiles et nuisibles ; la première communion blanche, noire et dorée ; l'apprentissage dans la forge sombre et rouge ; le retour au pays d'un voisin enrichi à Buenos-Ayres ; le prestige de cet homme roulant carrosse ; l'envie que son opulence inspire à l'apprenti

forgeron; le départ de ce dernier pour l'Amérique; l'arrivée en Argentine et les déconvenues; la vie brutale des gardiens de troupeaux sauvages; la fièvre jaune, le typhus; le retour en France et la misère; l'intervention du député pour l'admission du rapatrié à l'Hospice.

Ce pauvre hère expliquait la culture exotique, nommait des camarades qui s'étaient enrichis par la hausse des terrains; qui avaient fondé des villes; qui remuaient l'or à pelletées. Et il évoquait ces réussites en leur opposant ses désillusions. S'il avait monté une laiterie, il serait aujourd'hui riche comme Crésus. Mais voilà, il n'avait pas eu de quoi monter une laiterie.

Pierre le manchot et les autres le laissaient dire, sceptiques à son endroit, le tenant pour original, mais intéressant. Puis des conversations s'engageaient, fréquentes aussi, à propos de la fameuse loi sur les accidents du travail. Un tel, bien qu'il n'eût perdu que la main gauche, aurait été mieux indemnisé que tel autre qui avait laissé la main droite à l'ouvrage. Dans ce domaine

des accidents il y avait aussi des songe-creux qui, à peine convalescents, comptaient sur des dommages-intérêts considérables. Puis, quand arrivait le règlement final, c'était la fureur contre le patron, la Compagnie et le médecin. Et la vie continuait pour eux obscure, et parcimonieuse du pain de chaque jour.

Les plus âgés ne parlaient guère. L'un de ceux-ci avait peut-être transporté, sur l'impériale de la diligence dont il fut conducteur, mon père et mon grand-oncle. Assis, il regardait l'extrémité de son bâton. Et je me l'imaginais traversant l'ancienne campagne béarnaise par des matins d'été noyés de rosée; ou je croyais entendre le choc des sabots de ses chevaux au crépuscule quand l'ombre sur l'horizon devient longuement bleue, quand on aperçoit à la lisière d'un bois une lumière vite dépassée. Dans quelles hôtelleries du Jeu-de-l'Oie n'avait-il relayé, parmi les claquements de fouets, les rires des filles, les aboiements des chiens hérissés, avant que de venir trôner sur ce siège inamovible de l'Auberge des douleurs? Il fumait dans une courte

pipe de terre. Parfois, sans mot dire, un compagnon généreux lui passait un paquet de tabac de dix sous éventré.

Pierre fumait aussi, mais des cigarettes qu'il parvenait à rouler très bien avec le moule que Pentecôte était allée lui acheter. La vue de ce petit appareil, qui lui était un cher souvenir, l'attristait : car si Pentecôte ne savait pas que Pierre dût loger non loin d'elle, Pierre ignorait que Pentecôte dût habiter tout près de lui.

VIII

Cependant les deux anges veillaient à la trame de cet amour comme de parfaits tisserands qui ne laissent dans l'ombre aucun des fils d'une belle pièce en confection. Et dans ce but ils se servaient non point d'extraordinaires événements, mais des plus banaux qui fussent en harmonie avec cette humble idylle. Il n'était pas utile, pour unir ces pauvres enfants, de mettre en jeu les rouages complexes qui aident aux alliances des grands de

la terre. Ici, point de subtiles diplomaties, point de suite somptueuse, point d'escorte, point d'ambassadeurs solennels qui, dans une île toute sonore de faisans, discutent les termes d'un contrat qui doit rapprocher un roi d'une infante.

Mais tout simplement se trouva exposée, à la devanture d'une boutique, une feuille de papier à lettres. Elle était belle tellement que l'on pensait ne pouvoir y écrire que des compliments bien sentis, à la fin du nouvel an. Les bords de cette feuille de papier étaient brodés comme ceux d'un pantalon de petite fille. Et en tête, une fleur violemment coloriée éclatait, une pensée d'une teinte aussi profonde que celle des pensées de Pascal, et dont le modèle avait été jadis dessiné et peint par une demoiselle âgée qui n'avait pour tous biens que sa misère, comme Notre-Seigneur. Oh ! la magnifique feuille de papier ! Et que cette vieille fille, morte aujourd'hui, qui contribua à la rendre si artistique, s'était bien acquittée de l'ordre que lui avait donné le Ciel pour un futur dessein qui, maintenant, allait s'accomplir !

Cette feuille fleurie, à cet étalage, attendait Pentecôte et Pentecôte l'attendait. La douce orpheline demeura en extase en l'apercevant derrière la vitre. Et, mue par une volonté supérieure, qui était celle de son ange, elle pénétra dans le pauvre magasin et demanda à la marchande :

— Combien vendez-vous cette jolie feuille de papier à lettres ?

Oh ! que ne l'eût-elle payée s'il l'avait fallu et si sa bourse avait été assez garnie ? Elle rougit de joie en entendant :

— Deux sous, mademoiselle.

Et elle emporta le chef-d'œuvre roulé dans un morceau de papier à chandelle. Et elle revint à l'hospice. Et elle entra dans la loge de Pascal à qui elle demanda une plume et un encrier. Et elle déploya la feuille merveilleuse sur un guéridon. Et avant que de la clore dans une enveloppe à l'adresse de Pierre, elle écrivit au-dessous de la pensée peinte :

Mon cher Pierre,

Je vous aime je pleure parseque je manvai pour être placée pour le linge les col et les man-

chète de la dame de luzine éternelement dans le ciel.

PENTECOTE.

Seigneur, dirent les anges, puisque vous approuvez cette lettre, puisque vous ordonnez que ces deux déshérités s'épousent dans votre Amour infini, bénissez-les.

Et Dieu étendit la main.

L'AUBERGE SUR LA ROUTE

(MANUSCRIT TROUVÉ SOUS UNE PAILLASSE)

—

A Teodor de Wyzewa.

[Les pages qui suivent sont d'un mendiant qui vint s'échouer deux fois à l'hospice d'Orthez. Il commença de les écrire pendant son dernier séjour et la mort les a interrompues. Elles relatent ses aventures à partir de sa première sortie de l'hospice. Ces mémoires tracés au crayon s'effacent comme des empreintes de pas sur la poussière d'un beau jour.]

Ce fut quelques jours après l'Ascension de l'an **** que je quittai l'hospice d'Orthez, à midi, quand l'allée centrale de son jardinet s'étend comme une nappe de Sainte-Table

entre les campanules, les reines-marguerites, les verveines, les pensées et autres fleurs aussi utiles qu'agréables.

Je n'étais point trop mal vêtu au sortir de ce refuge : un chapeau melon et une jaquette pas trop usés donnaient au vieillard barbu que je suis l'air de quelque ancien comptable endimanché. Le pantalon de velours tranchait avec le reste de mon habillement. Sur ma poitrine se croisaient deux cordes en sautoir, l'une pour mon sac et l'autre pour ma gourde. Mes souliers étaient étroits, mais je leur avais donné du jeu en les fendant avec mon couteau. Au moment que je passais le seuil de l'hospice, un galopin qui était dans la rue, me voyant ainsi accoutré, s'écria :

— Il semble un sénateur !

Je ne me fâchai point et lui répondis :

— Si le Père Éternel descendait sans le sou sur la terre et qu'il demandât aux hommes de le vêtir, trouverait-il mieux que mes frusques ?

Et l'enfant :

— Il a l'air du Bon Dieu, alors !

Cette parole, bien que méchante, pénétra

dans mon cœur comme un baume, et, tandis que je m'avançais à travers champs, une joie m'envahissait, comme si m'eût accompagné, pauvre autant que moi, le Créateur qui fait virer les mondes à la manière des toupies.

Le vent courait sur la soie bleue des blés et la ridait, et la crécelle des cri-cris tremblait comme un timbre de petite gare. La ligne de l'horizon dormait, étendue au-dessus des épis, et les feuilles des chaumes se soulevaient et retombaient telles que des oriflammes de mâts pour sauterelles. Parfois, on apercevait dans le ciel un nuage comme un bosquet d'ombres qui se serait enlevé de la colline, et, cependant qu'il glissait, elle s'illuminait, s'obscurcissait, s'illuminait à nouveau.

Vers une heure, je rencontrai des collégiens en récréation. Coiffés de képis bleu et or, ils ressemblaient, au bord du ruisseau où ils prenaient l'ombre sous des noisetiers et des aulnes, à de brillants insectes. L'un d'eux se leva et me donna deux sous. Je le saluai de si courtoise façon qu'une partie de la bande éclata de rire, ce dont je ne fus nullement vexé, parce que je ne sentis rien de cruel dans

leur gaîté et parce que j'avais accentué volontairement le comique de ma révérence. Et même, je murmurai une prière à l'intention de mon jeune bienfaiteur, lequel s'était allé rasseoir sur la rive, son mouchoir noué autour du cou.

Un peu plus loin, en amont, la nappe d'une digue dormait comme un lézard vert et un moulin s'y mirait, cœur de mousse ! nid de martin-pêcheur sous les branches d'un saule !... moulin dont le perron évoquait de monstrueuses coquilles de Saint-Jacques pressées par les couches de l'air.

Je m'assis, la chaleur devenant trop lourde, sous de petits chênes cornus comme de jeunes bœufs et qui donnaient à l'ombre une fraîcheur de caverne, caverne où le satyre du Fabuliste eût goûté en paix son brouet. Cet asile virgilien, je le reconnaissais, car les vieux routiers savent chaque coin de bois où, tel qu'un morceau de ciel, l'eau dort, et où l'on peut laver ses hardes et se coucher pour délasser son échine tendue comme la peau d'un tambour au soleil.

Vous vous étonnez peut-être de la manière

aisée dont je m'exprime, mais sachez que je me nomme Dessarps (Jean-Firmin), dit le Bonhomme Job, car Dieu m'a tout ôté. Je suis né en 1843, à Abidos, où mon père possédait un château dans un tel encaissement de moissons qu'elles et les coquelicots semblaient à niveau des toits. Je me souviens des étés de mes dix ans, des geais saouls de cerises et qui fientaient sur la pèlouse, des capricornes couleur d'algue, de la rosée de sueur qui perlait à mon nez d'écolier. Mais, aujourd'hui, cela est trop loin, trop haut et trop profond. J'ai perdu, il y a quarante ans, famille et fortune. Je ne parle pas de ma fiancée, ce sont des bêtises. Un peu de soupe vaut mieux que l'amour.

Je me suis adressé au Ciel dans ma disgrâce, mais elle s'est accrue jusqu'à cet état si différent de l'autre, que je me prends à rire de ma misère. Comme Job, couché sur un fumier parmi les tessons, j'ai conversé avec Dieu. Je n'ai pas demandé le double de mon bien dispersé, mais ce qu'il plairait au Tout-Puissant de m'accorder. Et j'obtiens deux sous, ou un sou, ou une croûte que je casse

à quelque carrefour aux pieds de Notre-Seigneur.

Je résolus, ce jour-là, d'attendre l'heure de mon repas dans la fraîcheur de cette verdure et le fait est que je m'y endormis jusqu'à près de six heures.

Une bonne Sœur de l'Hospice avait mis dans mon sac, avec quelques haillons de rechange et des sandales, du pain, une sardine à l'huile et deux œufs durs. Je bus, en m'éveillant, une lampée de vin blanc à même la courge qui me servait de gourde et mangeai un morceau. La salle végétale où je me trouvais devint alors aussi précieuse qu'une grotte d'émeraude, et si Didon n'y vint pas, c'est, je pense, qu'Énée n'y était point.

J'entendis un clapotis et, regardant entre les feuilles, je vis, descendue dans l'eau au-dessous de la digue et lavant son linge dans la quiétude du soir tombant, une meunière rose et dorée comme une tarte aux fraises. Elle savonna longtemps, retenant sa robe entre ses genoux serrés, et le courant se divisait en fer de bêche sur la blonde rondeur de ses mollets placides.

Je fus toujours original et la pauvreté n'a fait qu'augmenter en moi un enfantillage qui me donna à regretter, alors qu'il me manquait tant de choses indispensables à cette minute-là de ma vie, de ne point posséder un chapeau de Panama. Est-ce imprévoyance ou déséquilibre chez l'homme à qui tout le superflu et presque le nécessaire sont refusés ? Mais fût-on venu me trouver au bord de ces eaux enchantées, et m'offrir de réaliser l'un de mes souhaits, que je n'eusse choisi ni royaume, ni château, ni maison où finir mes jours dans l'opulence, mais un chapeau de Panama. Peut-être était-ce que j'avais vu une gravure, dans la chambre que j'occupais à Abidos dans mon enfance, et qui représentait l'empereur du Mongol assis sur une rive fleurie et coiffé d'un de ces parasols.

Je me passai de panama comme de palais et continuai bonnement de goûter là un assez beau coucher de soleil.

Sa lessive achevée, la jolie meunière passa non loin de moi et m'aperçut.

— Vous pêchez à la ligne ? fit-elle.

— Hélas ! madame, ou mademoiselle,

répondis-je, ce loisir ne m'est pas octroyé par la Providence. J'ai quitté à midi l'hospice d'Orthez et je me suis si bien trouvé de cette place que, si vous ne m'en chassez, je veux y passer la nuit qui s'annonce fort belle.

Je m'étais levé, tenant à la main mon misérable chapeau melon et, la tête haute, une jambe cambrée, je m'amusais un peu de ce gentilhomme que je composais, mais dont le salut semblait toujours s'accompagner d'un air d'orgue de Barbarie et de la quête d'un liard. Mon attitude en face de cette jeune beauté villageoise tenait tout à la fois de Don Quichotte et de l'inventeur malheureux.

— Pauvre homme ! me dit-elle, si vous craignez le froid de la nuit, je vous permets de passer le pont et d'aller dormir dans le foin de notre grange.

— Ce n'est point de refus, madame. Il est encore des gens du bon Dieu.

Elle disparut. J'allai boire à une source prochaine. Les rayons étaient doux du côté de la mer, et le jour entrait en extase. Je me mis à genoux sur la mousse et récitai ma

prière du soir, qui plongea dans le puits frais des cieux comme une cruche où le cœur se désaltère.

Je dormis dans le foin des meuniers qui ne me laissèrent pas repartir sans m'avoir fait l'aumône de pain et d'un peu de lard. Certes! je n'étais point vêtu comme le lys évangélique, mais j'étais aussi bien nourri qu'un passereau.

Plutôt que de prendre par la grand'route, je continuai en longeant le Gave qui reçoit l'affluent qui actionne le moulin où l'on m'avait donné asile. De six à onze heures et demie, je cheminai donc à l'ombre aqueuse des aulnes et des peupliers jusqu'à ce que j'élusse, pour m'y reposer, une sorte de tonnelle sauvage.

Bientôt l'angélus sonna sur la plaine grillonneuse. On eût dit que l'azur s'écaillait, métallique et poudreux, comme un papillon de l'Amérique du Sud, cependant que l'archange Gabriel, dans l'étendue brûlante, prononçait par le porte-voix d'airain les paroles qui nous mettent dans l'allégresse.

Un faucheur se présenta à l'entrée du refuge où j'étais assis.

— Ne vous dérangez pas, brave homme, me dit-il.

Et je vis qu'il venait là pour prendre son repas, car, ayant déposé sa faux et la pierre dont on l'aiguise, il plaça avec précaution devant lui un panier d'où il retira une terrine, une cuiller et une petite outre.

— La soupe est encore chaude, fit-il, parce que la ferme n'est pas loin d'où l'on me l'a apportée. En voulez-vous goûter ?

Et comme je n'avais pas d'écuelle, il me tendit des légumes fumants dans le couvercle de sa terrine. Après quoi il m'offrit un coup de vin que je bus *à la régalade*, c'est-à-dire qu'en pressant l'outre il en jaillit un filet qui s'éclabousse aux parois desséchées de la gorge.

— Merci, monsieur, vous êtes bien bon.

— Il n'y a pas... Il n'y a pas, dit-il, il n'y a pas de quoi me remercier. Mais vous m'appelez *monsieur*, et, tout mendiant que vous êtes, il me semble que c'est vous qui êtes le monsieur.

— Je ne sais, repartis-je, quel est de nous deux le monsieur, ou si nous avons également

droit à ce titre, mais vraiment je me crois transporté au temps du bon Samaritain, entre Jérusalem et Jéricho, et je suis le voyageur secouru.

J'ai toujours aimé de faire des phrases dans ce genre qui, souvent, ce ne fut pas le cas, exaspérèrent les gens du commun. C'est ainsi qu'ayant un jour conseillé à un aubergiste de faire peindre sur son enseigne, à la place d'un cheval blanc, un âne qui traînât une voiturette pleine de coqs d'or, il entra dans une telle colère qu'il me fit appréhender et écrouer sous l'inculpation d'ivresse... Ivresse, il est vrai, mais toute poétique et dont je jouissais bien, encore cette fois, en face de ce brave faucheur à qui ma sainte comparaison ne suggéra que cet aphorisme :

— Il y a des gens qui savent et des gens qui ne savent pas.

— Bienheureux les humbles d'esprit ! m'écriai-je — un peu exalté peut-être par un deuxième coup de vin — le Royaume du Ciel est pour vous, car vous leur ressemblez.

— Je ne sais point qui est humble ou non, conclut le paysan, mais vous me paraissez

instruit et, puisque vous me trouvez humble, je vous crois.

Et sur ces mots il me quitta, remportant son panier et ses instruments agricoles.

Pour moi, pourquoi ne serais-je pas demeuré à faire la sieste dans cette charmille naturelle hantée du roitelet et du carabe? Aussi, m'endormis-je.

Lorsque je m'éveillai vers quatre heures,

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours,

comme dans la fable sur le héron, mais à la place de cet oiseau je vis, non moins maigre que lui, un élégant vieillard qui pêchait à la ligne à quelques mètres de l'endroit où je me trouvais. Il portait la barbe assez rase et un lorgnon d'or chevauchait sur son long nez. Ses minces et brusques mouvements faisaient songer à ces insectes qui, à la surface des eaux, semblent tirer un lacet; d'où, sans doute, leur surnom de « cordonniers ». Il se rapprocha, remontant pas à pas la rive et laissant planer son bras afin de mieux guider sur l'eau le flotteur tremblant. Lorsque le personnage fut devant moi :

— L'an dernier, dit-il, sans préambule, j'ai pris ici une grosse truite.

A peine avait-il parlé que la plume de sa ligne plongea violemment, le bout de la canne s'arqua, le moulinet fit entendre son déclic.

— Monsieur ! m'écriai-je, et je prenais part de tout cœur à la plus délicate des opérations, croyez-moi, lâchez encore du fil ou le poisson va tout briser ?

La truite bientôt inerte fut amenée au bord, la gueule ouverte.

Quand je vis cette belle capture étoilée reposer sur un lit de menthes dans le panier du pêcheur :

— Si, dis-je, s'il m'était permis dans mon indigence de formuler le plus ardent de mes souhaits, ce serait...

L'élégant vieillard me regarda stupéfait ; s'il m'entendait, il n'avait encore considéré que sa ligne et sa truite.

— Ce serait ? demanda-t-il.

— Ce serait d'employer mes loisirs à ce même sport que vous cultivez avec cette maîtrise. Voyons, monsieur, n'est-ce une page de Théocrite : ce grand calme du gave ici, et

ces mille facettes du courant qui le font ressembler là-bas à un miroir à piper les alouettes? Et n'êtes-vous point un sage pas très différent de celui auquel ses enfants élevaient un tombeau où ils sculptaient les attributs de la pêche : une nasse, un bateau? Nul doute cependant, monsieur, qu'aux yeux de quelque stupide campagnard votre beau passe-temps ne soit une preuve de pusillanimité. Ces feuillages qui s'élèvent de la berge, cette nudité sereine de l'air, ce mystère très poignant d'un septuagénaire qui vient de prendre un poisson par une ruse aussi fruste que la ruse d'un sauvage des habitations lacustres, voilà de la grandeur. Qu'est-ce en effet qu'une feuille, que l'eau, que la terre, que le ciel, qu'un pêcheur, qu'un poisson, qu'une ruse, sinon les données d'un problème qu'aucune philosophie orgueilleuse ne résout? Oui, noble inconnu : parce qu'il vous verra chaussé de ces guêtres à carreaux et coiffé de cette sorte d'abat-jour vert, l'homme moderne se refusera à reconnaître la poésie de votre geste. Ce geste du pêcheur à la ligne, il est un paradoxe en ce siècle corrompu; il est l'un des actes les plus

pathétiques de la pastorale éternelle dont vous êtes l'un des héros !

L'élégant vieillard répondit :

— Voici que, depuis cinquante ans, j'habite cette commune, et que j'y lis et médite Théocrite sans qu'aucun homme ait jamais autour de moi prononcé le nom de ce Grec. Et voici que vous avez deviné mes goûts simplement à la manière dont je joue de l'hameçon ! Me ferez-vous l'honneur de me laisser m'asseoir auprès de vous et de m'apprendre votre nom ?

— Firmin Dessarps, surnommé le Bonhomme Job.

Et lui timidement :

— Je m'appelle monsieur Félix.

Vers six heures, la femme de chambre de Monsieur Félix vint lui apporter à souper, car il était dans les habitudes de son maître de manger sur l'herbe par les belles soirées. Cette servante était blonde et rose comme une cerise. Elle dressa le couvert et s'en alla, remportant l'attirail du pêcheur. Tout ce qui était nécessaire au repas se trouvait dans une valise à compartiments qui avait beaucoup servi. Monsieur Félix me tendit l'une des as-

siettes d'argent qui y étaient contenues, après l'avoir garnie d'un œuf frit et de jambon. Et il coupa du pain pour moi, le tout à ma grande reconnaissance et, saisissant sa fourchette, s'écria :

— Cher Dessarps ! Ce n'est pas tout que d'admirer la beauté dans les livres et d'entendre le nombre des vers, mais il faut jouir de cette nature qui inspire les poètes et qui est aussi enivrante que jadis. Ce pré est ma propriété ; ma villa n'est pas loin d'où ces aliments ont été apportés par ma bonne qui ne s'appelle ni Phidylé ni Chloris, mais Rose. N'allez point croire qu'elle serve à d'autres desseins qu'à ceux dont mon âge n'a point de honte. C'est là l'une de mes délicatesses. Je reporte mon admiration sur cette harmonieuse tombée de jour et n'admettrais point qu'Ève ou Rose vînt troubler mon paradis terrestre.

Quelle joie ! ajouta monsieur Félix, en me montrant sur la rive opposée un bœuf, un chien et un cheval, de contempler ces trois animaux d'un œil qui n'est point blasé ! Il y a des heures où la vue est si nette, si candide que l'on ne se demande plus rien... Allons,

Dessarps, mon ami, un coup de vin de Jurançon ? Et il me tendit un plein gobelet.

— Ah ! Monsieur ! fis-je ; tout ce que vous me dites résonne en moi comme certains poèmes qu'il nous semble que nous ayons composés tant ils trouvent d'écho en nous. O Iliade de la nature ! Quelle strophe chante en nous à cette heure ? La strophe du chèvrefeuille en fleurs comme c'était, il n'y a qu'un instant, la strophe de la truite constellée, et comme ce fut auparavant la strophe des éclairs lancés par la faux dans l'orage des foins.

Longtemps nous causâmes cependant que commençaient d'étinceler, au-dessus de nous, dans des cieux d'eau claire, des astres qui faisaient rêver de ces silex auxquels les compagnons d'Énée arrachaient du feu.

Je me levai.

— Mon cher frère en poésie, dis-je, c'est du devoir d'un pauvre, fût-il Homère, de n'embarrasser pas longtemps de sa présence les plus empressés bienfaiteurs. Ce n'est guère, je pense, que dans l'Évangile qu'existe cette communauté qui va jusqu'au partage et à

l'abandon des biens. Félix, n'ayez point honte de mes paroles. Votre cœur, se reconnût-il dans le mien, que les convenances de la vie vous rendraient impossible le fait même de me laisser m'asseoir à la table de votre villa. Rose, qui possède un maître si soigné, répugnerait à servir un être en haillons, encore que ce pauvre parle la langue des dieux. D'ailleurs, mon ami, je tiens à mon dénûment, et saint François d'Assise est le Saint que j'invoque le plus volontiers. Songez à la divine saveur de mon pain quotidien et dites-vous que rien ne sera plus suave que le Pater que je réciterai tout à l'heure à genoux au milieu de cette plaine confuse.

Monsieur Félix, sans mot dire, avait ouvert son porte-monnaie. Il me tendit vingt francs que j'acceptai, les larmes aux yeux et dans la voix.

— Hélas ! dis-je à cet homme de bien, que ne puis-je, en retour de votre charité, vous faire celle de mon indigence !

Mais déjà revenait Rose et j'étais reparti.

Solitaire au milieu des champs, j'élevai mon âme vers Dieu. La terre était à cette

heure obscure comme ma vieillesse; mais si les couleurs s'endormaient, le parfum de la fenaison encensait le Tout-Puissant. Après avoir bu d'une eau pleine de fraîche ombre, je creusai mon lit dans une meule de foin.

Le lendemain, à l'aube d'un dimanche souriant, je continuai ma route en longeant le gave. Il ne restait guère dans mon sac qu'un croûton et un peu de lard. Le lard servit à assouplir mes souliers durcis par la rosée et la sécheresse. Il me fallait donc, pour apaiser ma faim, passer par quelque village. Là je pourrais me procurer le nécessaire, car j'étais riche pour l'instant : j'avais reçu huit francs de l'hospice à mon départ. En ajoutant les deux sous du collégien et le louis de M. Félix, ma fortune montait si haut que je ne me souvenais pas d'avoir autant possédé depuis bien des années.

L'azur était de ce bleu un peu blanchissant d'une campanule que les guêpes ont visitée; bientôt il devint luisant, et les moindres détails de la nature, lavés par un soleil brutal, devinrent si nets qu'on eût dit d'une fête : les ombres elles-mêmes prenaient corps.

Vers dix heures, je fis un crochet par un chemin d'intérêt privé qui m'amena devant le porche de l'église d'un petit chef-lieu de canton au moment que l'on commençait de célébrer la grand'messe. Je me tins dans le fond de l'église et j'assistai à l'office avec une telle ferveur que je me crus un instant au seuil du Paradis. Ah ! Les anges qui venaient à ma rencontre ne se raillaient pas, eux, de mon melon cabossé, de ma jaquette et de mon pantalon râpés. Notre-Seigneur disait dans un parfum d'encens : « Je vois mon vieux Dessarps qui arrive. » Et je me rapprochais, en effet, du perron céleste. Et les ailes du divin serviteur qui m'avait été donné pour gardien s'élevaient et s'abaissaient devant moi comme des palmes.

Sous le porche, à la sortie, une petite fille se détacha d'un groupe élégant et vint glisser dans ma main une pièce de cinquante centimes.

— Merci, lui dis-je, petite fleur, pour cette goutte de rosée dont vous me faites l'aumône.

Elle alla, je pense, rapporter à ses parents mon propos, car ils me sourirent. Je les sa-

luai. Ils montèrent dans un grand omnibus verni comme une botte.

Décidément le Seigneur me protégeait. Ma fortune s'élevait à la somme de vingt-huit francs soixante centimes. Une inquiétude me prit à l'idée de tant posséder. Ce qui pouvait être surtout un danger pour moi vis-à-vis de la gendarmerie routière, c'était la pièce d'or de M. Félix. Je résolus de la monnayer le plus tôt possible.

Comme je commençais à crever de faim, j'entrai dans une gargote dont le patron me fit d'abord grise mine. Mais quand je lui eus offert de payer à l'avance mon déjeuner, et lorsqu'il eut prélevé deux francs sur mon louis qui le fit quelque peu loucher, il poussa la complaisance jusqu'à me permettre de m'asseoir dans un coin reculé de son jardin pour que j'y prisse mon repas. Tout était poétique dans ce potager d'auberge. La bonne m'apporta, après la soupe au chou, devinez quoi ?... De la gibelotte ! Je fus si attendri à l'idée que ce joli petit lapin avait été désigné par la Providence pour être mangé par un mendiant tel que moi, que je pleurai bien

que le plat fût excellent, arrosé d'un verre de vin rouge.

Décidément, me disais-je, voici que je redeviens un noceur ! J'eus encore du bœuf à la sauce de tomate et quelques cerises. Ce festin terminé, j'offris vingt centimes de pourboire à la bonne, qui me les refusa en déclarant :

— Je crois que cela me portera bonheur de vous avoir servi sans accepter d'étrenne.

Lorsque cette fille eut disparu, et comme je demeurais dans ce coin ombragé d'un seringa et d'un sureau, je vis s'avancer dans l'allée centrale du jardin un homme d'une cinquantaine d'années, grand, brun, barbu, nez court. Il protégeait d'un parasol rouge sa tête nue, vêtu d'une jaquette et d'un pantalon noirs et chaussé de pantoufles en tapisserie. Il tenait un journal. Il s'approcha de moi et me dit :

— Il est honteux que le Gouvernement ne fasse rien pour les misérables. Tant que le ministère n'aura pas pourchassé jusque dans leurs derniers retranchements les nobles et les prêtres, on verra des martyrs comme vous.

Je remarquai à la boutonnière de celui qui me parlait le ruban des palmes académiques.

— Monsieur, répondis-je, ne pensez point que je sois un martyr. Je n'eus jamais l'honneur de cette profession magnifique, encore que transitoire.

— Je ne vous comprends pas, brave homme !

— Comment, vous ne me comprenez pas ? N'est-ce rien qu'un homme qui va dans le souffle de Dieu à la rencontre d'un lion de César ou qui, lié à quelque arbre tropical, prête le flanc aux flèches du paganisme ? Allons donc, monsieur ! Apprenez quelle grâce il y a de mourir ainsi. Essayez-vous à ce rôle ! Allez catéchiser dans les ténèbres des forêts de caoutchoucs, car... car vous me paraissez n'avoir de la vie qu'un sens erroné.

— Un sens erroné... Un sens erroné... fit mon interlocuteur, timide et surpris.

— Oui, monsieur, repris-je : un sens erroné. La seule phrase que vous ayez faite révèle un idéologue, c'est-à-dire un être incapable de se diriger et, à plus forte raison, de conduire les autres.

— De conduire les autres... De conduire les autres...

— Eh! oui, monsieur! Et d'abord, vous venez me plaindre, moi qui vous plains profondément, qui ai déjeuné d'une manière si savoureuse que je bénis ma vie. N'avez-vous donc pas dégusté de la gibelotte pour que vous veniez ainsi vous apitoyer sur le sort d'un vieillard satisfait de digérer à l'ombre d'arbustes odorants? Vive la Terre! monsieur, et vive ce Ciel que vous semblez renier en désirant que l'on s'acharne après ses Ministres. Où étiez-vous donc ce matin, monsieur, tandis qu'un homme de Dieu faisait descendre le Paradis dans mon âme et qu'une petite fille de cette noblesse que vous détestez si fort me donnait les dix sous que je n'ai pas encore vus luire dans votre main?

— Où j'étais... où j'étais... Cela ne vous regarde pas.

— C'est donc que vous n'étiez pas dans un endroit bien propre. Mais passons. Croyez-moi.. Quittez ces pantoufles de perroquet; elles ont besoin d'être usées dans quelque hospice avant que d'aller fouler le parvis du

Ciel, et prenez garde à ce que Satan ne vous attache à vos palmes académiques.

Je m'étais levé dans le feu de mes paroles. L'idéologue, furieux, balbutiait. Le patron de la gargote, survenu, roulait des yeux blancs et d'un geste de son torchon bleu, comme pour chasser les mouches, me montrait la sortie du jardin. Jusqu'à la gracieuse petite bonne qui venait prendre parti contre moi, suffoquée, et disait à l'idéologue :

— O monsieur !... Vous si bon... Il ose vous mal parler...

Et à moi :

— Vilain, vilain !

— Adieu, messieurs, fis-je. Apprenez que vous n'êtes point des gentilshommes.

A ces mots, l'idéologue s'emporta à tel point qu'il ferma son ombrelle rouge pour la lever sur moi en s'écriant :

— A bas la royauté ! A bas la calotte !

Il me frappa. Je haussai mes pauvres épaules. L'ignoble parasol érafla mon cou de vieille poule. J'avais, encore une fois, trop parlé.

Il était environ deux heures et demie. Je

fis encore quatre kilomètres sous un soleil aussi féroce que celui qui mûrissait les raisins de Robinson Crusoë, jusqu'au village de Pardies dont on célébrait la fête patronale ce dimanche-là.

Une bouteille de limonade pétait. On s'essuyait le front. Il y avait sur les chevaux de bois des amoureux qui se croyaient seuls au monde et des curieux que réjouissaient la loterie et le tir. Une partie de ce tir était affectée à un jeu de massacre. Un enfant villageois, dont la face ressemblait à un bol rose, tirait un son nasillard d'un mirliton, ce qui semblait ravir un petit chien. Deux rangées de lanternes vénitiennes étaient suspendues entre les arbres et s'entre-croisaient au milieu de la place, prêtes à être allumées le soir. Quatre ménétriers, trombone, clarinette, cornet à piston et grosse-caisse, faisaient rage. Une douce odeur d'étable attristait la musique, cependant que les paysannes tournaient, belles, belles jusqu'aux lacets de la chaussure. Leurs cavaliers, fiers comme des coqs, les tenaient pressées d'une main plate et puissante, et quelques-uns ne lâchaient point la cigarette

de la bouche, tournant la tête par galanterie, afin de ne les pas enfumer. Dans un coin, la carcasse d'un feu d'artifice dissimulait de brillantes intentions.

Autant continuer la petite noce commencée à midi et si mal interrompue par l'arrivée de l'idéologue et du mastroquet. Je pénétrai par une barrière dans le jardinet d'une guinguette et m'y fis servir, pour quatre sous, une tasse de vin.

De vingt-huit francs soixante centimes, ôtez deux francs vingt centimes, il me restait vingt-six francs quarante centimes.

Ayant prélevé sur mon déjeuner la moitié de mon pain et un peu de bœuf, il restait dans mon sac de quoi manger en buvant mon demi-litre. Ce repas terminé, j'allai m'étendre dans un pré en attendant le festival nocturne.

Le programme portait, au n° 1 : *Rosier grimpant*, par Damidoff.

Ce morceau prétentieux et fade, comme son titre, eut le don de m'émouvoir. Que m'importaient le peu de valeur de l'œuvre, l'assurance pleine de vanité du chef de la Lyre

locale, battant la mesure à de braves artisans pour lesquels Damidoff devait être le plus grand musicien du monde? Ce que je revoyais, c'était l'immense rosier grimpant qui s'épandait au-dessus de la porte d'entrée du château natal d'Abidos, les jeunes filles rieuses qui venaient nous rendre visite et dont l'une était si belle que mon adolescence l'imaginait chassant à l'arc.

Un jour, que je lui avais donné une des fleurs à chair de coquillage du rosier grimpant, elle m'embrassa. De ce baiser date ce grand coup de soleil qui brûle encore ma tête et qui me poussa à mille folies, dont la principale fut de me découvrir la vocation poétique.

De vingt-cinq à trente ans, j'ai rimé un livre de madrigaux tout en dévorant ou jouant ma part des héritages paternel et maternel, soit trois cent mille francs. Je ne songeais guère à mes désastres passés en écoutant le *Rosier grimpant* de Damidoff, mais seulement à ce rideau fleuri que le vent chaud du souvenir gonflait comme une voile vers Cythère.

Le silence qui suivit fut rompu par des applaudissements, auxquels je contribuai, me disant que ce petit chef d'orchestre, dont j'avais d'abord fait fi, était peut-être doué d'une sensibilité qui lui permettait de goûter, dans cette fantaisie de Damidoff, des visions ravissantes, analogues à celles que je venais d'évoquer. La vérité de l'humble bonheur terrestre, recherché par tant de sages, donnait-elle ici la clef de l'énigme : être le directeur d'une musique villageoise, à ses moments perdus, et vaquer à quelque simple métier : barbier, par exemple ?

Une chandelle romaine monta, monta et monta et puis, dans un léger crépitement, redescendit, laissant quelques comètes, rouges, bleues, vertes et jaunes s'épandre en courbes comme les rais d'une pomme d'arrosoir. Une deuxième et une troisième chandelles suivirent, puis la première pièce d'artifice craqua comme un fagot allumé, hésita à se dessiner, prit corps. Une vague d'admiration déferla à niveau des faces haussées : un polichinelle en flammes se désarticulait, un feu de bengale couleur de ver-

luisant prolongeait le murmure, on entendait : ôôôôôôô.

La fanfare reprit, autoritaire. On eût dit d'une fête chez les Papous, l'ombre nous rendant nègres et les rondes et pourpres lanternes vénitiennes simulant un trophée de têtes coupées. Je consultai à nouveau le programme épinglé à un ormeau et je lus : *Bohème Joyeuse*, par Yvan. Ah ! Comment cet auteur fit-il passer devant mes yeux consternés des troupes de vieillards sablant du champagne avec des filles dans des restaurants de nuit ?... Je doute qu'Yvan ait voulu évoquer ce tableau. Donc, il s'est trompé.

C'est en écoutant cette mélodie que je compris quelle grâce le Ciel m'avait faite en me réduisant à cette misère. Une ineffable allégresse m'envahit au milieu de ces naïves réjouissances. J'aspirai l'air de Dieu sous l'azur de cette belle nuit. Quand la musique et le feu d'artifice eurent pris fin, le bal recommença. J'allai m'étendre, à un kilomètre de là, dans du foin et non loin de feuillages que le clair de lune caressait. Une bouffée du bal

me parvenait parfois comme un écho triste. Je m'endormis en priant.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, car le lendemain il plut, vers neuf heures, au moment que je quittais l'auberge où j'étais revenu pour me restaurer et me munir de pain, de fromage et de vin pour la route. Ma dépense s'éleva à douze sous, ce qui fit baisser mon avoir à vingt-cinq francs quatre-vingts centimes. L'averse tombait si dru que le mastroquet me dit :

— Vous allez vous tremper, et n'irez pas loin dans ces paniers à salade que sont vos souliers. Si vous voulez, abritez-vous là, en face, dans l'écurie.

Je m'y réfugiai et, m'asseyant sur la paille, je goûtai le bruit de l'eau. A onze heures, il pleuvait autant et davantage à midi. La servante vint soigner les bêtes qui me tenaient compagnie, un cheval et un âne, et ne me dérangea nullement. Un instant après arriva un gendarme. Il m'aperçut, fronça les sourcils et réclama mes papiers. Je lui tendis mon livret tout dernièrement visé par le maire d'Orthez et un certificat de bonne conduite à

moi délivré par la Commission de l'hospice. Il me les rendit et me demanda quelle avait été la profession de ma jeunesse. Afin de ne pas rester muet, et aussi bien pour le déconcerter un peu — on sait mon penchant à l'ironie — je répondis :

— Poète.

Il eut un grave signe d'assentiment.

— On voit, en effet, fit-il, à votre manière de tenir le chapeau bas devant l'autorité, que vous avez été honorable.

Et il quitta l'écurie, traversa la cour et rentra dans la salle à manger de l'auberge où l'attendaient deux copains qu'il m'amena après qu'ils eurent, je crois, bien déjeuné. L'un des deux nouveaux venus me parla sévèrement :

— Vous avez dit à monsieur que vous aviez exercé la profession de poète, ce qui nous a donné à penser. Répondez-moi. Connaissez-vous M. Léonard Bazeilles ?

Je fus obligé, à mon grand regret, de répondre : non.

— Ce qui me prouve, dit l'enquêteur, que vous ne les connaissez pas tous.

— Tous qui ? demandai-je.

— Allons ! Soyez convenable, intima-t-il. C'est M. Léonard Bazeilles qui a lu sa rime sur le tombeau de notre regretté Pascal Mongiscard.

— Messieurs, excusez-moi ! Nombreux sont les poètes et divers les sujets qu'ils traitent. Et puis ma génération n'est plus toute jeune.

— Ne parlez point politique ! ordonna le gendarme qui n'avait encore rien dit.

— Quant à ça, il est convenable, reprit l'enquêteur qui me parut avoir une prédilection pour le mot : *convenable*. Et ne pourriez-vous, pour nous prouver la *jonclure* de votre témoignage, nous réciter une rime ?

Décidément, le brave homme tenait à la rime. Aussi, et sachant que je ne pouvais guère que risquer la prison — et par un temps pareil ! — je me décidai à leur débiter ce qui passerait par ma tête de vieillard indulgent. Et je commençai de frapper du pied comme un escrimeur, ou comme un jongleur, et recommençai d'en faire autant chaque fois que dans mon élucubration revenait le mot *gendarmes*.

— Gendarmes! m'écriai-je, c'est vous qui allez, vêtus de bleu, dans l'air bleu, sur les ombres bleues, de côte en côte. Deux, trois, quatre kilomètres. Vous descendez et remontez.

Gendarmes! vous allez redresser les torts comme don Quichotte, au risque d'essuyer le coup de feu de quelque repris de justice. Cinq, six, sept kilomètres. On aperçoit un clocher.

Gendarmes! vos femmes sont fidèles. Elles étendent la lessive dans le jardin où elles entretiennent avec soin les petits cabinets, les artichauts et les citrouilles. Huit, neuf, dix kilomètres. Honneur aux épouses des gendarmes! Voici un débit de boissons, voici un bureau de tabac.

Gendarmes! la gendarmerie est carrée comme la théorie. Onze, douze, treize kilomètres. Le député passe en landau et vous salue.

Quand j'eus ainsi terminé, je vis dans l'œil du plus sévère des représentants de la force perler une larme. Les deux autres opinaient du képi et faisaient songer à des personnages secondaires dans une fable de La Fontaine.

Le plus ému par mon poème balbutiait :

— Et voilà ! Et voilà !... Si ce n'est pas triste ! Voir un homme qui est poète, et il est dans cet état !

Et il achevait dans un nasillement ému :

— Voilà... moi... je ne suis qu'un gendarme. Je vous remercie. En vous écoutant, il me semblait que je faisais ma tournée... Ah ! si nous avions le temps d'écouter des rimes qui vont comme ça au cœur !... Mais celles que l'on lit habituellement, on ne les comprend pas. C'est comme de l'étranger.

A ce moment je ne me sentis pas très différent d'Homère. D'ailleurs, que se propose la grande poésie, sinon de toucher le cœur ? Le nierais-tu, ô toi qui recherches la gloire ! et n'aurais-tu pas été flatté à ma place ?

L'amateur de *rimes* se pencha vers moi, tandis que ses camarades me rendaient le salut militaire.

— Les gendarmes, fit-il d'un air confidentiel, ne sont pas riches. Veuillez cependant recevoir cette gratification. Et il glissa vingt-cinq centimes dans ma main, ce qui porta mon avoir à vingt-six francs et un sou.

Je le remerciai. Ils s'en allèrent.

La pluie continuant, je cassai une croûte. Vers cinq heures, le gargotier vint à l'écurie et je craignis un instant quelque histoire analogue à celle qui s'était déroulée la veille. J'essayai de me promettre de ne point me laisser aller avec lui à mon inspiration poétique, encore qu'elle eût réussi à séduire, de façon si inattendue, la maréchaussée.

— Eh bien ! me dit-il bonnement, vous voyez que vous vous seriez trempé ? Ce que vous aurez de mieux à faire, ce sera de souper à l'auberge et de monter ensuite par cette échelle jusqu'à la soupente où il y a de la paille et une couverture. C'est un local où je laisse les gens dormir en échange de cinquante centimes ; mais pour vous je consentirai à un rabais, les gendarmes m'ayant assuré que vous n'êtes pas un homme ordinaire. J'ai précisément un garçon qui revient de l'école et qui est embarrassé par un devoir... Si vous êtes savant, vous pourriez lui donner un avis pour sa composition française.

J'avais frémi, craignant que l'on ne me consultât sur quelque problème d'arithmé-

tique, incapable que je suis de multiplier deux fractions.

Je laissai mon sac, ma gourde et mon bâton à l'écurie et je suivis, sur sa demande, le patron. Je franchis le seuil de la cuisine, la tête haute, mon chapeau melon à la main, et prononçant :

— Je vous présente mes civilités, mesdames et monsieur.

C'étaient, les dames, la femme et la bonne de l'aubergiste ; et, le monsieur, une sorte de cancre hirsute qui, assis au bout de la longue table parfumée d'ail, boudait sur un cahier. Son père affirma :

— On donne au jour d'aujourd'hui des devoirs trop difficiles aux enfants de l'âge de Sylvain. De mon temps...

Il me tendit le cahier de son fils. Sur la couverture était peint un loriot dont le bec avait été surchargé d'une pipe dessinée à la plume. Quelle envie de rire me saisit à l'idée que je devenais le répétiteur de ce gamin auquel sa mère, qui embrochait un poulet, intima :

— Offre une chaise à monsieur !

Je m'assis et lus dans le cahier ceci :

Devoir de français.

Vous raconterez ce que vous avez vu, dit et fait chez vous après la sortie de la classe, et vous appliquerez à votre narration cette maxime : agissez toujours comme si votre maison était de verre.

Je pensai que le pédagogue qui avait inventé ou choisi un tel sujet devait être ou trop curieux ou spirituel.

— Vous voyez bien, fit l'aubergiste avant que je me fusse prononcé, vous voyez bien que c'est trop fort pour son âge. Sylvain n'a pas quatorze ans.

— En effet, répondis-je d'un air entendu et prétentieux. Il sera même bon, dans la composition que je vais dicter à monsieur votre fils, de laisser entendre à l'instituteur qu'il aurait pu donner un sujet plus facile. Écrivez, mon enfant, écrivez :

Mes parents sont aubergistes. Notre auberge a sa principale entrée sur la route. Au-dessus de la porte, il y a une croix de la

Saint-Jean et une enseigne noire et blanche.

Quand on est chez nous, on voit le feu, mon père, ma mère, la bonne, les clients, la perdrix dans sa cage, le chien, le chat. On sent l'odeur de la soupe, du vin et du café grillé.

Mais, ce soir, il y a dans l'auberge un pauvre malade tel que celui que ramassa et fit soigner le bon Samaritain.

D'où vient-il? Est-ce de la Palestine? A-t-il longé la mer Morte dont l'eau n'est si amère et pesante que parce qu'elle est l'eau des larmes? Ou, arrive-t-il d'Espagne où le vin est puissant?

L'aubergiste est celui qui attend à chaque instant tout le monde. Hier, il a versé à boire au Juif-Errant. Aujourd'hui, il a hébergé le lieutenant de gendarmerie et demain il hébergera la reine d'Angleterre.

Mais cela n'a point enorgueilli mon père qui est le meilleur des hommes et qui a permis au pauvre malade de se reposer dans l'écurie parce qu'il pleuvait.

J'aurais voulu que notre maison fût de verre pour que chacun assistât à la bonne action de papa. Mais n'y a-t-il point, hélas! d'aubergistes

dont la maison, si elle était transparente, éloignerait d'elle les curieux ?...

C'est pourquoi il est imprudent de poser certaines questions à des enfants qui n'ont pas un père tel que le mien.

Puisse notre jolie auberge s'envoler quelque jour au ciel, à midi, comme un oiseau bleu !

— Je n'ai jamais entendu, je n'ai jamais entendu, répétait le gargotier, un aussi beau discours.

La mère me contemplait, la servante se mouchait et Sylvain faisait claquer ses doigts enfin libérés de la plume.

Un moment après on me servait, dans la souillarde, devinez quoi ? une aile de poulet et une tasse de vin, et cela gratuitement !

J'achevais mon repas lorsque la bonne me fit tenir la carte de visite suivante :

LÉONARD BAZEILLES *Receveur de l'Enregistrement* serait honoré de rendre visite au poète de passage.

Mes succès poétiques me grisaient, moi qui jamais, jusqu'au jour où je rencontrai M. Félix, n'avais rencontré la gloire. Je dis :

— Faites entrer.

Suivi du patron qui se retira presque aussitôt avec déférence, Léonard Bazeilles entra dans la souillarde.

L'employé du gouvernement marquait vingt-huit ans. Sa politesse le précédait comme un chien de chasse suit son flair. Sur un petit corps, une tête de grand homme : un crâne de marbre, des yeux de turquoise, un nez écrasé, une barbe blonde taillée en babouche.

— Maître, fit-il en me tendant sa main gantée, des gendarmes qui sont venus faire enregistrer des procès-verbaux m'avaient avisé du passage d'un poète en cette hôtellerie où je prends pension... Propos de gendarmes ! m'étais-je dit. Mais, ce soir, ô maître nconnu ! j'ai goûté, en dînant, le chef-d'œuvre dicté par vous au jeune Sylvain. Ah ! maître... maître... qui êtes vous ?

— Jeune homme, n'essayez point de connaître un nom qui vous serait inconnu. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai vu le jour dans

un opulent domaine, il y a soixante-cinq ans, en juillet, quand la terre et les cigales craquent et quand les vergers exhalent le parfum du lierre terrestre et des framboises poudrées.

— Maître ! Quand on s'exprime de la sorte, que ne possède-t-on un luth d'ébène et que ne se tient-on sur la plus haute terrasse ?

— Mon ami, cela n'est point nécessaire. Lorsque je vous entretiens des cigales éraillées qui assourdissaient le silence épais de l'avenue, n'allez point croire que j'agisse autrement qu'Homère ou que Théocrite.

— Eh quoi ? N'avaient-ils point de lyres ?

— Eh non ! jeune homme. Eh non ! Ils allaient ainsi que moi par les routes de leur pays. Ils entraient dans une auberge, et, si le receveur de l'Enregistrement avait quelque goût pour la Muse, il les venait visiter. Le premier racontait Ulysse, homme assez semblable à un paysan basque expatrié. Le deuxième vantait à l'agent gouvernemental le plaisir de prendre des poissons.

— O maître ! Y avait-il des receveurs de l'Enregistrement, déjà ?

— Des receveurs de l'Enregistrement et des cigales, oui. Car dès que l'homme naquit il posséda, partagea, échangea... et dès que la cigale s'ensoleilla, elle chanta. C'est même pour ces raisons que tout système égalitaire est impossible à établir. L'homme ne saurait créer ce qui ne peut exister.

— Eh quoi, maître ? Le progrès...

— Le progrès, cher monsieur Bazeilles, est une sécrétion du retard.

(*Fin du manuscrit trouvé sous une paillasse.*)

L'AUBERGE DES POÈTES

—

A Robert Vallery-Radot.

SCÈNE I

Les bruissements du printemps, comme des vols de hannetons, fourmillent dans ma tête et guident ma plume. L'ombre même est d'azur et elle aveugle ce papier. Voici qu'au delà du gave clabaudeur le vieux poète descend le coteau et vient faire le sujet de ma comédie. Aidez-moi, fourmis, boutons-d'or, cloches des bœufs, brise qui cornes doucement à mon oreille droite ! Inspirez-moi ce que le vieux poète va dire à

L'AUBERGISTE (assis sur le banc devant sa porte).

. . . . . .

LE VIEUX POÈTE

Vous devriez mettre sur votre enseigne, à la place de ce cheval blanc, un âne à l'oreille

cassée. J'en sais un qui, entre Orthez et Navarrenx, traîne une voiturette où les poules encagées font un gloussement d'or...

L'AUBERGISTE

Si je n'entendais pas que j'ai affaire à un pauvre d'esprit, je vous ferais mettre en prison.

LE VIEUX POÈTE

Excusez-moi. J'ai pris l'habitude de la poésie.

L'AUBERGISTE

Je me moque de vos monologues. Otez-vous de devant mes yeux.

LE VIEUX POÈTE

Voilà un franc. Pouvez-vous me donner à manger et à coucher ?

L'AUBERGISTE

Puisque vous payez, c'est bien. Entrez. Asseyez-vous là. Est-ce que vous avez reçu l'averse de midi sur le dos?

LE VIEUX POÈTE

Il y avait un trou dans le talus, où j'ai laissé passer le plus fort. Je pense que quelquefois un cantonnier y casse la croûte, ou un lièvre y creuse la place de son derrière. Laissez-moi suspendre mon sac, pour que la chemise qui y est se sèche au chenêt ?

L'AUBERGISTE

Il est bien troué votre sac !

LE VIEUX POÈTE

C'est le sac d'Ésope qui était bossu et sage, et qui a composé des fables. Il y avait aussi Babrius qui devait chausser des lunettes d'émeraude et Jean de La Fontaine qui chaussait ses bas à l'envers.

Avez-vous jamais reçu leurs grandes Ombres dans votre gargote ? Elle leur eût agréé parce que le plafond est enfumé. Et cette vessie canulée de roseau pour donner des lavements aux bœufs les aurait fait rire.

L'AUBERGISTE

Je vous défends d'ajouter un mot de plus. Voici votre assiette de soupe et votre tasse de vin. Quand vous aurez sommeil vous irez dormir dans le foin au-dessus de l'écurie.

SCÈNE II

Dans un réduit, au-dessus de l'écurie de l'auberge, à neuf heures du soir. Une lucarne encadre, au Sud, le silencieux et brillant Orion.

LE VIEUX POÈTE

Entre ces sacs usés et cette paille, je ne suis pas trop mal... Que j'aime ces vieilles étoiles au feu si pur qu'il a l'air d'être au fond d'un lac ! J'ai bien fait de quitter mes souliers. Les remettre demain sera dur, mais ils me cuisaient. Il est cruel de marcher par cette saison, quand la terre trempée comme une violette raidit votre culotte et fend le cuir. J'ai tant goûté dans ma jeunesse cette phase des grêles rieuses et des bourgeons et des champs où le blé met un duvet pareil à celui des oies qui sortent de l'œuf ! Quel butor que

cet aubergiste ! J'ai vu le moment qu'il allait me faire conduire en prison. C'est surtout l'allusion aux fabulistes qui l'a irrité, plus encore que mon idée de vouloir remplacer par un âne le cheval de son enseigne... Qui donc parle là ?

L'OMBRE D'ÉSOPE

Ne crains pas mon Ombre qui, s'étant entendu nommer, a voulu te rendre visite et qui devance de quelques minutes les Ombres de Babrius et du bonhomme Jean. Elles se sont attardées dans la nuit sereine, épiant dans les chemins de traverse les petits cris que poussent les primevères devant la nudité des astres. Quant à moi, tu le sais, les passions qui vivent aux cœurs des choses ne m'intéressent pas à ce point, mais plutôt ces autres passions qui vivent par exemple dans l'esprit d'un avare, d'un glorieux ou d'un gourmand. Ainsi, ce soir, ô cher poète ! j'ai passé le seuil de cette hôtellerie graisseuse et invité mes amis d'en faire autant à cause de ce sublime gargotier chez qui tu gîtes. Cet homme n'est pas un homme, mais une Fable — ou mieux le mythe

de toute une humanité presque, un système comme celui des Poissons, des Balances, du Chariot ou de cet Orion dont l'oblique majesté vainc ce soir la crasse de ce verre. En un mot, le seul nom de la Muse détraque toute la mécanique intérieure à quoi s'adaptent ses membres et la secoue d'un grand tremblement. Mais voici les deux autres qui t'en diraient autant, et nous nous sommes juré, de concert avec toi, si tu le veux, de nous jouer de ce féroce qui t'oblige à coucher, toi notre frère, sur cette litière pourrie.

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Nous avons, pour aider à notre joyeux dessein, la complicité de la plus douce lune. Son œil bleu fouille en ce moment les terriers les plus secrets et compte jusqu'aux poils des lapins.

L'OMBRE DE BABRIUS

La nuit est semblable à la plus claire de chez nous quand les faunes, la barbe engluée de miel, faisaient, frappant le sol, un bruit de tambour et quand les renards, pour teindre

de bleu l'intérieur de leurs idées, humaient à plein poumon l'haleine de la déesse.

LE VIEUX POÈTE

O camarades ! Comme le son du pipeau s'accorde au bourdonnement des lyres (ainsi le chant du coucou aux abeilles), mon cœur bat la mesure de vos cœurs. Quelle heure est-il ?

SCÈNE III

Il est minuit. Chaque note du rossignol forme une goutte de rosée. De même que dans les bancs de soleil dansent les poussières de la terre, dans les rais bleus de la lune dansent les atomes de l'eau. Les Ombres des trois fabulistes suivent le vieux poète qui, s'étant glissé hors du taudis, par la lucarne, rampe sur le toit pour leur montrer le chemin.

LE VIEUX POÈTE

J'ai cru comprendre que c'est au-dessus de la cuisine que sa femme et lui couchent... Il y a de la lumière aux volets qu'ils ont laissés entr'ouverts. Qu'une de vos Ombres me précède et s'assure, avant de s'y glisser complètement, que c'est bien la chambre conjugale des deux fripe-sauce.

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Eh ! oui. Comme ils ronflent ! La lanterne de l'écurie, qu'ils ont oubliée au pied du lit, éclaire dans la table de nuit l'oreille du pot-de-chambre joufflu. Avant tout, et pour commencer le cours de nos plaisantes vengeances, je vais les lier pieds et poings.

L'OMBRE DE BABRIUS

N'est-ce point trop cruel ? De quels liens vous servir ?

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Des plus blessants pour de pareils êtres, de liens de pervenches fleuries.

L'OMBRE D'ÉSOPE

O psychologue !

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Que vos Ombres, Ésope et Babrius, épiant par la fenêtre mes mouvements, attendent que je leur fasse signe de me rejoindre ? Quant à toi, bon vieux poète, dont le corps n'est ni invisible ni silencieux, passe par

l'œil-de-bœuf du grenier. Et tu pourras, par les trous de rat de la cloison contiguë à la chambre où nous nous tiendrons tous trois, voir et entendre nos jeux.

SCÈNE IV

Dans la chambre de l'Aubergiste les trois Ombres de Jean de la Fontaine, de Babrius et d'Ésope, chacune dans un coin. Le décor est laid, mais une planète pleure son feu entre les contrevents.

L'AUBERGISTE (Il s'éveille, garrotté par les liens de pervenches fleuries.)

Tiens ? La chandelle brûle encore dans la lanterne ! Ma femme qui s'est mise au lit après moi aurait pu se dire que l'on ne donne pas le suif pour rien... Elle ronfle comme une batteuse... Mais pourquoi suis-je ainsi ficelé ?

Il rompt les liens de fleurs en posant le pied sur le plancher, et les entraîne jusqu'au lumignon qui lui révèle les pervenches encore en pleurs d'avoir ouï le rossignol ; et les ayant vus il appelle :

Au secours !

LA FEMME DE L'AUBERGISTE (en sursaut).

Qu'as-tu? Mais qu'as-tu? Qu'est-ce qu'il y a?

L'AUBERGISTE

Je suis couvert de fleurs!

LA FEMME DE L'AUBERGISTE

Hélas! M'en voici tout ornée comme toi! C'est le tour que nous aura joué quelque méchant sorcier. Je me méfie depuis longtemps de notre chat. La voisine m'a assuré que, la nuit, tantôt il brouille le vinaigre, tantôt il falsifie les actes de la mairie. Il aura cherché, parce que je l'ai battu hier, le moyen de nous humilier et il s'est servi dans ce but de ces mauvaises herbes.

L'AUBERGISTE

Le fait est que je ne suis pas fier.

LA FEMME DE L'AUBERGISTE

Quand on est touché par ces fleurs-là, je pense que l'on est possédé par une grande honte et une grande colère.

L'AUBERGISTE

C'est ce que je ressens.

L'OMBRE DE BABRIUS

Pourquoi accuser injustement Rominagrobis ? Pourquoi s'aigrir au sujet d'un si joli chef-d'œuvre des dieux, cette pervenche qui a la forme d'une cellule d'abeille et la couleur d'un jour calme ?

L'AUBERGISTE

C'est donc que ce n'est pas le chat ! Tiens ! Voilà pour toi, invisible porc !

Il fouette furieusement l'Ombre avec les lianes fleuries.

L'OMBRE DE BABRIUS

La brise dont tu m'éventes est si douce que l'on croirait au souffle de quelque jeune fille rêvant qu'elle gonfle la voile du vaisseau qui ramène son fiancé.

LA FEMME DE L'AUBERGISTE

Mon homme ! Je ne t'ai jamais senti aussi insulté. Ce doit être un, ou plusieurs démons. Frappons-les !

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Un jour, Iris voulant feindre
Sa présence au paradis
Par les pervenches fit peindre
L'étoffe de son tapis.

L'AUBERGISTE

C'en est trop! Tiens, toi! Voilà pour ton monologue, puisque je n'ai pas autre chose sous la main!

Le vase de nuit vole en éclats contre le mur.

L'OMBRE D'ÉSOPE

Pourquoi maltraites-tu l'argile? Celle-ci n'avait pas une forme grossière et, malgré l'usage à quoi vous la soumettiez, tu eusses pu prendre exemple de la douceur de son vernis. Pourquoi une gerbe de fleurs gracieuses te met-elle si fort en colère? Ramasse donc ces corolles éparses et réunis-les à celles qui, déjà, ornent le corps de ton épouse.

Et, sans résister davantage à ce que tu

ressens de divin en toi, admire ces pétales qui semblent les yeux mêmes du Printemps.

SCÈNE V

Dans le grenier le vieux poète vient d'assister en spectateur, par un trou de la cloison, à la scène précédente. La nuit se déroule et son azur tremble dans un silence que ride seul, par moments, le chant du rossignol. Les rouages de la vieille mécanique du monde glissent sans effort.

LE VIEUX POÈTE (en lui-même).

Quelle joie d'assister à une fête de l'esprit et quel honneur d'appartenir, oh ! bien humblement, à une corporation si habile à manier le caractère humain et à tailler dedans un sonnet ou une fable, comme un savetier un soulier dans du cuir ! L'amitié de telles Ombres attendrit ma vieillesse habituée au rudoiement de rustres pareils à celui-ci que je vois, par ce trou, baver — tel un escargot ! — sur les fleurs qu'il a mutilées... Mais le voici qui revient s'étendre auprès de sa digne moitié... Les Ombres amies des fabulistes se taisent. Que préparent-elles encore ? Il n'est

pas permis de croire que jamais se repose l'imagination de tels poètes. Ma lanterne est éteinte, mais la grave lueur des astres suffit à l'éclairage de cette comédie.

SCÈNE VI

Encore dans la chambre des aubergistes.

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Maintenant que te voilà enfin recouché, il ne sera pas dit, aubergiste, que nous ayons usé d'inclémence envers ta femme et toi. Nous n'allons plus faire briller à tes yeux, mais laisser chanter en toi, cette nature qui suivait moins Orphée aux enfers qu'il ne l'y entraînait dans son cœur et dans sa voix. Peut-être, de ta vie, n'as-tu songé que la musique du rossignol pût signifier quelque chose? Écoute?

L'AUBERGISTE

Vous tairez-vous, lâches démons!

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Chères Ombres fraternelles, tenons-nous coites, selon son désir, afin de le laisser rêver.

Une flûte s'élève comme un jet d'eau du cœur d'une touffe de lilas. C'est

LE ROSSIGNOL

Cette nuit est comme une île sereine au milieu de l'aimable saison inquiète où l'on s'agace de voir flâner les bourgeons.

Au réveil, on croit qu'il fera beau temps, on l'annonce. Mais la nuée pleure comme une enfant et fait grise mine à travers le balancement du catalpa.

... Ou bien si l'on pense que la journée sera pluvieuse, ce n'est pas vrai.

Mais ce soir la nuit est lente comme une déesse et les Ombres des grands poètes font escale dans la baie de la lune.

... Voici Ésope, et Babrius, et Jean dont la fable est pareille au bruit de la fontaine.

Aubergiste ! Ils t'ont enseigné le cœur et la teinte de la pervenche ? Que je t'apprenne le son de l'Amour qui garde les sources de ma

voix, de l'Amour qui met sur la poitrine des vierges un bouquet d'œillets aussi dru qu'un baiser sur la joue.

On entend une détonation.

L'OMBRE D'ÉSOPE

Le misérable gargotier vient de tirer sur le rossignol !

JEAN DE LA FONTAINE

Rassurez-vous. Le fusil d'un gargotier ne peut tuer un rossignol.

L'OMBRE D'ÉSOPE

Ton pipeau, grande nature,
Ne souffre point qu'une hure
S'ajuste à son embouchure.

Qu'il fasse bouger la mer
Ou qu'il berce un cheveu, l'air
Ne résonne qu'au cœur fier.

Les trois Ombres s'effacent.

A EUGÉNIE DE GUÉRIN

—

Pour Madame Léon Moulin.

« Je vous envoie au ciel cette lettre. » Ainsi écriviez-vous à Maurice le *vendredi 19 juillet 1839, à 11 heures et demie, date éternelle.* (C'était le soir de sa mort.) C'est aussi une date éternelle que l'anniversaire de votre naissance, ce 29 janvier.

Votre saint archevêque, Mgr Mignot, MM. Edmond Fabre, préfet du Tarn, chez qui vous eussiez dansé sous un autre régime ; Edmond Pilon, qui mêla sa voix aux chants des rossignols du Cayla ; Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, qui aime les pauvres et le bel art ; Mme la duchesse d'Uzès, qui goûte la

profondeur de la forêt quand le cerf bat l'eau encore éblouie du passage des nymphes ; le grand Frédéric Mistral, qui dans le soleil de la Crau voit blanchir les calcaires d'Andillac ; Barrès, qui dans Albi pense retrouver la Lorraine ; Robert Vallery-Radot, qui compare la limpidité de l'eau du puits d'Été à la transparence de votre âme... tous ces noms et d'autres encore s'inscrivent aujourd'hui pour honorer votre mémoire et celle de Maurice.

*
* *

Laissez que je joigne à leurs hommages le mien. Donnez-moi de retrouver un peu de cette grâce alerte qu'avait votre plume quand elle courait sur le papier comme sur le lis la coccinelle ou comme l'ombre d'un oiseau sur le linge de la prairie. Inspirez-moi de telle sorte que je ne blesse en rien votre mémoire. Vous savez comme je la vénère et que, ma fenêtre ouverte au clair de lune, dans une ferme où je logeais non loin du Cayla, mon chapelet se déroulant communiait avec vos oraisons célestes.

Rassurez-vous. Je n'irai pas rouvrir les tiroirs de la gentilhommière où vous avez tant prié, pleuré, aimé, contenu votre âme plus serrée qu'un bourgeon de mars. Si j'ai pénétré dans votre cellule, ce fut par un jour de neige ; si j'ai traversé la chambre de Maurice, ce fut dans un rayon plus pâle que la mort ; si j'ai, entre les marches du perron, cueilli des giroflées, ce fut, si je peux dire, à âme *basse*, comme la messe à laquelle vous alliez assister de grand matin.

Il me plaît qu'un seul et humble médaillon orne d'un profil jumeau la tombe où vous reposez avec votre frère bien-aimé. Ainsi pourrai-je évoquer plus facilement l'ombre de vos silhouettes, découpée d'après nature sur quelque rideau d'indienne, quand la chandelle du salon du Cayla se consumait avec votre double rêverie fraternelle.

Seul ce médaillon m'agrée. Comment, en effet, eussé-je pu choisir une attitude entre toutes les vôtres ? Toutes vos attitudes ne sont-elles pas également nobles et pures et charmantes ?... soit que sous l'œil aigu de Barbey d'Aurevilly vous traversiez les salons

les plus glissants du faubourg Saint-Germain, hautaine et sûre de vous-même ; soit que, coiffée de la *paillole*, ce large et frémissant chapeau des Gaillacoises, vous interpelliez avec familiarité les vendangeurs.

Tant d'images de vous nous solliciteraient que c'est vous seule qu'un peintre ou qu'un sculpteur eût dû représenter en mille formes : penchée comme la liane de l'églantine sur Maurice à l'agonie ; cramponnée comme la tige du lierre aux murs familiaux ; enlacée comme la volute du liseron au cou de votre père ; dressée en face de la douleur et de la mort comme la hampe du lis ; prosternée à l'église comme la branche du saule-pleureur.

... Et si le marbre avait pu s'animer, devenir sonore comme la harpe ; c'est tantôt gémissante que je vous eusse souhaitée, telle que cette forêt où vous alliez visiter des amis ; ou encore rieuse, telle que l'eau de votre moulin ; ou encore psalmodiant aux vêpres d'Andillac, telle que la colombe sauvage sur les cierges des peupliers.

*
* *

Il est pourtant une attitude... une autre attitude de vous... une attitude moins connue et qui m'a été révélée sous un chêne de votre pays, dans un après-midi torride, par un vieillard qui, lorsqu'il était enfant, vous avait approchée déjà déclinante :

« Elle était, me disait-il, assise et misérablement troussée dans un châle sur la terrasse du Cayla ; nous, gamins, lui jouions des tours; elle ne se retournait même pas ; elle attendait la mort ; on lui apportait, à intervalles réguliers, un bol de tisane ; elle buvait, puis reprenait sa méditation ; on se moquait d'elle dans le pays ; on l'appelait : *la Savante !* »

O chère et grande disparue ! C'est ainsi que je voudrais vous fixer dans mon âme. Et si les défunts reprenaient leurs vies sur la terre, c'est à ce moment où s'évanouissait votre destinée que j'eusse prié l'admirable Eugène Carrière de se rendre auprès de vous. Et je lui aurais dit : « Prenez pour en imprégner vos pinceaux toute l'ombre que pourra supporter

votre palette. Il n'y en aura pas assez encore. O vous ! qui avez peint Albert Samain à son lit de mort, venez jeter un voile sur la face d'une poétesse que l'on n'a pas plus épargnée que ses sœurs et que ses frères.

*
* *

... *La Savante !* En ce jour où l'on veut vous tant célébrer, où un prince de l'Église lui-même et votre humble curé d'Andillac donnent leur adhésion à votre génie fait de foi — honneur qui doit vous toucher entre tous les honneurs ! — je veux me souvenir de cette ironique appellation qui vous était décochée par des barbares ; je veux la remémorer, non pour leur en vouloir, mais pour glorifier tous ceux dont le cœur trop harmonieux fut ainsi bafoué. Il ne faut pas qu'à la date de votre anniversaire, ni qu'au mois de juillet, lorsqu'on posera sur votre front ces lauriers qui vous frôlaient déjà, lorsque vous longiez les allées de votre jardin, il ne faut pas que le public soit dupe. C'est dans cette morne et souffrante attitude qu'à la fin je désire qu'il vous voie. Nous

ne vous imaginons tellement en robe rose que parce que vous vous êtes échappée du lamentable châle, comme un papillon de sa chrysalide. Oui, il faut bien avouer que ni les piqûres à l'amour-propre ne vous furent épargnées ni les douleurs qu'un cœur sensible semble sécréter.

Je vous ai dit que je n'irai point fouiller dans vos meubles. D'autres l'ont fait. Était-ce bien leur droit? En tout cas, je n'ai pas voulu lire, encore qu'il fût entre mes mains, le cahier pour lequel vous avez en vain demandé le secret.

Eh ! Que m'importe aussi tant d'autres documents, et si divers ! Au-dessus de leur sécheresse, au-dessus de leurs poussières, une vérité plane. Il m'est égal que certains philosophes aient voulu enchaîner le centaure de votre frère au bloc de la matière brute. Vous me comprenez, chère et grande âme, au delà de la tombe : la porte du Ciel n'est point si lourde qu'un seul mot ne puisse la faire s'ouvrir. En quelques passages que se trouve ce mot dans l'œuvre de Maurice, je sais qu'il y est et que nul ne pourra l'en arracher, non plus que l'on n'enlève au granit breton

son caractère de vieillesse et de fermeté.

Mais avant de clore cette lettre, je me sens pris d'un remords; je me demande si l'amertume que j'y laisse paraître est bien de circonstance et si, comme vous avez pardonné à ceux qui vous ont offensée, je ne dois pas oublier les cruautés que l'on infligea à vos derniers jours, à votre mémoire et à celle de Maurice.

Et alors...

Alors *la Savante*, la grande malade s'efface. J'entends des rires clairs. J'entends les merles. Je distingue une rose. Je ne vois plus, droite sur le perron, qu'une adolescente de génie. Sa résille pend sur sa nuque ainsi qu'un filet d'or lourd de pensées et d'images. Elle est laide, peut-être, aux yeux des hommes, mais ce masque, pour qui sait le percer, recouvre une angélique beauté. Cette adolescente contemple l'étendue, ce pays qui est pâle et comme frappé d'extase. J'approche. C'est vous. C'est vous. C'est bien vous. Vous me tendez la main. Et alors je veux vous parler, je veux vous dire quelque chose. Et je ne trouve plus en moi que du silence.

OUVERTURE DU PRINTEMPS

—

NOCTURNE

A Mademoiselle Jacqueline Fontaine.

— Ne faites pas de bruit, me dit-elle, car un rouge-gorge s'est posé sur mon doigt. Venez.

C'était la Nuit de printemps qui me parlait.

Je repoussai les épais volets campagnards et j'enjambai la fenêtre. J'étouffai le bruit de mes pas. Je suivis la Nuit sous la lune. Sa démarche était sauvage, sa grâce s'ignorait et l'on devinait qu'aucun frisson d'amour ne l'avait jamais effleurée. Sa passion retenait ses

ailes comme l'oiseau qui, tout à coup, s'envola.

Les plantes brillaient au bord des allées : parfois, la lourdeur de feuilles ruisselantes venait frapper nos fronts et nos joues. La Nuit se retourna vers moi, en appuyant en signe de silence, l'index sur sa bouche. Puis, de ce doigt qu'elle avait retiré de ses lèvres, elle me désignait je ne sais quoi dans la profondeur du parc.

Je vis alors venir vers nous des touffes du lilas.

— Regarde ! me dit la Nuit : voici *les fleurs animées* d'un livre de ton enfance.

Et les lilas s'avançaient en se balançant. Une musique s'élevait, « comme de violes », de leurs grappes fleuries. Nous étions sur une pelouse, les lilas se rangèrent au centre et continuèrent leur mélodie.

Et maintenant, dressant leurs trompettes de nacre, des lis où soufflaient des brises s'unissaient à cette fête mystérieuse. Et quand ils furent auprès des lilas, ils les saluèrent avant que de se mettre en ordre, comme pour je ne sais quelle revue.

Après les lis, je vis surgir de l'ombre des bouches qui chantaient. C'étaient les pourpres corolles d'anémones et de roses. D'autres fleurs suivaient encore, s'épanouissant et s'ordonnant. Et la Nuit, debout auprès de moi, les contemplait avec des larmes.

Qu'allait-il se passer ? La lune, encore que les néo-classiques de nos jours réclament sa suppression, ne quittait pas la nue. Au contraire, sa lumière s'accentuait. Elle avait l'air d'une vieille qui, auprès de sa veilleuse, ne se décide pas à mourir et dépite ses héritiers. Pauvre lune ! Pourquoi eût-elle cédé le pas à ces ennemis du romantisme ? On ne peut pourtant pas éteindre une si vieille institution pour complaire à quelques poétereaux qui pensent en avoir épuisé les rimes. La lune demeurait donc là, cette ancienne aristocrate, dans son quelque six millième printemps, et dansait encore un menuet sur la terre et sur l'eau ténébreuses. Elle semblait attendre, avec un intérêt passionné, quelqu'un ou quelque chose, tant sa physionomie prenait de plus en plus d'éclat.

Et la Nuit, svelte et jeune, me dit en me la montrant :

— Regarde grand'mère. Que son teint est animé ! Comme je devine qu'elle attend de vieilles connaissances ! J'ai voulu te faire assister à la fête de nuit de ce nouveau printemps... Cette Nuit, la plus jeune du monde, c'est moi. L'année prochaine, il eût été trop tard. On peut devenir presque aussi âgée que la lune mais on n'a, qu'une fois, quinze ans. As-tu songé qu'elle aussi les a eus ? Vois ! elle n'a plus de dents. Mais elle est bonne à sa petite-fille. Elle veut sans doute me présenter à ses amis. J'en pleure d'attendrissement ; mais j'ai peur de rire un peu...

Les fleurs jouaient maintenant en sourdine, un peu malicieuses peut-être, car dans le personnage qui s'avançait *per amica silentia lunæ*, je reconnus le poète Ossian, né au troisième siècle, fils de Fingal et père de Malvina. Un casque le coiffait. Il tenait une lyre. La noire mer d'Écosse tonnait au pied du rocher où il s'assit. Je crus voir l'un de ces naïfs sujets de pendule qui, dans nos salons de province, offrent encore un thème

de méditation aux octogénaires assoupis.

Et la lune dit alors à la Nuit :

— Mon enfant, celui que tu vois là fut un des chantres les plus inspirés par la Nuit de printemps. Et qu'importe sa mise si, dans ce cœur sincère, de grands deuils et de grandes douleurs se sont agités ? O toi ! qui ne connais que la légère France et ses chagrins légers, n'ignore point que dans les brumes d'un autre pays et d'une autre époque de lourdes souffrances ont régné. Ce poète est à la mode de son temps, aussi bien qu'Edward Young que je te présente et qui toucha merveilleusement du luth pour, lui aussi, accompagner cette saison sous les étoiles.

Edward Young, l'auteur des *Nuits anglaises*, nous apparut. Beaucoup plus moderne que son compagnon, mais bien antique tout de même, il portait une sorte de bonnet de coton et avait endossé une robe à ramages, verte et amarante, d'où ressortaient les jambes d'un caleçon de soie indienne. Et quelle que fût sa douleur qui, dans ce renouveau frissonnant, évoquait les âmes de son enfant bien-aimée et de sa femme ; quelque mélancolie qu'exhalât

le chant d'un rossignol qui ne pouvait point ne pas lui répondre, la jeune Nuit et moi nous souriions.

— Soyez respectueux, nous dit la lune. Ah ! comme vous manquez à tout ce qui ne se rapproche pas de votre génération ! Seul, le passé n'insulte pas au présent. Ne vous moquez point de mes compagnons d'autrefois, puisqu'ils ne se gaussent pas de... ceux-ci.

Ceux-ci !

Les fleurs musiciennes vacillèrent et leurs chansons et leurs instruments eurent des sanglots pour célébrer le premier de ces nouveaux venus.

Dans la solitude du nouveau monde il apparaissait taciturne, les cheveux semblables à des serpents entrelacés, les yeux noyés, son manteau déroulé dans le vent. Il était paré, à la mode des Incas, de plumes multicolores d'aras, de flamants et de hérons bleus. Il ne donnait point la main à la jeune Indienne qui l'accompagnait, mais chacun d'eux tenait en marchant l'extrémité d'un arc qui les séparait. C'était au printemps, sur les rives heureuses du Meschacebé, l'époque où chaque

couple de nouveaux mariés se fabrique un nid flottant de lianes et de roseaux, y monte et se laisse entraîner vers la mer.

... La lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et, descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres...

Et, quand *il* passa devant elles, les fleurs se turent pour ne pas troubler la tristesse qui naissait du bonheur même qu'il éprouvait loin des siens.

Et la Nuit me dit : Regarde comme son Ombre est grande !

Les violes des lilas avaient repris leur motif parfumé. Une barque apparaissait maintenant et glissait sur un golfe aussi bleu que la lune. L'arome des orangers se mêlait à celui des lilas. Un jeune homme, beau comme Antinoüs, ramait. La brise venue de Sicile se jouait dans les boucles de sa chevelure.

Assise en face de lui, une enfant aux mains poudrées de corail, aux joues brunes et calmes, chantait une chanson napolitaine. Des colombes endormies, qui s'étaient envolées en

rêvant, se posaient sur les épaules de ces deux êtres ravissants. De temps en temps, cet adolescent abandonnait ses avirons pour lance par jeu à son amie des grains de ce raisin qui se gonfle de feu sur les flancs du Vésuve.

La jeune Nuit frémissait devant moi. Elle ne souriait plus. Elle contemplait ce printemps, de notre âge déjà, sur ces faces fières et illuminées de bonheur. Elle vit la compagne du jeune homme, quand l'esquif aborda, sauter sur le sable et ses mollets brunis s'agiter au milieu des poissons d'argent qu'avait ramenés leur filet.

Une vague plus douce qu'une parole d'amour fit courir un long frisson d'un bout à l'autre du golfe.

L'astre, pour admirer ce couple, s'était à demi voilé. Nous vîmes disparaître peu à peu l'un et l'autre : il la tenait par un bras. Elle dressait au bout de sa main libre un tambourin qui accompagnait sa voix chaude et nuancée. Et lui, ivre de cette nuit printanière qui l'avait fait surgir de ma mémoire, drapé dans une longue lévite noire serrée à la taille, il

montrait à cette fille dorée de l'Italie la direction des collines mâconnaises, de *Milly ou la Terre natale*.

La Nuit pâlit alors. Des larmes effaçaient son sourire. Son bras s'arqua vers son front, son buste se penchait en arrière par une émotion qu'elle n'avait, jusque-là, jamais ressentie. Elle contemplait de nouvelles ombres qui foulaient le tapis chantant des anémones ardentes. La lune, pour les mieux considérer, avait ôté le masque de velours d'une soirée perdue. J'aperçus un chapeau haut de forme, une barbe courte, un habit pincé, une cravache et ce cou de cygne expirant.

— C'est ma dernière nuit, dit-il.

Nous vîmes alors la Lucie *le* regarder comme une source regarde le ciel. Elle semblait, à peine existante dans sa robe pou-de-soie bombée par la crinoline, une fleur gigantesque qui va se flétrir en vous embaumant.

— C'est ma dernière nuit, répéta-t-il.

Alors, elle fouilla dans son corsage. On distinguait ses bandeaux blonds et lisses sagement appliqués sur ses fines oreilles. Elle

fouilla dans son corsage, en retira une croix d'or de première communiante et, sans l'enlever de la chaîne qui la retenait, la tendit aux lèvres du débauché.

Et la Nuit de printemps mourut.

QUELQUES HOMMES

—

EUGÈNE CARRIÈRE

Il coupe une gaule dont il fend l'extrémité. Il se penche sur un puits dont l'eau lui renvoie un miroitement noir. Il fait en sorte d'amener la fente de la gaule, qu'il tient par un bout, jusqu'à la tige d'une violette qui a poussé contre la paroi du puits. Il tire-bouchonne délicatement. Et il cueille ainsi la fleur que nos mains n'avaient pu saisir.

— S'pas ? Faut connaître le truc... L'œuf de Christophe Colomb, s'pas ? C't épatant... Tiens, René. T'offriras cette violette à Mme de Bordeu... Il est très chic votre jardin,

Bordeu... Ce pommier fleuri me fait penser au verger de Daudet... Figurez-vous, mon cher, Daudet me mène dans son jardin... Y me dit : — S'pas, Carrière ? J'ai de beaux pommiers, toutes les espèces, mon cher, toutes les espèces possibles et maginables. Jui réponds : — Vous avez raison, Daudet !... C't épatant. Moi aussi, j'ai un jardin... S'pas Daudet ?... J'ai un jardin, mon cher... J'ai des pommes, mais je n'ai qu'un pommier ! Daudet continue à me faire faire le tour du propriétaire. Il me montre un champ de rosiers : — S'pas, Carrière? C'est un' belle collection ? J'ai là plus de trois cents variétés... *la France... le Prince Noir... la Duchesse de Berry...* Que sais-je ?... C'est magnifique... S'pas, Carrière ?... — Certainement, Daudet. C't épatant... Moi aussi, mon cher, j'ai des roses, mais je n'ai qu'un rosier ! — Attendez, Carrière ! Vous n'avez pas vu mes cerisiers... Ils sont admirables... Là-bas... voyez ?... tout ça... c'est des cerisiers. — C't épatant, Daudet, s'pas ? Vous êtes un homme admirable. Mon cher, moi aussi, j'ai des cerises, mais je n'ai qu'un cerisier !

Maintenant Carrière est assis à table. Sa tête aux forts méplats, rejetée en arrière, ressemble à une motte d'argile où tremblent deux gouttes d'eau malicieuses et sur laquelle, comme une moustache, se serait posé un épi de blé. Le nez a reçu un coup de pouce de bas en haut. La bouche est fine. Tantôt il verse à boire à ses voisins, le bras arrondi, tenant la bouteille par le milieu de la panse : on dirait d'un soldat qui offre une tournée aux camarades. Et tantôt il pique dans son assiette les morceaux les meilleurs pour les glisser dans les assiettes de ses enfants. Tout cela est taillé dans le bloc d'ombre de la salle à manger d'Abos, ombre creusée par les pensées et la poésie et où se cache un pur écrivain qui n'a jamais soupçonné l'intrigue ni l'habileté. L'argile lumineuse des fronts bosselés s'incline vers la blancheur des faïences. Telle qu'une image de son père, réduite et lointainement réfractée, le petit René me parle de notre ami Raymond Bonheur. Et tandis qu'il cause, il semble vouloir imprimer chacune de ses pensées à quelque objet qu'il pétrit. Son père me dit :

— Brave Bonheur !... Exquis cœur, s'pas, Jammes ?... Cœur qui ne compte pas avec les amis... S'pas ? S'pas ?... Un désastre pour lui, mon cher, la mort du pauvre Samain... S'pas ? Je... J'étais... J'y ai été, mon cher, à Magny, quand Samain a été mort... faire son portrait... du pauvre Samain... S'pas ? mon cher ?... Sur son lit de mort... son œil, mon cher, un œil noyé de brumes... S'pas ? L'œil de Samain mort, c'était une vallée chavirée... L'univers, s'pas ? c'est la statue de chacun... Si nous pouvions voir assez grand, s'pas ? nous nous reconnaîtrions. C'est excellent, mon cher Bordeu, ce plat du Béarn... J'ai envie, mon cher, de lâcher souvent Paris pour ce pays... Mais pas pour Pau... Pour Orthez... S'pas, Jammes ? Si vous me trouviez un logement à Orthez ?... A Paris, voyez-vous, c't embêtant... Un tas de gens qui vous obligent à sortir, le soir... Je ne veux plus de ça... Quand je vais être rentré à Paris, je vais inventer une bonne maladie pour me délivrer des corvées... Mon cher, on insiste tant que l'on est obligé de céder... Coquelin, mon cher... Il insiste pour que j'aille le voir dans

Jean Valjean... J'y vais... J'y vais, un soir, s'pas ?... Un peu à l'avance... Un grand escalier, au théâtre... un escalier superbe, monumental, mon cher... un escalier de marbre... Un type, mon cher, qui descendait cet escalier en crachant. Je me dis : puisqu'il crache ainsi, sans façon, il doit être de la maison, s'pas ? Jui dis : — Pouvez-vous m'indiquer la loge de Coquelin ? — C'est là, qu'il me dit. J'y vais, mon cher. Coquelin, en train de se préparer, se précipite vers moi : — Ah ! Carrière ! Quelle joie, mon cher, quelle joie de jouer Jean Valjean devant vous... Ça m'électrise, s'pas ? Je vais me surpasser. Pendant que Coquelin me parlait, il y avait un type qui lui tendait un bissac, mon cher, le bissac de Jean Valjean, s'pas ?.... Mais Coquelin bavardait toujours avec moi, et il ne voulait pas entendre le bonhomme qui répétait, toutes les deux minutes, en tenant le bissac à bras tendus : — MMMâââître, MMMâââître... mettez votre bissac ?... Il est temps d'entrer en scène. Mais Coquelin faisait signe que non... Le public peut attendre, je cause avec l'ami Carrière. Et, deux minutes après, le pauvre

bougre reprenait : — MMMâââître, MMMâât-tre... le bissac... — Un moment, répondait Coquelin. — MMMâ�ître, rabâchait l'autre, le bissac ?... A la fin, mon cher, Coquelin se décide brusquement. Il met le bissac en bandoulière, donne une tape à son chapeau, saisit un bâton et, à grands pas, il disparaît. Alors, mon cher, je vais le remercier à la fin de la représentation. — Eh bien ! Carrière ? Eh bien ! s'pas ? — Eh bien ! mon cher Coquelin, vous n'êtes jamais plus vous-même que quand vous êtes sur les planches... — Alors ? vous m'avez admiré ?... — Parfaitement, Coquelin... — Eh bien ! puisque vous savez me comprendre, asseyez-vous là, en face de moi... Alors mon cher, voilà que je m'assieds et que Coquelin me récite, pendant trois quarts d'heure, une poésie qui s'appelle *Jean Bart*.

Il y a des rires suivis d'un silence. Puis Carrière reprend la conversation et je saisis ces mots : pèlerins d'Emmaüs...

Il vient de dire : pèlerins d'Emmaüs...

Et, dans l'ombre lumineusement rousse, au delà de la pâleur de la nappe, entre les

murs épais, nos cœurs en cherchant bien eussent ressenti la présence de Celui qui, descendu de la croix de Carrière, est entré dans l'auberge de Rembrandt.

Carrière continue de parler dans l'ombre. Sa voix est maintenant douloureuse, tremblante, plaintive. Que dit-il ? Je ne sais plus bien... « pauvre bougre... pauvre diable... lamentable... »

Il gémit de plus en plus.

Il y a des voix qui sortent du nez, de la poitrine ou de la gorge. La voix de Carrière venait parfois du cœur.

S'pas ?

CHARLES LACOSTE

A Abel Marie Decaux.

I

Ce grand peintre habite le pays de la discrète harmonie ; là règne un goût si parfait que jamais un cri discordant ne trouble le paysage ; il n'y a nulle tendance aux effets dans cet art naturellement simple et distingué sans effort et qui a : *la race*. Il semble même que cette peinture craigne de se faire remarquer. C'est là son génie, à cette époque. Elle est comme une femme aussi discrète que belle, qui n'expose qu'avec pudeur ses lignes et sa chair sans défaut. Il était naturel que cette beauté passât d'abord inaperçue parmi

tant d'extravagances. Cette peinture est froide, affirmaient quelques-uns qui, à cette noble attitude, eussent préféré l'excitation d'une peinture complaisante. Elle manque de métier, observaient encore ceux qui croient encore à la mimique facile de l'amour.

Mais c'était simplement que ladite peinture ne permettait à ces détracteurs aucune familiarité. Il est une façon dont la peinture nous regarde, et il est beau que la beauté se défende parfois d'elle-même et que, inaccessible à certains, elle n'ait pas à subir leurs privautés.

C'est le cas. La fierté froide de ces pics azurés s'accorde davantage à quelque élégie de Lamartine qu'à des bouffonneries poétiques. Jamais de manque de tenue. C'est une noblesse naturelle transposée à tout, d'une âme passionnée, mais qui hait le tumulte, d'une âme qui ne sourit qu'à la façon des collines, c'est-à-dire dans l'ombre apaisée. J'avais déjà fait remarquer cette gravité dont l'émotion ne se trahit que comme la pudeur sur un admirable visage, et que c'est d'elle que sont nées ces évocations d'une Londres

solennelle et ennuyée, tantôt suspecte et mirant dans la Tamise les feux multipliés de ses bijoux, tantôt tristement luxueuse comme cette enfant qui, parmi les iris de Hyde-park, érige ses jambes aristocratiques.

II

LES QUAIS DU JOUR

Charles Lacoste est né sur la rive droite de la Gironde, presque *en face de Bordeaux*, dans ce *Floirac* où le dôme d'un petit observatoire astronomique rappelle aux hommes que le ciel existe. C'est un pays sans doute un peu chinois, à cause de cet observatoire et à cause du batelage qui peu à peu se dégage des riantes brumes bleues du fleuve matinal. J'entends le clapotis. Maintenant le soleil est levé. Un bateau-mouche coupe la distance, seul. *Les arches des ponts* rebondissent et courent sur la *masse boueuse de l'eau.* Un train file au-dessus. *La flèche de Saint-Michel* perce le ciel saumon. On ferme un peu les

yeux, ébloui. On les rouvre *et les colonnes des Quinconces* hésitent dans le ciel palpitant. Les voici toutes roses. Leurs phares frappés aux vitres par la lumière du jour semblent s'être rallumés. On descend du bateau-mouche sur le quai. Un navire de l'Amérique du Sud beugle comme un taureau sauvage. Voici des couturières, des employés de commerce, des débardeurs, un pensionnat. Voici un homme qui a une figure d'Indien. Descend-il du courrier de Haïti où sa mère naquit ? Il marche seul, c'est Lacoste.

III

LES JARDINS

Il marche seul, dis-je, sans d'autre souci que le souci de sa probité, probité qui consiste à ne pas répondre par un mensonge à l'implacable vérité de la création. Il croit que les choses existent, que ce tramway où il monte existe. Et quand il en redescend, il est tout heureux de frapper à la porte de ses chers parents, de retrouver dans un *petit jardin* frais

et mouillé comme un alcarazas son vieux père qui cultive des *courges* velues, soigne des *liserons*, des *lauriers-roses* et des *soleils*. Car ceci encore est une toile de Lacoste : le jardin urbain à la poésie régulière, *le banc vert devant les balisiers* où est assise sa jolie femme. C'est la cellule végétale où se recueille l'amour. Un mystère enveloppe cette humble botanique. Les jardins ! Ce sont les jardins de Lacoste ! Ils s'étendent maintenant nombreux, dessinés par un Le Nôtre sans emphase. Les uns, comme ce jardin paternel, ne sont troublés que par le grincement des rails qui longent les petites échoppes des professeurs, des lisseuses, des retraités. Voici un *losange de fleurs rouges*. Et c'est encore Lacoste, ces candélabres saumon, vineux, violâtres, blancs, que sont les marronniers rafraîchis par l'arrosage, le Luxembourg où rêvent d'ardentes écolières, où un étudiant nègre en chapeau haut de forme va passer tout plein de pharmacie et de socialisme. Jardins ! Jardins ! chante la palette de cet artiste admirable, comme : « A la fraîche ! qui veut boire ? » chante le marchand de coco.

IV

LES QUAIS, LA NUIT

Le soir va tomber sur ce Bordeaux qu'il retrouve parfois même à Paris, même à Londres. La pacifique obscurité ouate le roulement des camions chargés de barriques de rhum, sur ces quais où il vient rêver et qu'il va peindre. Un à un naissent les *fanaux*. Voyez celui qui tremble à l'avant de cette *gabare* et fait luire l'eau. Voyez ces *réverbères* qui font dans *la nuit bleue* une allée de taches de feu qui dans le fleuve se répercute. On ne sait de loin où commence la rive ni où elle finit. Et ces cafés, dont les *globes dépolis* s'assombrissent au mauvais fonctionnement de l'électricité, rougeoient, noircissent, se rallument. A mesure que s'étendent les ténèbres, les quais deviennent, par la magie de Lacoste, une fête de lumière, un de ces *sursum corda* dont a parlé Odilon Redon. Les *phares* tournent, ivres de joie, essuient de leurs rayons pareils à ceux de la nue pluvieuse et déchirée

les vieux *canons-amarres*, les *grues*, *pontons*, *vaisseaux* et *kiosques*. Voici quelque *place de la marine*, d'énormes *lions de pierre* qui, dans les ténèbres, sont devenus des sphinx. Et *la lune au-dessus du toit de la douane* file et regarde la petite tête de cuivre qui sert d'enseigne à ce bouge à matelots et la pipe de tôle du bureau de tabac.

Charles Lacoste entre dans ce bureau de tabac. Il bourre et allume sa pipe. Comment finira-t-il cette *fête de feu*, ce nocturne puissant et doux? Ah! voici que ce dernier tramway l'amène sur une petite place où on célèbre je ne sais quelle kermesse populaire. Il y a là un petit pavillon où l'on fait de la musique, enguirlandé, couronné de *lanternes vénitiennes* soufre, vert-de-gris, citrouille et groseille. C'est naïf comme une fête à Tombouctou. Charles Lacoste peint, avec une sympathie tranquille, ces dernières illuminations qui se sont mises à la portée de ce peuple de débardeurs dont les corps ne sont plus que des silhouettes projetées sur le mur de *l'entrepôt* par une flamme de Bengale. C'est là que s'arrête le *quai Charles-Lacoste*, ce chef-

d'œuvre d'un architecte de la lumière, de la brume, et du feu.

V

LE FLEUVE EN AVAL ET AMONT

Et ce sauvage raffiné ne s'est point borné à la contemplation de ce quai et de ces jardins. Le nez frémissant des effluves du rhum et du goudron qu'a chantés Baudelaire, il prend *le fleuve à l'embouchure* et va le remonter. Il veut voir comment, de la mer à la montagne, la lumière se mue en eau, comment l'azur devient océan, comment la ligne de la plaine liquide prend peu à peu consistance au soleil, devient *le sable des plages*, puis *le sable des rives* pris le *palus* aux joncs mous et puis *la terre à vignes* qui couronne avec grandeur *le Libournais*. La brume glauque se dissipe, devient un fouillis de *saules* qui égaie çà et là un *village girondin* aux maisons exactes et carrées comme des livres de comptes. Sous l'effort d'un souffle génial toujours contenu et puissant, le canot remonte le fleuve, repasse

devant Bordeaux. Charles Lacoste jette encore un regard à ces bâtiments de la mer et de la lumière, à ces toits qui miroitent et basculent comme les flots, à ces murs qu'avaient ébauchés la plage et que maçonne *la Bourse du commerce*. Voici *le fleuve en amont* de la grande ville. Le paysage ne va changer qu'en apparence. Les rayons que lancent les mains du peintre ne se compliquent pas. Sa palette demeure la même. Elle s'affirme seulement, comme ce sol où ne s'évanouit plus l'écume de la mer, mais qui prend la densité des fleurs roses et blanches des *pommiers* et des *amandiers*. Le paysage se cuivre comme une peau méridionale, les Bohémiens ont le teint des chaudrons qu'ils réparent. Voici la nature cuite, *les paysages du Tarn-et-Garonne* paternel, les crépuscules qui arrêtent les lignes de la *petite église* sur l'humble place au repos. Le peintre s'émeut beaucoup ici. Le quai semble avoir disparu, le fleuve rétréci n'entend plus que le pas des chevaux sur *le chemin de halage*. Ah ! tout à coup l'océan réapparaît avec ses môles. C'est le ciel sur les *fortifications de Montauban*.

Mais voici bien un autre océan, c'est *la montagne vue de la plaine d'Abos*, c'est la sérénité blanche et bleue d'un geste immobilisé comme le geste d'une victoire, les témoins célestes que la foi seule peut transporter. J'ai sous les yeux ce paysage et ce transport, précisément, de l'inspiration sur la toile muette et grave. Au premier plan, un treillis de branches d'or sèches que le printemps va bientôt recouvrir; au delà, les duvets du froment qui naissent pareils au duvet glauque des jeunes oies. Sur cette paix agricole se montre, comme une femme en oraison ou comme un chien de berger qui garde le petit village bombé et ardoisé, une colline rousse frappée d'une grande ombre, l'ombre de quelque nuage ou de la main de Dieu. Et puis ensuite, c'est l'indécision des vallées lointaines, d'autres champs, d'autres villages, d'autres collines sur lesquelles s'élève avec autorité, dans l'azur du ciel, cet azur de la terre : les Pyrénées qui ne se distinguent de la lumière, tant l'œil de Lacoste est net, que par quelques filets de neige.

Ce que dit ce tableau est inexprimable. Il

est, comme toute la peinture de Lacoste, non pas une élévation d'un mysticisme ultra-sensible, mais une digne prière à la beauté. Et si quelque éclat intervient dans le style, il semble, comme Hello l'a dit de Bossuet, que Lacoste n'accepte cet éclat que par complaisance.

Je fixe le terme de ce voyage à *Orthez*, à ses champs mûrs, à ses *rochers*, à son *gave* dont le regard est encore troublé par la montagne qu'il a mirée. Et, si je me demande de quoi ces chefs-d'œuvre sont faits, je songe, tant ils sont discrètement sublimes, à ces boules d'indigo abandonnées par les laveuses *au bord du torrent* et à la poignée de blé que soupèse un paysan.

ODILON REDON

A Madame Lucie-Gabriel Frizeau.

I

Comment cet arc-en-ciel de fleurs apparut-il brusquement dans cette funèbre cave où Maître Odilon semblait à jamais séquestré?

Renversement de notre logique ou, bien plutôt, évolution que l'homme admet de mauvaise grâce comme étant une évolution trop naturelle! L'ordre divin le gêne et certains en veulent à Dieu de ce que la sombre chrysalide ait longtemps mûri en silence le prisme ailé du papillon.

Ce temps est loin que Huysmans se fit le montreur de cette coque, d'une admirable

soie noire, qui protégeait, à l'insu de tous, ce sphinx du spectre solaire : la palette de Redon.

Semblable à l'artiste du moyen âge qui, pour devenir sagement célèbre, cherchait celui-là dont il deviendrait le disciple, Redon a choisi le divin Maître qui *voyant que la lumière était bonne la sépara des ténèbres.* (*Gen.* I, 4.)

Ce fut la lithographie.

Quand donc, à l'humble imitation de Dieu, ce grand artiste eut placé des ténèbres devant lui, il y posa de la lumière. Mais, dans les belles ombres de cette œuvre, comme dans celles de l'Eden, l'ennemi s'étant glissé et lové, on vit souvent ramper d'effrayantes larves.

D'où venaient-elles ? Hélas ! de cet enfer qu'est la vie et au fond duquel, nouveau Dante, Redon était descendu. Mais ici ce n'était point, certes, de sa part l'amour gratuit et durable du mal, cet irrémissible péché. C'était la paradoxale, mais littérale traduction de l'existence sans joie d'un doux génie méconnu. Qui dira l'attendrissement de Redon pour ces êtres voués aux ténèbres ? Qui saura

que ces araignées aux yeux suppliants, ces Pégases aux ailes que fripent les jantes des fiacres, ces chiens faméliques de maisons hantées, ces buddhas qu'hébète l'opium d'une vaine science, qui dira que le Maître les a connus et reconnus ? Tristes taudis ! Tristes courses nocturnes ! Tristes chenils ! Tristes ateliers en mal de religions nouvelles ! Ils sont, hélas ! d'un sûr réalisme dont sans doute Redon, le premier, s'inquiétait : lui dont les ailes éprises de ciel ne projetaient sur l'écran encore que de l'ombre.

Mais un jour le soupirail s'ouvrit sur la gloire dont un rayon tomba sur une femme dévouée et sur un fils. C'est alors que, remontant du séjour de l'horreur par-dessus les ailes de Dité, il vit poindre enfin les aimables couleurs :

Une douce teinte de saphir oriental qui, usqu'au premier cercle, nuançait l'aspect serein de l'air pur,

Rendit à mes yeux le plaisir, dès que je fus hors de la morte atmosphère qui m'avait contristé la vue et le cœur.

DANTE, *Purgatoire* I. v, 6.

Et, chargeant à nouveau sa quenouille de cette même lumière dont il avait tissé tant d'œuvres sombrement puissantes, cette fois il la décomposa en sept notes qui furent celles d'Apollon.

II

C'est ce dernier Redon qui m'apparut, par un gai jour, sur une plage de la Guyenne. Son panama, sa claire ombrelle, son complet de flanelle neigeuse et un certain mouvement du pied qui faisait se relever en babouche des chaussures blanches, témoignaient assez de son origine exotique : riche planteur, sage de l'Inde et charmeur des serpents.

Conçu à la Martinique, il passa l'océan avant de naître et, durant la traversée, sa mère vit un spectre se lever sur les flots. Ce spectre fut-il la première œuvre que projeta, du sein qui le portait, le génie confus de l'enfant ?

Sa jeunesse s'écoula à Bordeaux et dans ce château solennel et familial, sis au milieu des fiévreux marais girondins, château qui semblait parfois donner asile à ces fantômes

rendus errants par la *Chute de la maison Usher*. L'enfance de Redon fut une enfance de *pleurs sans cause*.

Adolescent, il connut Rodolphe Bresdin. Et, tandis qu'il étudiait sous ce grand maître, dans la ville d'Ausone, rue Fosse-aux-Lions, il lui était loisible de contempler par la fenêtre ce cimetière de *La Chartreuse* où reposait Goya. On improvisait quelques réunions dans ce logis dont l'exiguïté abritait cependant les forêts vierges que faisait surgir de la pierre nue, comme le peut le bâton d'un fakir, le crayon magique de Bresdin. Ces réunions rappelaient celles dont quelques peintres flamands nous ont laissé la mémoire : où, dans une ombre orageuse, élégante et naïve, s'enflamme le vernis des instruments à cordes.

Il en était ainsi chez Bresdin. Tel jouait du violon, tel du piano, tel de la flûte. Et la Science prêtait à l'Art une oreille attentive. Car assistait à ces nobles séances celui qui fut l'ami de Redon et le mien : Armand Clavaud, le botaniste illustre. Qui eût dit alors que les songeries de ce savant, bercées par tant d'harmonie, éparses dans l'âme de ce

cénacle, collaboraient peut-être à la future flore animée qui éclate en gerbes de feu dans les nocturnes de Redon ?

III

Ce fut dans mon adolescence, trente ans après la fin de ces concerts, que je rencontrai Clavaud, non loin de ce jardin municipal qu'embaument les âmes de Linné, de Jussieu et de Durieu de Maisonneuve. Heures suaves ! durant lesquelles ce savant déjà âgé m'écoutait lire mes essais poétiques cependant que, des vastes presses à herbiers çà et là éparses, s'élevait le parfum de feuilles à l'agonie. Ce fut dans l'appartement de la rue Rochambeau, tout miaulant des bêtes préférées du botaniste, que je vis des lithographies qui me révélèrent l'existence et le génie d'Odilon Redon. Il était juste que ces planches d'art voisinassent avec celles où notre ami commun fixait des végétaux. La corrélation est grande entre les unes et les autres. Louis Pasteur avait compris quel naturaliste est Redon

en qui l'on voit, souvent, un micrographe. N'est-il aussi, par la fusante fluidité des formes en rotation, une sorte d'astronome *révélateur?* Et qui, plus que lui, ressent la vie des aquariums et sait mieux faire vibrer un hippocampe au milieu du prisme liquide?

Mais ici, je ne m'occuperai que de sa flore.

IV

Dix ans passèrent dont un jour fut fatal à Clavaud. Et voici que sa belle ombre, pareille à celle d'un cèdre du Liban, nous parfume encore : Redon, Charles Lacoste et moi. Qu'il vive dans l'heureuse éternité !

C'est donc après ce deuil que je rencontrai Redon sur la claire plage de Saint-Georges-de-Didonne.

V

Il écarta les bras en me voyant et, sans lâcher ni fermer son parasol, il m'embrassa. Je vis alors que ce parasol était doublé de

vert. Puis nous déjeunâmes d'un cari d'un jaune livide, de tomates, de mollusques saumonés et d'un riz bouilli aux grains si détachés et purs qu'il ressemblait à un madrépore. Après quoi nous nous rendîmes à l'atelier, j'allais dire au jardin...

... Car, ô merveille ! Je n'avais jamais vu de fleurs telles qu'encore que peintes de main d'homme, leur parfum même était rendu !

Un continuel murmure emplissait la pièce, celui d'abeilles qui butinaient ces corolles pour composer le miel dont se nourrit un mystérieux génie.

Mais ces fleurs étaient douées, de plus, d'un charme que je ne savais dire — autre que le parfum, la couleur et la forme — un charme qui, par son caractère de *jamais éprouvé* jusque-là, me ravissait en extase inquiète.

Et je demeurais comme Dante quand, pressé par quelque doute théologique, il brûle d'interroger saint Thomas ou Béatrice. Mais ces deux âmes n'étaient point là pour me répondre. Et d'ailleurs, connaissent-elles d'autres fleurs que celle dont les pétales servent de trône aux élus ?

Lorsque dans la fleur, de siège en siège ils descendaient, ils y versaient de la paix et de l'ardeur qu'ils produisent en eux en agitant leurs ailes.

DANTE, *Paradis*, XXXI, 6.

En contemplant chaque toile de Maître Odilon, je voyais bien que cette *rose* était ardente comme l'été, piquante comme l'amour; et que ce *tournesol*, brave garçon et pas artiste, était dessiné et peint selon la volonté du bon Dieu, c'est-à-dire carrément, sans recherche, dans sa brutale vérité de soleil trapu ou de rustre d'or; et qu'il était naturel qu'au cœur des eaux ce *chryseis* étalât paradoxalement, afin que l'air ne la froissât point, sa soie; ..... et que ces *pieds-d'alouette* inspiraient la crainte qu'ils ne rejoignissent leurs ailes dans l'azur... et ces *ageratums* les duvets bleus des nids... et ces feuilles empennées des *mimosas* les plages où l'on trouve des squelettes fragiles de poissons... et ces *géraniums*... et ces *bluets*... et ces *anémones*...

Mais, dis-je, il y avait encore un charme

impossible à saisir, une interrogation, formulée d'elle-même, à ces couleurs si simplement, si enfantinement, si crûment posées que c'était de leur seule juxtaposition que naissaient la subtilité, l'adresse et l'innombrable nuance.

*
* *

... Oui... Mais cette réponse? Ah! Sans doute était-elle le secret de maître Odilon Redon. Et lui ne semblait point s'apercevoir de mon trouble, et riait, son parasol sous l'aile... Lorsque soudain...

*
* *

Lorsque soudain je fus pris de stupeur voyant s'ouvrir les sombres lèvres d'une rose. Et, avant que je l'eusse interrogée :

— Tu cherches le secret de *son* génie? demanda-t-elle...

Et j'inclinai la tête.

— Je l'ignore et lui-même l'ignore, dit-elle.

Puis elle se tut.

CHARLES DE BORDEU

A PROPOS DE « LA PLUS HUMBLE VIE ».

Je ne me souviens pas que de ma vie j'aie vu une journée plus belle. Elle rimait à mirabelle, cette prune en soleil sucré.

Journée bleu sombre et sans doute pareille à celle où Lamartine adolescent accompagna son père chez un poète villageois ! Dans la sérénité toute puissante de l'été, sur de larges feuilles, cet ami de la nature disposait les vers mystérieux et inégaux.

C'est dans un tel cadre que j'ai visité Charles de Bordeu il y a quelque vingt ans. La tapisserie du salon, verte comme une prairie et enguirlandée de roses et parsemée de tulipes, tombait en loques. L'angélus sonnait comme

un grand cœur brisé. Une mélancolie superbe régnait là où le siècle n'a point pénétré autrement que par l'honneur, l'intelligence et la foi.

Cette maison, ouverte aux quatre vents, aux pauvres et aux poules, gardait plus jalousement qu'un coffre le secret d'un passé glorieux et prodigue. Deux rois peints y voisinaient. Et l'ancêtre Théophile, le sourire chargé de toute la raillerie désabusée de son siècle, l'encyclopédiste dont Brissaud a dit qu'il sut, dans le domaine de la neurologie, pressentir ce que nous savons, dans son cadre y trônait.

Son descendant collatéral, Charles de Bordeu, s'avançait vers moi, la main tendue, la tête haute. Rien ne lui a enseigné, à ce solitaire écrivain, que la pompe d'un siècle royal n'a plus cours. Passant par-dessus les usages qui ne sont point de tradition, il maintient son droit. Il ignore le bridge, le thé et même le tabac à fumer. Mais il ressemble à quelque Charles XII, je pense, petit, de teint coloré et les yeux bleus ; et l'on sent bien que, s'il faisait campagne militaire, il serait utile à la fin, comme fit le roi de

Suède, qu'il lacérât ses bottes pour les pouvoir enlever. Il ne connaît pas la fatigue. Il chasse. Et de ses chasses il rapporte cailles, bécasses, canards, petites outardes et de hautes méditations.

Charles de Bordeu s'avance donc vers moi, la tête haute, une main tendue, l'autre main soutenant le bras de sa mère aveugle. Et dans l'enclos le soleil dans sa ferveur religieuse blanchit jusqu'aux boules de pierre du jardin, blanchit jusqu'aux ruches, blanchit jusqu'aux carrés de légumes, blanchit jusqu'aux maïs et aux blés ; blanchit jusqu'aux pelouses; blanchit jusqu'aux bois; blanchit jusqu'aux coteaux ; blanchit jusqu'aux Pyrénées ; blanchit jusqu'à l'azur.

Et maintenant vous connaissez le Charles de Bordeu d'il y a vingt ans qui ne diffère guère du Charles de Bordeu d'aujourd'hui, si ce n'est que son art est mûr à souhait. De cet art la ligne essentielle est la sagesse. Et si tel de ses romans antérieurs, par exemple *le Destin d'aimer*, a quelque frénésie, une rivière paisible coule cependant entre leurs feuilles qui la cachent par intervalles.

La rivière de Bordeu prend sa source auprès de la maison natale, la maison du *Dernier Maître*, dans une contrée montagneuse et romantique qui élève le cœur et fait ployer les genoux. Là, cette rivière réfléchit les visages pleins de race des aïeux et des aïeules, murmure à leurs deuils, rit à leurs fêtes. Elle poursuit son cours à travers les pelouses de *la Marie bleue*, y mire quelques frais visages de laveuses aperçus par des yeux de vingt-cinq ans ; elle traverse les *Pages de la vie* dont la philosophie s'annonce déjà chrétienne par une sérénité dont l'ampleur fait penser au dialogue de quelques antiques ; elle arrose la féerique forêt sur laquelle règne *Maïa*, nymphe belle et dangereuse autant que la plus subtile déesse; elle argente le pâturage où un petit pâtre moderne, *Jean Pec*, enseigne à des hommes plus intelligents que lui le secret du bonheur et de la santé morale. Nous suivons les lacets de la rivière limpide, chargée d'harmonies et d'images, dans le pays où *le Chevalier d'Ostabat* s'en revient finir. L'eau, frappée par un ciel plus pur se clarifie encore, car en avançant vers

l'océan de Dieu elle se rapproche de sa source.

C'est alors que Charles de Bordeu écrit *la Plus Humble Vie*. Le plus grand éloge que l'on puisse faire de ce livre, qui n'est que l'histoire d'un couple paysan, c'est de n'en savoir fixer l'intérêt. L'intérêt ? La littérature pure se meurt d'intérêt, l'homme d'affaires, le juge, le politicien se meurent d'intérêt et c'est *Fantômas* qui triomphe.

A ceux qui recherchent cet intérêt, je ne conseille pas de lire *la Plus Humble Vie* de Charles de Bordeu. Rien, dans ces pages, qui puisse les satisfaire. Ce livre fait silence quand on l'a refermé, comme une maison qui s'est endormie d'autant plus en paix qu'elle est vivante. Qu'y a-t-il là autre chose que cette splendeur résumée dans ce quatrain délicieux d'un poète dont j'ai oublié le nom :

Un jour de fête,
Un jour de deuil:
La vie est faite
En un clin d'œil.

SÉPULTURE DE POÈTES

Quand j'ai travaillé à mon poème avec autant de soin qu'un bon cordonnier à son cuir, je regarde ce bel arbre qui est dans le jardin de la maison qu'Alfred de Vigny habita lorsqu'il était militaire à Orthez.

Ni le commis voyageur qui retient sa serviette par une courroie et qui se rend à la pharmacie ou chez le libraire, ni le bœuf qui va au champ, ni le chardonneret qui mange du mouron ne savent que là demeura l'auteur des *Destinées*.

L'ignorance des villes au sujet de leurs hommes célèbres a du bon sens. Elles ne conservent d'eux que ce qui était en harmonie avec elles.

Que Cervantès, qui est grand comme Ho-

mère, revienne à Madrid dans la rue de *Francos* où il est mort et qu'il demande à l'ombre de sa propriétaire : « N'avez-vous pas connu un poète du nom de Miguel de Cervantès de Saavedra qui a écrit *Don Quichotte ?* » Point de doute qu'elle ne lui réponde :

« Si vous parlez d'un manchot, oui ; si vous dites un poète, non. »

Par cette méconnaissance, n'est-ce pas Dieu qui demande que l'on laisse les morts en paix et que l'on ne leur érige pas tant de marbres ?

Il n'est point de plus fastueux monument que celui qui chaque jour s'élève autour de nous. Il n'est pas un pêcher en fleur ou en fruits qui ne contribue à la sépulture d'un poète ; pas un moineau ; pas une fourmi.

Il suffit que ce tulipier se dore dans le jardin du chantre d'Eloa, que les chèvres s'allongent à l'ombre de la muraille auprès des acacias, que la fontaine coule : et c'est le vrai tombeau.

Certes je sais que ceux-là qui comme Valéry Larbaud, André Gide et Guillaumin se dévouent à la mémoire d'un Charles-Louis Philippe n'obéissent qu'à de nobles senti-

ments. Mais le buste dû au génie de Bourdelle ne saurait être confronté à Cérilly avec ce que Dieu même a édifié pour le poète : cette échoppe qui n'a qu'une porte comme le Ciel et dans laquelle un artisan creusa des sabots.

Je sais que l'airain est dur ; dur comme est dure cette résistance du poète dont le métier, pareil dans un sens à celui de l'aviateur, consiste à tomber d'aussi haut que possible pour s'enlever plus haut encore quand il survit.

Mais cet airain, s'il se perpétue par la pensée, est outragé par le temps.

Trois cents années passeront et, tel que ce système de montagnes qui n'est plus, et dont rien que notre logique ne révèle qu'il a existé, parce qu'il a été limé et livré aux vents, le buste sera nivelé au ras du sol.

Cependant l'odeur du bois de hêtre ou de noyer, cependant le bruit et l'éclat de l'outil, cependant une vieille femme, cependant un petit chat qui se chauffe au soleil, cependant un seuil usé, cependant l'azur seront là pour témoigner en l'honneur de Charles-Louis Philippe comme l'arbre hautain en l'honneur d'Alfred de Vigny.

Et le voyageur des siècles futurs, plein des rythmes solennels de celui-ci ou de la sobre parole de celui-là, s'il passe par Orthez ou Cérilly, ne songera même plus qu'il ait pu exister des statues de l'un ou de l'autre.

Mais soudain les deux poètes lui apparaîtront : Vigny dans un végétal d'or qui parle comme un Romain dans l'orage, et Philippe dans un petit atelier qui sent la soupe et dont la porte, en s'ouvrant, tinte.

CHARLES GUÉRIN

On me demande que je l'ensevelisse. Je venais d'écrire à sa mère que j'hésitais à une telle tâche.

Allons ! Il faut de nouveau ouvrir l'armoire où l'on prenait des draps quand il couchait ici. Il faut le rouler là-dedans, cacher sa face aux hommes et le mettre en terre :

Ouvre ton lit désert comme un sépulcre, et dors
Du sommeil des vaincus et du sommeil des morts.

Il meurt à Lunéville, dans cette même Semaine qu'il avait déjà soufferte à Orthez :

Ce fut un triste et long Dimanche des Rameaux.

C'est le saint jour de la Passion que la couronne d'épines a pénétré si avant dans ce front qu'un flot de sang y a noyé la vie.

Mon regard, une dernière fois, plonge dans ses yeux avant que l'on ne les ferme à jamais.

« L'œil d'Albert Samain mort, me disait Eugène Carrière, c'était une vallée chavirée. »

Et je songe aux brumes incessantes qui s'élevèrent de cette autre vallée de larmes sur quoi retombent, comme des voiles d'argile, les paupières fatiguées de Charles Guérin.

Hier, j'ai parcouru les sentiers où nous fûmes ensemble. Et, quand j'ai eu appuyé mon fusil à quelque chêne, et contemplé ces talus rongés de primevères, et entendu ces oiseaux, et touché cette mousse, et aspiré ce jeune parfum des eaux courantes, j'ai ressenti, pour la première fois, que le Printemps ne renaissait pas tout entier.

Charles Guérin fut tel que je ne sais pas si, depuis Stéphane Mallarmé, aucun nous donna l'exemple d'une dignité plus haute.

Encore que son œuvre méritât plus d'honneurs qu'elle n'en reçut, on ne le vit point user de sa fortune pour forcer la gloire. Il avait trop conscience que cette dernière était à lui pour qu'il la traitât en vendue. Il gardait cette pudeur d'un Paul Claudel, d'un Henri de

Régnier, d'un Remy de Gourmont, d'un Francis Vielé-Griffin.

Ses mains demeuraient nues quand elles avaient livré son cœur. C'est qu'alors il venait de tout donner avec la générosité de ceux qui ne veulent posséder que du génie.

Il ne fut vain ni du prix que lui avait décerné l'Académie française, ni de la certitude qu'elle l'accueillerait, ni des avantages que lui eût conférés sa famille prépondérante en Lorraine. Tel, encore inconnu, un soir, il heurta à ma porte, passant divin qui entonnait en mon honneur le plus beau de ses hymnes, tel je le retrouvai bien plus tard fidèle à son amitié :

Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie
Le jour où fortement nos mains se sont unies.

Et, aujourd'hui, de nos deux cœurs, le mien demeure seul. Qu'il soit l'urne funéraire et jalouse de ce *Semeur de cendres*.

*
* *

Votre pauvre ami Charles Guérin enlevé cette nuit par congestion cérébrale.

C'est la dépêche que j'ai reçue de ce père qu'il aimait tant, et qu'il me représentait comme l'un de ces chefs antiques et justes dont l'autorité est pleine d'une tendre sollicitude. Leurs conversations les plus cordiales étaient toujours empreintes des formes solennelles qui, dans la Bible, s'établissent entre le père et le fils. La tradition catholique n'a jamais cessé de régir cette grande Maison. Et sur les rêves des jeunes filles faisant du crochet dans le parc, et sur les jeux de son frère, et sur les *Mélancolies passionnées* de ce *Cœur solitaire*, jamais l'aile des angélus ne plana sans s'incliner.

Charles Guérin descendait de ses appartements dans le jardin. Il était pâle, de cette pâleur de ceux qu'éclaire une flamme au-dedans. Il était bien l'*Homme intérieur*. Son front droit, sous des cheveux en brosse un peu longs, ses yeux couleur de palissandre sertis de cils d'ébène, son nez à peine relevé qu'il fronçait parfois avec une ironie charmante et auquel il donnait alors une chiquenaude, sa barbe noire que le fer n'avait jamais touchée, composaient un ensemble assez monas-

tique, surtout quand il s'avançait entre les roses en égrenant son chapelet.

Il remontait le perron, s'allait asseoir à la table de sa chère famille. Et cependant que tant de murmures d'enfants joyeuses répondaient à ceux des guêpes sur les compotiers, deux regards sombres se croisaient dans une douloureuse tendresse, deux regards qui s'interrogeaient peut-être avec l'appréhension de ce deuil si amer : le regard de Charles Guérin et celui de sa mère.

*
* *

Je ne veux pas ici m'occuper d'une œuvre poétique si parfaite et si importante qu'elle compte parmi les plus durables de ce siècle. La forme classique du vers à laquelle il était revenu complètement était tissue de ce pur langage que Jean Moréas et Henri de Régnier connaissent, mais qu'ignorent ceux qui ne songent qu'à *parvenir*.

Charles Guérin est mort sans appartenir à la Légion d'honneur. Qu'il soit, pour de plus jeunes que lui, un grand exemple. C'est parce

que son lit funèbre n'est point encombré de palmes qu'ils peuvent aujourd'hui contempler un poète exposé dans toute sa grandeur, et le front nu.

Il sut être jusqu'au bout le camarade de ceux qui, avant lui, pétrirent le pain de la douleur. Il nommait avec émotion Mallarmé, Rachilde et Moréas. Il savait trop le prix de la souffrance des méconnus pour ne point la louer en autrui et l'accepter en lui-même.

Il emboîtait le pas, à son rang, comme un bon soldat qu'il était et qui avait choisi la frontière pour y être de l'avant-garde. *Il ne voulait rien être* de plus que lui-même.

O mes amis! C'est pourquoi je peux l'évoquer à Orthez, par une tiède soirée, sur une petite place où l'on faisait de la musique, saisissant de ses doigts délicats les ailes d'un sphinx réfugié sur un réverbère.

A LOURDES

A André Lafon.

Au-dessus de l'entrée de la grotte, dans une niche à même le roc, se dresse la Vierge. Sa robe n'est qu'un bloc de neige d'où s'élance, comme une cascade, le flot d'une ceinture bleue. Le feuillage d'un églantier entoure cette *Rose mystique*, *Salut des infirmes et Consolatrice des affligés*. Mille cierges font un buisson d'étoiles à cette *Étoile du matin*, à cette *Tour d'ivoire* qui domine cette Bigorre où je suis né. Il est naturel, ô mon pays d'émeraude, que la Mère de l'Agneau de Dieu ait choisi vos pelouses quand il lui plut d'apparaître à la sœur de ces bergers

qui, les premiers, entendirent les chœurs célestes entonner : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !*

Un incessant fleuve humain pénètre dans la grotte par la droite, s'écoule au long du rocher qu'il baise et polit, et ressort par la gauche après avoir ainsi formé un remous autour de l'autel central. C'est ce fleuve tourbillonnant ici que j'entendais gémir déjà depuis des jours, à son passage à Orthez, dans la longue file des trains qui le grossissent.

C'est une à une que les personnes contournent la sainte excavation : Bretonnes aux coiffes inclinées comme les voiles des bateaux dans la tempête, Ossaloises drapées comme des sphinx par le capulet, Alsaciennes sur la tête de qui plane un papillon de deuil, Béarnaises dont le petit foulard est rond comme un nid de fauvette.

Toutes, et tous aussi, défilent devant moi et tiennent leurs chapelets, ces grains de l'humilité sombre qu'ils jettent au vent de Dieu. Et, d'un coin de la grotte où je demeure agenouillé en aspirant la douce odeur des cires brûlantes, j'entends tous ces semeurs de ro-

saires chanter en s'éloignant là-bas vers les piscines, chanter, chanter encore, inlassablement chanter au-dessus de ces chairs que laboure la souffrance.

*
* *

Les piscines !

Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques. Sous ces portiques étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques; ils attendaient le bouillonnement de l'eau. Car un ange du Seigneur descendait à certains temps dans la piscine et agitait l'eau: et celui qui y descendait le premier après l'agitation de l'eau, était guéri de son infirmité quelle qu'elle fût. (*Jean*, V.)

Ils sont là qui souhaitent cette eau bienfaisante, comme la souhaitèrent les Hébreux dans le désert et les infirmes de la vieille Judée; comme la souhaita la femme au bord du puits de Sichar; comme le Christ lui-même souhaita celle du Jourdain et celle qu'il réclama sur la croix lorsqu'on ne lui tendit qu'une amère éponge; comme le voyageur

malade souhaita le frais cristal que lui versa la gourde du bon Samaritain.

Ils sont là, dans une touchante égalité spirituelle, la seule, car, seul, Dieu l'institua du haut de son pacifique royaume. Ils sont les uns sur des civières, les autres dans de petites voitures à bras, chacun attendant son tour. L'ange descendra-t-il ? L'eau s'agitera-t-elle ?

Ici, une femme du peuple déformée par quelque maladie sans nom, vêtue d'une robe et d'un chapeau misérables, porte au cou la carte où sont inscrits un numéro et l'endroit de son hospitalisation. Là, auprès d'elle, étendant sa grâce longue et blanche, une enfant de vingt ans tient sur ses genoux un bouquet de roses. Mais la main et le bras droits, immobiles et suspects, s'enfoncent dans un gant luxueux, un gant de bal peut-être... Et les supplications montent de cette foule qui frémit autour des grilles de l'enceinte très douloureuse.

A ces supplications, à ces chants, des chants plus lointains se mêlent. Ceux-là semblent sourdre du cœur des rochers eux-mêmes, du

sein des ondes des fontaines miraculeuses. Ce sont les chants de la chapelle du Rosaire ou de la crypte. Le *Gloria patri*, psalmodié autour de ces malades, interpelle Dieu directement. Mais soudain plane un silence. Une transe parcourt cette cohue chrétienne qui n'a plus qu'un cœur qui vient de cesser de battre. C'est un être, immobile depuis des ans, qui s'est redressé. Je le vois traverser la foule, pâle comme devait l'être Lazare au sortir du sépulcre...

*
* *

Mais, ici, je m'arrête par pudeur pour moi-même. Je ne veux pas susciter de nouvelles erreurs sur de si hauts mystères. A ceux qui nient que le miracle se puisse produire en dehors de certains cas déterminés je répondrai :

Premièrement que, dans ces cas, même s'ils sont limités à l'état nerveux par exemple, c'est la Foi qui agit sur la volonté.

Deuxièmement, à supposer, ce que l'on ne saurait d'ailleurs prouver, que certaines infirmités ne puissent être résolues : Dieu obéit

à ses lois intérieures que nous ne saurions, vivants, ni connaître ni apprécier.

Le miracle nous entoure, s'opère continuellement. Et c'est, aussi bien, l'épi de blé qui pousse.

*
* *

Je remonte vers la gare entre ces innombrables boutiques de marchands d'objets de piété, dont on a fait une telle guerre à Lourdes. Seigneur ! que les hommes sont peu indulgents ! Pensent-ils que la Foi se doive scandaliser pour si peu ? N'a-t-elle subi d'autres outrages ? Et celle qui a été exposée nue aux affronts de la soldatesque romaine et aux morsures des bêtes du cirque ou celle qui mendie son pain à l'étranger, ne saurait-elle pas sourire à ces petites vendeuses qui, du seuil de chaque bazar, me demandent :

— Est-ce que vous ne m'achetez rien, monsieur ?

A toute cette bimbeloterie je trouve une sincérité. Et, partant, je l'aime. Chacun n'a-t-il pas le droit, s'il est fidèle au dogme, de comprendre Dieu et l'art des églises comme

il l'entend ? La théologie savante et serrée de Bossuet exclut-elle la foi naïve du curé d'Ars, ou telle *Visitation* de Maurice Denis, la chromo qu'une bonne femme toute fière suspendra, à son retour de Lourdes, dans sa chambre, au-dessus du portrait du tsar ?

Que la vraie Foi est donc peu une mijaurée, et quelle simplicité de grande dame est en elle !

*
* *

Me voici sur le quai de la gare. Il est encombré, mais à cette heure où doit arriver le *train blanc* on parle sous la marquise d'une voix aussi basse qu'en une salle d'hôpital. Un évêque américain, me dit-on, est là. Sa soutane a un peu la forme et la teinte d'une corolle de magnolia violacée, d'une corolle géante éclose en quelque Floride du ciel. Il porte des lunettes d'or. Il est extrêmement distingué, s'appuie sur sa canne, et laisse baiser son anneau pastoral par plusieurs dames qui tour à tour font une génuflexion devant lui.

On attend. On attend toujours. Je ne sais quoi d'inquiet, mais de solennel vous oppresse. Des brancardiers vont et viennent dont quelques-uns sont les proches de ces malheureux qui arrivent.

Voici le train. Il ne tressaute pas. Il glisse.

Comme Léviathan devait glisser sur les eaux, il glisse. Il glisse, silencieux dans le silence. On dirait que tout est mort là dedans, qu'aucun bruit ne sortira jamais de cette file de cercueils en marche.

Mais, à la fenêtre de chaque wagon, je vois ceci :

Deux blanches ailes palpitantes et deux yeux illuminés par la sublime *Folie de la Croix*. Ce sont celles que l'on va chasser de France. Ce sont les servantes des servantes, celles qui nuit et jour essuient de leurs tabliers, sur chaque malade, le sang du Fils de l'Homme.

Droites, elles attendent que le train stoppe et que l'on ouvre les portières. Et, quand on les a ouvertes, ce sont de confuses pâleurs que j'aperçois parmi des oreillers bouleversés et des paillasses.

Les cornettes palpitent toujours et, comme d'énormes papillons, éventent les âmes des terribles martyrs. Rien ne répugne à ces fiancées du Seigneur, ni le contact des faïences et des verres qu'elles nettoient, ni d'autres détails encore. Une telle pureté s'émane de ces femmes qu'elles semblent évoluer déjà dans le Ciel et, parmi tous ces linges blêmes, apprêter les robes de leurs éternelles noces.

*
* *

A l'hospice des Sept-Douleurs, il n'y a pas de Sœurs de Saint-Vincent de Paul, mais, comme des grandes abeilles blanches, les pieuses jeunes filles du monde vont et viennent dans cette ruche souffrante. J'épie le vol de l'une d'elles, car je renonce à embrasser d'un coup d'œil le nombreux essaim. Elle va de malade en malade et, dans chaque assiette, dépose comme en une cellule de cire blanche un mets qui semble doux d'avoir été butiné par elle. C'est bien une petite abeille, une abeille à tête dorée, au corsage frêle, qui vaque ainsi

au réfectoire. Mais cette autre a pris son vol vers les dortoirs où je la suis et où, comme de corolle en corolle, elle va recherchant sur les étagères les fioles qui contiennent les baumes salutaires. Elle a une petite tête brune, celle-ci, et des ailes qui sont ses manches de tulle rose.

Toutes ces mouches, comme celles des contes de fées, accomplissent de précieux travaux, et d'une si délicate manière, qu'elles donnent un charme aux pires besognes et aux objets dont on parle le moins...

Mais il sera temps bientôt d'aller voir passer la procession.

*
* *

Comme une colombe dont les ailes s'éploient, la basilique ouvre ses deux escaliers de marbre démesurés. On dirait que, descendue des Pyrénées dont elle est faite, elle va reprendre son vol, enlever ces milliers de gens qu'elle abrite.

Moi-même, je suis l'un d'eux, juché sur un perron extérieur, au côté de cet Oiseau mys-

tique, symbole de l'Esprit-Saint, qui a fait son nid dans ces montagnes où se plait l'Épouse immaculée. L'Épouse dit à l'Époux :

Ma colombe qui te tiens dans les fentes des rochers,
Qui te caches dans les parois escarpées,
Montre-moi ton visage,
Fais-moi entendre ta voix !

(*Cantique*, ch. II, 14, 15, 16.)

* * *

Du monde, du monde, du monde qui noircit et grossit. Et l'on ne sait d'où il sort, fourmillant, affairé. Mais je sais bien ce qui le pousse ici et m'y pousse moi-même. C'est le désir de se mettre à l'ombre de ces ailes : *Et in umbra alarum tuarum sperabo* (Ps. LVI, 2), de se reposer sur le cœur de l'Éternel, sur *le roc* de la Certitude et de l'Absolu, sur ce que ne peuvent tuer ni la science, ni la raison, ni la mort elle-même.

Ici, dans ce Lourdes, l'an dernier, je me suis trouvé communiant de toute mon âme avec la plus haute intelligence qu'il m'ait été donné d'approcher. Et, quand, à la même

place où mon ami pria auprès de moi, je vois un humble qui s'agenouille, je ressens combien il est juste qu'ici le génie humain s'efface, abdique, s'humilie et, s'il en est digne, s'égalise à l'ignorance de ce pauvre hère. Il n'est à l'égard de l'Omniscient qu'un génie, et c'est la Foi. Elle est à qui la demande. Et, si je songe à Pascal, à Racine, à Pasteur qui, ayant gravi les sommets de l'entendement, ne surent que s'avouer pareils aux plus dénués d'esprit, et faire comme eux à l'église, je ne peux m'en laisser imposer par quelques médiocres dont la suffisance, plus incompréhensible qu'aucun mystère, les fait se substituer au Créateur. S'ils savaient, ces disciples de M. Homais, ces lecteurs de *la Vie de Jésus*, (« par Renan ! » comme ils disent), s'ils savaient combien leur est mille fois supérieur l'idiot dans le cerveau duquel s'ébauche du moins la confuse notion de l'Inconnu !...

*
* *

— Cherchez-moi ce cantique, mademoiselle.

C'est, tout près de moi, un très pauvre, très âgé et très infirme qui demande cela à une des jeunes filles qui prennent soin des hospitalisés. Je la vois sourire, et se pencher comme la liane d'un rosier rose vers le malade, et feuilleter un petit livre, et trouver le cantique désiré. Bien sûr qu'il est content, ce vieux pauvre, d'avoir auprès de sa voiture, sous le ciel bleu, cette enfant dont la joue est comme un abricot au soleil! Maintenant voici qu'elle lui tend de l'eau dans son mignon gobelet. Et le vieillard boit et sourit. Et elle lui sourit encore, de toute sa bouche pareille à un fruit de velours rose aux graines blanches. Qu'ils sont donc bêtes, mon Dieu! ces gens qui trouvent immorale ou déplacée une charité si jolie. Qu'ils viennent donc ceux-là, auprès de ce misérable! Qu'ils l'interrogent sur sa joie à se voir servir ainsi?

*
* *

Je laisse là le vieux bonhomme et sa gentille fée, et je projette plus loin mon regard. Ce qu'appelle cette foule où pèse un silence

d'avant l'orage, ce que j'appelle moi-même : c'est Dieu. Pour ressentir l'émotion d'une telle attente, comprendre à quel point les âmes sont tendues vers *ce qui va arriver*, il faut s'être trouvé dans ce pays où, souvent, le terrible azur se déploie comme un dais de soie bleue prête à craquer.

L'impression que l'on a c'est que, d'En haut, les invisibles éclairs de la Grâce vont frapper. Le ciel se rapproche de la terre, qui sollicite sa brusque étincelle, ainsi qu'un sommet plus près de la nue s'efforce à faire descendre la foudre. On attend Dieu. Et le voici.

Le voici. *Il* vient. Issu de la grotte maternelle, *Il* a longé le Gave comme *Il* longea le Jourdain, le Cédron et le lac de Génésareth. *Il* vient. Là-bas, loin encore, l'ombelle, comme le tournesol géant d'une Terre promise, s'incline au-dessus de l'Hostie. *Il* vient, Celui *qui donne la paix*. *Il* vient comme au jour où les gens de Béthanie le saluaient avec des palmes et jetaient leurs haillons sous les pas de son ânesse. Et, comme au temps de la vieille Jérusalem, voici que lent, solennel, un cri s'élève. Poussé d'abord par une seule

voix, il est repris bientôt par la foule, devient une clameur immense :

Hosanna ! Hosanna au Fils de David !

Et *Il* s'avance, le Fils de David, le Fils bien-aimé qui visite le pays de sa Mère. Son sourire invisible et présent comme *Lui-Même* s'affirme en se reflétant sur les faces douloureuses.

La voix reprend :

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Et, comme un écho, le peuple fidèle répète :

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Il s'avance, au centre laissé nu de cette place bordée par un Rosaire sans fin de malades. *Il* approche. Je ressens qu'il ne faudrait pas un très grand effort à des yeux mortels pour apercevoir, parmi les soutanes violettes des pontifes, la robe sans coutures du Galiléen. La multitude frémit de plus en plus. Maintenant on dirait de chaque supplication nouvelle, répercutée d'instant en instant,

qu'elle tonne comme un coup de canon tiré vers Dieu par la Terre en détresse :

Sauvez-nous, Jésus ! Nous périssons !
Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir !
Mon Dieu, faites que je voie !
Mon Dieu, faites que je marche !

Soudain la grâce frappe, et la dernière clameur cesse. Rien ne ressemble davantage à ce recueillement que la consternation qui pèse sur un village après la tombée de la foudre.

En face du saint Sacrement qui lui est présenté, un malade s'est redressé, là-bas, à ma droite. Et, au point précis où a lieu le miracle, on voit la foule vaciller et frissonner au choc de Dieu. C'est une onde vivante qui va s'élargissant comme la ride d'un lac où une pierre choit. La commotion se propage. Un immense cri retentit, un seul hosanna poussé par trente mille bouches, un hosanna qui monte par delà les derniers gradins de la basilique, en plein ciel, jusqu'au calvaire noir de monde.

Mais, à peine cet hosanna a-t-il fini de re-

tentir, qu'un nouveau silence plane, suivi d'une nouvelle clameur. Encore un infirme qui s'est redressé ! Maintenant, le Ciel répond à la Terre, car voici que la grâce frappe comme frappe la foudre, à coups répétés, sur un sommet. *Trois*, *quatre*, *cinq*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*, *onze* malades se relèvent successivement devant le Seigneur qui, vêtu de blanc par l'Hostie, s'avance au milieu du triomphe qu'il suscite. La cohue entre en tempête. Elle ondule, pleure, crie encore hosanna, entonne une solennelle action de grâces. Et l'émotion est à son comble lorsqu'au milieu de l'immense place, une miraculée Marie-Antoinette Desmaries, de Raphèle, Bouches-du-Rhône, toute vêtue de bleu, s'avance entre des brancardiers agenouillés, les bras en croix, et gravit lentement le perron à la suite de son Seigneur et de son Dieu.

*
* *

Jamais, nous a dit l'aimable Mgr Schœpfer, qui m'a reçu à l'ombre légère des marronniers de sa villa des Espélugues, en compagnie de

son obligeant ami M. Christophe et du non moins obligeant abbé Eckert, secrétaire de l'évêché, jamais procession ne fut plus impressionnante et solennelle que cette procession du dimanche 19 août 1906. La seule qui lui pourrait être comparée est celle de 1897, vingt-cinquième anniversaire de Lourdes.

*
* *

Au Bureau des constatations, chez le docteur Boissarie, j'ai vu des miraculées. Les onzes guéries sont : Marie-Antoinette Desmaries, de Raphèle (Bouches-du-Rhône), Marie Loiseau, de Montmorillon (Vendée); Élisabeth Bosman, de Paris; la petite Besson, d'Aix-en-Provence; Rosa Arnichaud, de Châteauneuf-du-Rhône; Blanche Evrard, de Paris; Yvonne Aubray, de Fontenay-aux-Roses; Claire Moutet, de Paris; Mère Benoît Labre, trappistine expulsée; Henri Soubeyran, Mlle Combe, de l'Ardèche.

Celles avec qui je cause sont dans une ineffable joie, et cette joie me confirme dans cette idée que fermer Lourdes serait un crime.

Ma raison est bien simple, mon Dieu !... Ne serait-ce que cette petite enfant de quatorze ans, terriblement blessée à Sidi-Bel-Abès, *et qui n'aurait pas été guérie si elle n'était pas venue à Lourdes...*

*
* *

— Mais vous n'avez rien vu...,me dit le docteur Boissarie.

Et il me conduit devant un groupe de pèlerines de Villepinte, conduites par une religieuse de leur asile, laquelle a succédé, comme un soldat prêt à mourir remplace un soldat tué, à une de ses compagnes morte d'une tuberculose contractée. Il me montre cette noble femme et lui demande en souriant :

— Pourquoi ceux de Villepinte n'obtiennent-ils plus de miracles depuis quelque temps ?

— Parce que nous ne sommes pas assez bonnes, répond la religieuse simplement.

Et le docteur conclut en me regardant :

— Voilà le miracle, monsieur !... C'est cette femme, prête à donner sa vie comme celle à qui elle a succédé... Et ce sont ces humbles

croyantes, ces pauvres enfants qui viennent de me dire et qui vous répètent :

« — Nous consentons à ne pas guérir, pourvu que la France guérisse ! »

*
* *

C'est l'heure où ce fleuve humain qui tout le jour bouillonnait au sortir de la grotte, se dirigeait vers les piscines débordantes, bondissait par-dessus le double escalier de la basilique pour le redescendre en cascades, s'épand avec calme entre les rives de la nuit.

Le paysage s'efface maintenant. A peine quelques larges lignes qui vont bientôt se confondre comme se confondent les détails d'une belle vie à l'approche de la mort, pour ne former plus qu'un grand dessin. De même encore, ces mille et mille voix, dont chacune semblait parler sa langue propre, s'unissent ici pour ne proférer plus que les mêmes mots et, avec un tel ensemble, que c'est bien d'une seule bouche que jaillissent l'*Ave Maria* et le *Credo*.

Comme un chapelet vivant, la procession

se déroule dans les ténèbres qu'étoilent tous ces grains de feu que forment les fidèles, chacun tenant une torche. Oui, n'est-ce pas un chapelet vivant que cette innombrable chaîne d'hommes unis par la grâce ? Et à qui serait tenté de sourire de l'humble dévotion, à qui trouverait puéril que j'attache une telle importance à cette *figuration* mystérieuse du rosaire retrouvée partout ici, aussi bien dans cette procession que dans le défilé des malades, j'affirmerai qu'au-dessus de nos têtes un bien autre rosaire se formule :

Voici que, répondant à cet égrenage d'hommes et de patenôtres, le Ciel à sa robe vient de nouer sa ceinture d'astres.

Au Zénith d'août la *Croix du Cygne* plane, Croix prodigieuse dont la base, dirigée vers le sud, semble fixée à cette montagne où à cette heure, peut-être, une pauvre pastourelle s'endort auprès de ses agneaux.

C'est l'Univers lui-même qui récite un chapelet sans fin et qui entonne son *Credo* sur cette *Croix du Cygne* à quoi se rattachent comme autant de *Pater* et d'*Ave* les soleils et leurs planètes. Le Ciel s'incline et semble

lui-même régler par sa belle harmonie l'ordonnance de cette procession.

Au bout de la place, la Mère aimable reçoit cet hommage, les mains jointes et droites, debout et comme si elle allait être enlevée en une deuxième Assomption. Elle évoque bien ainsi le neigeux bourgeon de la tige de Jessé.

Bientôt cesse le chant. Lourdes s'endort. L'immense douleur qu'elle garde au cœur de ses hospices fait silence. Seule, une étoile au front, perdue dans l'Infini, la Vierge prie toujours au-dessus des fraîcheurs des eaux miraculeuses. Rien ne prévaudra contre ce Lis qui a le parfum de Dieu : ni la vaniteuse et froide science, ni le démon qui l'insulte...

Car, à jamais :

Tranquille et nu se pose au-dessus du Blasphème
Le pied d'une petite enfant nazaréenne.

RAMEAUX

—

Lorsque j'étais enfant je croyais que Dieu habitait à Tournay, dans les Hautes-Pyrénées, une petite cabane que l'on nommait « le Paradis ». Elle dominait ces prairies de Bigorre dont l'émail sertit des lacs de saphir et que bornent les glaçons bleus des Pyrénées. On m'avait dit que, devant cette cabane, sur une pelouse, il y avait de ces fleurs balsamiques dont le nom est *origan* ou *marjolaine*. Ce furent, à mon sens, alors, les plantes préférées par le Créateur. Aussi ne les puis-je considérer, à mon âge encore, sans être tout saisi de ce souffle divin qui anime les sommets.

*
* *

Il est doux de méditer sur l'importance que Dieu donne, dans la sainte Écriture, aux fleurs, aux grains, aux fruits et aux feuilles. Mais ce n'est point aujourd'hui la fête des fleurs, dont la plus blanche est le lis de Jessé, et la plus rouge la rose de l'Arbre de la Croix, rose qui s'effeuille sur le front de Notre-Seigneur. Ce n'est point non plus la commémoration des graines qui évoquent la moisson ensoleillée et Ruth qui étend avec amour l'ombre de ses cheveux aux pieds du vieux Booz. Ce n'est point, non plus, l'anniversaire de ce jour où les messagers qui revinrent de Chanaan ployaient sous l'énormité de ces grappes déjà pleines d'un précieux sang.

C'est spécialement aujourd'hui la fête des feuilles, c'est le dimanche des Rameaux.

Et si ces rameaux, il n'en faut pas douter, ont une obscure intelligence, ils sont fiers en ce jour d'avoir été foulés par l'humble ânon qui, entre Béthanie et Jérusalem, servit de monture au Fils de l'Homme. D'ailleurs les

rameaux ont de si anciens privilèges qu'au déluge nous trouvons déjà l'un d'eux, il était d'olivier, dans le bec de la colombe de l'Arche.

Dans notre Occident, il n'est encore, en mars, que peu de rameaux. C'est pourquoi chaque paysan soigne un laurier dans son jardin et parfois même un olivier. Ce sont des arbrisseaux au feuillage persistant et ils le font bénir aujourd'hui.

... Que si donc il n'y a pas de bois touffus au dehors, en cette saison, on accomplit néanmoins un miracle : c'est de faire à l'église une belle forêt en l'y apportant branche par branche.

De là ce frémissement de tout mon être lorsque j'entends bruire, à la fin de l'hiver, sous la nef, toute cette sombre verdure agitée par les cœurs tremblants des hommes. Car cette brise intérieure que formèrent en nous les orages de la vie, et qui balance insensiblement nos bras comme l'autan berce les branches, elle souffle ici. Mais avant que de retentir par ces mille rameaux à qui nos mains imposent notre émotion, cette brise a puisé sa douceur en Dieu.

Et ne voit-on pas encore que pour aider aux enfants à compléter cette forêt hors de saison, ce même Dieu, qui fait tourner la meule innombrable du monde, et l'éclaire du phare tournant du jour, a permis de laisser dans les rameaux bénits chanter des oiseaux de pain d'épice et éclore des fleurs de papier ?

Prenons modèle sur le Tout-Puissant qui laisse venir à lui les tout petits et prévient leurs innocents désirs. Sachons que l'humilité est pleine de grandeur en ce dimanche surtout qu'un Dieu ne voulut d'autre triomphe que les acclamations de ces enfants portant des palmes et de ces pauvres qui jetaient des haillons devant lui.

*
* *

L'usage est que l'on brûle les rameaux bénits de l'an passé. J'ai deux fragments de laurier à incinérer qui sont demeurés dans ma chambre, l'un au-dessus de la Vierge de Lorette et l'autre à côté de la Vierge de Lourdes.

Le premier m'a été donné par une pauvre petite naine qui se rendait à la grand'messe.

Cette naine a le doux sourire des infirmes. Sans doute venait-elle d'assez loin. Je l'avais rencontrée parfois dans mes chasses, dans un site triste et charmant dont elle semblait la fée. Elle gardait ses oies dans la paix des tâches accomplies et il semblait, tant elle était pâle, que le dernier baiser du jour fût pour elle.

Le deuxième laurier a été cueilli par moi au chevet du plus douloureux et du plus saint des jeunes hommes. Tant d'amputations furent nécessaires pour l'aider à ne pas mourir, que je ne sais point s'il ne lui reste pas que l'âme. On le dirait descendu d'une croix, percé et mutilé. Et non loin de ce calvaire, dans cet hospice où je vais le visiter, je retrouve ces mêmes Saintes Femmes qui, sur le Golgotha, entendirent le dernier cri de Dieu. C'est elles qui fixèrent au lit de ce martyr la branche qu'il ma donnée avec un sourire. Il ignore que le laurier dont elle est issue, plus que celui du poète, devient la clef des forêts éternelles.

Que soient bénies les âmes de ces deux pauvres êtres ! dont l'infirmité même s'élève

comme un cri d'amour au passage de leur Dieu.

Le laurier qui, chaque année, sanctifie notre demeure est notre ami, lui dont le feuillage résiste aux assauts de l'hiver aussi bien qu'à ceux de la destinée. Il nous suit dès le berceau et jusques à la tombe. Qui ne connaît, hélas ! cette solennelle entrée dans la chambre d'un mort, quand les enfants sont à genoux et que, dans l'assiette emplie d'eau bénite, trempe le sombre rameau de la Foi ? Il est étrange que, ce rameau, certains s'efforcent de nous l'arracher, étrange qu'ils ne comprennent pas leur impuissance absolue à détruire, dans un mauvais rêve, ce qui ne peut être ni vu ni touché. Tant que grondera l'orage et que la douleur nous battra, nous serons cramponnés à ces palmes que les martyrs ne lâchèrent que pour les ressaisir dans leur sang. L'Esprit des ténèbres pourra bien un instant donner le change, enlever les rameaux bénits au mur hâlé de la chaumière agricole ou à la galerie où sèchent les filets de mer. Mais viendra le jour que l'intelligence des laboureurs et des marins comprendra la vanité de celle qui

les berna un instant — et se redira que l'âme des terres et des eaux s'exprime sans creuses paroles. Alors ces lauriers, quelque temps délaissés par eux, ils les retrouveront non pas entre les mains de ces vaniteux « demi-savants » qui, sous prétexte d'instruire le peuple, l'abêtissent, mais entre les mains des fils spirituels de saint Thomas d'Aquin, de Pascal, de Lamartine et de Louis Pasteur.

Ces rameaux, j'ai pu les voir souvent dans les fermes tranquilles, au-dessus de quelque image, mais j'ai surtout médité sur ceux que je voyais fixés parmi les avirons et les hardes ruisselantes, à l'extérieur des taudis des pêcheurs...

J'ai vu ces grandes branches sacrées, l'été, quand Fontarabie danse sous ses colliers de piments rouges et écoute grincer la cigale de la mer; et je les ai revues, l'hiver, quand les barques secouées par le golfe de Biscaye dressent vers Dieu leurs mâts en croix. C'est vers ces lauriers de la semaine sainte restés au logis que se tendent alors les bras des femmes.

*
* *

...Je me souviens d'un laurier bénit entre autres... Mais comment exprimer l'émotion qu'il me donna ? C'était par une matinée dominicale, dans une de mes promenades solitaires. Le champ où je me trouvais, fraîchement bouleversé par la charrue, ressemblait à une eau frappée par le soleil. Des flots de terre luisants s'étendaient, comme ceux de l'Océan, avec cette différence que les flots du labour semblaient s'être immobilisés tout à coup comme ceux du Jourdain ou de la mer Rouge quand les Israélites allèrent d'un bord à l'autre. Ni un oiseau, ni un bœuf, ni d'autre spectateur que moi. Ce n'était qu'un morne silence de la lumière, un silence sur quoi planait une grande bénédiction. Seul, dans un coin du champ, s'élevait un rameau bénit qu'un vieil usage avait fixé là pour la protection des futures semailles. Je contemplai cette branche et il me sembla qu'elle parfumait mon cœur. Qu'était ce laurier mystérieux pour qu'il m'émût à ce point ?... Peut-être, planté là par

les anges, était-il le frère de ce brin d'olivier qui a grandi jusqu'à ombrager toute la terre, de ce brin d'olivier qui fut rapporté à l'homme au-dessus du déluge par la pauvre colombe de l'Arche

RÉFLEXION SUR LA MATIÈRE

—

A Georges Dumesnil.

Au moment que Dieu la créa, la matière n'était si belle que pour servir de support à la vie sans péché. Dès que celui-ci se fut introduit dans l'âme, la chair en pâtit jusqu'à la maladie et la mort, et cette déchéance retentit au delà de l'homme, dans les animaux, les végétaux et les minéraux.

La Terre, comme un fruit énorme et parfait, ne connaissait, au moment que le Seigneur se reposa, ni le ver ni un autre détriment à sa beauté depuis inconnaissable.

Cette splendeur passée de la matière nous la retrouvons dans une bien infime mesure, il

est vrai, chez des poètes qui n'ont point cessé, même au milieu du paganisme, d'aspirer, d'une façon plus ou moins large, à cet état plus élevé dont je parle.

L'esprit de l'homme conçoit naturellement la logique d'une matière au début sans défaut, mais non point dans la suite, ce qui fut l'erreur orgueilleuse et profonde de Rousseau et de ses disciples. Et que cette perfection, absente désormais, soit envisagée au point de vue spirituel ou matériel, cela revient au même. Et la seule raison eût dû, par une très simple méthode comparée, réduire à néant non seulement les adeptes du *Contrat social*, mais encore les positivistes qui n'avaient qu'à regarder autour d'eux pour se convaincre de leur peu d'exigence.

Je dis cependant que de la splendeur primitive de la matière la flamme est loin d'être éteinte, encore qu'elle ait baissé. J'en veux pour preuve cet horizon où règne l'azur solide des Pyrénées ; ce gave ; ces feux de laboureurs ; cette grâce de la jeune fille ; cette belle force de la femme ; cette souplesse de l'adolescent et cette majesté du vieillard ; ces

rochers et ces bois ; ces moissons et ces jardins ; ces chevaux et ces bœufs ; et ces poissons que l'on voit nager entre deux eaux et qui brillent comme ces notes de la lumière que le Tout-Puissant fit connaître à Noé.

Respecter la matière, l'aimer dans la mesure où Dieu le veut, mesure qui dut trouver son parfait équilibre au commencement : tel est le devoir du chrétien et telle est la permission qui lui est accordée. Et que fait le saint qui se flagelle dans sa cellule, sinon de châtier, non pas la matière, mais les imperfections de celle-ci ? Et par cela de la respecter et de l'aimer ?

Il est remarquable que ce soit aux époques de vie spirituelle intense que l'homme rende à la matière le culte qui lui est dû. La recherche d'une pierre et d'un bois solides pour la construction d'une cathédrale ne marque-t-elle pas qu'à l'adoration constante du Christ il faut que l'homme dédie ce qu'il possède de plus durable : ce marbre et ce chêne ? Dans quelle matière de choix ne fut pas inscrite la parole de Jéhovah ? Dans quels papyrus tenaces celle des Prophètes ? Dans

quels parchemins indéchirables et enluminés la vie des saints ?

Je me suis laissé dire que pendant la lente conception d'un tableau et avant que de le réaliser, les vieux maîtres ne trouvaient jamais assez de soin et d'amour du cœur pour les matières qui devaient concourir à la confection de l'œuvre. Ils s'en allaient dans les forêts surprendre les écureuils dont les poils assouplis devenaient des pinceaux. Et, s'adressant aux plus bruts des minéraux, ils les broyaient avec science sur leurs solides palettes pour les étendre sur un cuivre, un verre, un bois ou une toile précieux. Et quel hommage plus grand eussent-ils décerné au Créateur que de lui rendre la Création dans la mesure la plus large où l'homme ne l'a point contrariée ?

Et l'Église elle-même n'exige-t-elle pas que l'eau, que le pain et le vin, que l'huile et que la cire qui la servent ne soient point adultérés ?

Je méditais sur le choix de la matière au sujet d'une de ces horloges peinturlurées que l'on voit dans nos fermes. Cette horloge était

de la fabrication la plus moderne. Et l'on ressentait qu'il n'eût fallu que la poussée du poing pour en crever les planchettes si légères qu'on les aurait dites de carton. Et j'opposais ce meuble, dans ma mémoire, à d'antiques pendules conservées dans les mêmes milieux, mais enchâssées dans un coffre de chêne aux cellules ramassées, chêne d'un âge respectable, longtemps séché, longtemps destiné à cet usage. Et que dire de certains violons qui simulent l'indéfectibilité de la matière lorsqu'ils laissent, après des siècles, leur écorce retentir encore du bruit de la brise dans leurs feuilles absentes et du chant de l'oiseau sur leurs branches élaguées ?

On songe, la tristesse dans l'âme, à ces édifices religieux construits avec je ne sais quelle purée de carton et bien faits pour renfermer une foi qui ne soulève plus la belle pierre ; aux pieuses inscriptions imprimées à la hâte sur une banderole de mauvais calicot ; à ces papiers tissus de ce qu'il y a de plus inconsistant dans le domaine végétal et sur quoi des dramaturges et des journalistes contemporains laissent JUSTEMENT baver leur encre

falsifiée ; à ces toiles que corrodent d'étranges maladies que la science provoque chez les minéraux et végétaux, maladies qu'elle nomme : couleurs.

Il semble qu'avec de tels produits, indignes du nom de *matières*, les monuments religieux cèdent à l'avance aux mains sacrilèges qui en forcent les portes ; que le verset biblique soit plus vite oublié et déchiré; que le contrat soit plus vite violé ; que le paysage représenté soit plus vite décimé, comme le site que l'on déboise pour en distiller les essences. Et il apparaît, devant l'horloge de bois fragile, que l'homme n'a plus souci du temps qui mesure pourtant sa destinée.

Il existe une malhonnêteté, celle qui usurpe sur la matière et qui est la surproduction forcée, le dol vis-à-vis des choses créées, une sorte d'abatage de la poule aux œufs d'or, la main-mise cupide de l'homme sur ce que la nature ne lui a pas encore livré, une captation prématurée d'éléments encore en réfection, le triomphe du nombre sur la valeur : c'est-à-dire une certaine faillite provoquée frauduleusement et exploitée aux dépens de

l'esprit. C'est, en viticulture, le forcement du plant par une reconstitution artificielle du sol et, plus tard, l'introduction dans le vin, de remplaçants dont l'ensemble forme le truquage ; c'est, dans l'élevage, l'épuisement de la race par celui de l'étalon, phénomène analogue à celui de la débauche ; c'est, dans la tannerie, le remplacement de l'écorce du chêne par la drogue ; c'est, en sériciculture, l'apparition de la soie en papier ; c'est, dans la beurrerie, l'innombrable margarine ; et, en joaillerie la galvanoplastie qui usurpe sur la profondeur de l'or, et l'écaille d'ablette qui trompe sur l'orient de la lente sécrétion de la perle.

La matière est telle qu'elle ne correspond qu'à un nombre déterminé d'usages. D'où : chaque chose qui n'est pas au point est défectueuse, que ce soit par l'un ou l'autre de ces moyens dont j'ai fourni des exemples : le forcement (*vigne*) ; l'illusion (*galvanoplastie*) ; l'inversion (*la perle fausse*).

Qu'il me fût permis de faire un voyage dans la lune, comme l'un des héros de Jules Verne ou de Wells, et qu'elle fût habitée... et que mon temps, limité, ne me permît qu'une

brève investigation... Je ne me mettrais point en peine, pour rédiger un rapport de mon voyage, d'apprendre la langue des Sélénites, mais d'obtenir d'eux :

Un fragment de la pierre dont ils construisent leurs temples.

La reliure de l'un de leurs livres.

Un des fruits dont ils se nourrissent.

Et par là je connaîtrais facilement de leur foi, de leur littérature et de leur agronomie.

Mais quoi, m'objecterez-vous, est-ce que d'être écrit sur un parchemin un poème a plus de beauté ?

Certes ! vous répondrai-je, un auteur réfléchit longuement avant de se décider à gâter la peau d'un âne.

NOTES SUR QUELQUES ARBRES

—

Les carrières du ciel d'hiver s'éboulent et les nuages descendent sur la terre pour se fixer aux branches nues et laissent le vide bleu s'installer à leur place. Ici des nuages blancs et roses font un fruitier; là des nuages lilas, mauves et couleur de chair, font un jardin d'agrément; ici des nuages noirs font une forêt; là des nuages de pur soleil font une bande d'ajoncs .

Je veux écrire l'éloge de quelques arbres :

Premièrement, du pêcher. — Il est pareil à un essaim d'abeilles qui seraient roses et aussi parfumées que leurs rayons. C'est pourquoi son fruit, velu comme l'abeille, a la couleur du miel.

Deuxièmement, du pommier. — Il est rond. Son fruit est rond et rose et blanc comme est blanche, rose et ronde la joue de ce petit enfant maraudeur qui saute le mur du verger.

Troisièmement, de l'amandier. — Les doigts de Dieu ont aplati l'amande et laissé sur l'écorce un peu d'encens et dans la coque un peu de lait caillé.

Quatrièmement, du poirier. — Il est comme un pèlerin vêtu d'une robe conique, appuyé sur un bâton noueux, et qui assiste à ce miracle que ses gourdes puisent leur eau fraîche dans le feu du soleil.

Cinquièmement, du prunier. — La peau de ses fruits est si fine, que lorsqu'on la détache, elle forme des lanières transparentes. Et la chair mise à vif est toute saignante de soleil.

Sixièmement, du cerisier. — Le cerisier est le corail de la mer céleste. Et un rameau chargé de cerises est plus lourd qu'on ne pourrait croire.

Septièmement, du néflier. — Ses fleurs sont des églantines blanches. La peau de son

fruit rond, creusé au sommet en couronne, est lisse, rousse et parfois argentée comme la jeune branche de chêne ; la chair acide et douce, couleur de tan, contient plusieurs noyaux osseux. La nèfle ne se mange que décomposée, en décembre. On dirait d'une crême de feuilles mortes, et elle porte la bure parce qu'elle demeure solitaire dans le verger.

Huitièmement, du lilas. — L'azur s'enflamme au bout de ses branches et la jeune fille qui tient ces torches parfumées sur son cœur qu'elles dévorent pense que tout le ciel brûle aussi.

Neuvièmement, du marronnier d'Inde. — Ses mains d'ombre ridées entourent mille thyrses saumon ou blancs tachés de rose. Ses boules vertes puis brunes, hérissées comme des masses d'armes, tombent et s'ouvrent en laissant échapper d'une peau blanche et glissante les marrons rebondissants, vernis comme de vieux meubles.

Dixièmement, du citronnier. — Sa canne, veinée comme une noix muscade, s'élève d'une caisse verte et carrée. Feuilles et fleurs

sont roides, et ces dernières si parfumées que l'on dirait de grains d'encens que le soleil liquéfie et qui s'égouttent dans l'allée. Le fruit, d'un jaune clair, si on le coupe transversalement, a la forme et la transparence d'une rosace d'église.

Onzièmement, de l'acacia-boule. — Sa forme est celle d'un grand bilboquet. Il n'indique que la présence d'une administration des ponts et chaussées. Il ne fleurit jamais. Planté au bord des routes, il se sent assimilé à une borne kilométrique.

Douzièmement, du peuplier. — Quand Sully, qui les fit planter au long des avenues de France, encourageait les travaux des campagnes, les fuseaux des fileuses aimaient les quenouilles des peupliers. Ensemble ils chantaient ou ronflaient. Ici le fil avait un nœud et là le feuillage un nid d'oiseau. Les fuseaux et les peupliers tombent sans que personne les relève.

Treizièmement, de l'ormeau. — C'est la fête du village. Sur la place quatre ménétriers font danser des couples. Une bouteille de limonade luit sur la table devant l'auberge. Les

branches des ormeaux, qui sont tordues comme des éclairs, retiennent un tel amas de feuillage que l'on dirait des blocs de nuit en plein jour.

Quatorzièmement, du saule pleureur. — C'est une averse de verdure.

Quinzièmement, du bouleau. — Les feuilles triangulaires et très mobiles du bouleau font un bruit de pluie. Le tronc, qui pèle finement, a la blancheur de la chaux avec, çà et là, des cicatrices noires qui ressemblent à des yeux d'après des méthodes de dessin.

Seizièmement, du charme. — Il ne faut le considérer que taillé, creusé, dirigé. Les amoureux ne s'enfoncent pas dans ses couloirs, faits de petits cœurs plissés, sans une secrète angoisse. La jeune fille qui, avant d'y pénétrer, est pâle comme la moitié d'une cerise, est souvent, lorsqu'elle en sort, rouge comme l'autre moitié.

Dix-septièmement, du platane. — Son écorce, qui s'enlève par plaques, donne au tronc l'aspect d'un serpent moucheté. Ce tronc, à l'endroit où il se ramifie, représente souvent un torse humain dont la peau se plisse dans un

effort. La feuille est trilobée, à pans aigus, parcheminée, large, plane, et les chatons forment des pompons de bourre tondue. Aux jours des fortes chaleurs le mendiant bénit l'avenue de platanes. Elle donne beaucoup d'ombre et promet quelque belle fontaine dont l'eau lumineuse jaillit gaîment. Une allée de platanes ne se rencontre guère que dans une ville bien entretenue.

Dix-huitièmement, du figuier. — La feuille trilobée, à pans arrondis, d'un vert profond, donne aux doigts l'impression d'une joue rasée. Et, détachée de la branche très flexible dont elle couronne l'extrémité de ses frais bouquets, elle laisse perler un âcre lait. La figue mûre est, à l'extérieur, verte ou vineuse selon l'espèce; à l'intérieur, plus ou moins couleur de chair et de miel. Elle a l'air d'un petit animal obèse dont la tête et les pattes se seraient atrophiées jusqu'à disparaître.

Dix-neuvièmement, du noisetier. — Il y a des nids d'oiseaux, des nids de fleurs et des nids de fruits. On surprend les nids de noisettes au bord des eaux, sur quelque branche

flexible, et soudées entre elles par la base de leurs collerettes vertes et acides. Dépouillée de sa collerette, la coque de bois clair de la noisette a la forme et la grosseur d'un œuf de petit oiseau.

LA PÊCHE A LA LIGNE

—

A Alfred Vallette.

Peut-être deux cents fois j'ai relancé ma ligne qu'un flotteur très léger convertit en igne volante presque. La voici accrochée au fond, je la dégage et la relance.

Depuis déjà une heure je contemple, du haut d'un rocher, la surface du gave pareille à la cime d'un bois quand le vent la retrousse. L'eau verte écume comme un feuillage à l'envers, s'incline vers moi, murmure. Et, à intervalles irréguliers j'entends, là où elle est plus encaissée, l'eau qui heurte la pierre comme un bûcheron cogne un arbre.

Je suis ébloui par la réverbération du soleil

qui se brise sur cette forêt aquatique. Et chaque fois que la plume de ma ligne danse au-dessus de ce buisson ardent je fais, de ma main gauche, un écran à mes yeux.

Voici ma ligne retenue encore au fond. Je tire sur elle à droite, à gauche, en arrière. Je ne perds que l'hameçon que je remplace aussitôt. Je rejette la ligne. Elle est de nouveau accrochée. Cette fois, je perds tout le bas. Je noue au cordonnet de nouveaux crins. Je rattache un hameçon que j'amorce. Je relance la ligne. On entend le déclic de crécelle du moulinet. Ma ligne est-elle accrochée encore ? Je songe en ce moment à la platitude du théâtre contemporain, au... Je tire. C'est peut-être un morceau de... Je ressens une secousse à la main, deux secousses. Est-ce un poisson ou une racine ? Trois secousses. Ça y est : dans la profondeur les mouvements du poisson. Je tire. Je tire. Le poisson n'émerge pas. Il résiste puissamment. Le scion de la canne s'arque à se rompre. La ligne va céder peut-être, si je ne m'arme pas de patience et de l'épuisette. Tant pis ! Je risque le tout pour le tout. Je tire. Je tire. Ça va se rompre. Non. Voici

le poisson. Il est sur le rocher, à mes pieds. C'est une truite.

Le soir tombe. Je plie bagage. Mes lourds souliers foulent l'herbe humide d'un chaume. La fraîcheur s'élève. Mon épuisette et ma canne sous un bras, mon sac et mon panier en sautoir, je ne dois pas beaucoup différer d'un pêcheur d'il y a trois mille ans. Rien n'est plus primitif qu'un pêcheur à la ligne. Je me dirige vers la ville. Je fuis les rares personnes que j'aperçois. Je pense à mes trois petites filles que je vais revoir bientôt.

LA SALLE A MANGER

—

A Madame Julia Alphonse-Daudet.

Ce n'est point sur la salle à manger familiale que je veux discourir ici, quoiqu'elle fût comme un miroir d'ombre, et parfumée de fruits, de vin et de cire à parquet. En y entrant, on glissait et tombait. Elle vous glaçait à l'instar de ma grand'tante huguenote qui avait copié dans sa Bible le verset du Psalmiste :

Certainement c'est dans l'apparence que l'homme se promène. Certainement c'est en vain qu'il s'agite...

Cette pièce avait connu des jours meilleurs. A l'époque dont je parle, il s'y faisait un douloureux silence, comme le silence de per-

sonnes absentes qui eussent hoché la tête avec tristesse. On m'y montrait un angle où mon père, à son arrivée de la Guadeloupe, il avait sept ans, faisait des grimaces pour égayer les parents, peut-être pour s'égayer lui-même, pauvre enfant transi encore ivre d'un rêve de verts cocos, de fleurs tendrement roses et de lueurs sonores de colibris...

La salle à manger d'aujourd'hui s'ouvre à l'Est, sur le jardin qui longe la route. Elle n'a aucun luxe. Elle est médiocre, mais les dieux m'y visitent et, parfois, quelques déesses lassées du monde ont mordu à mon pain sauvage. Pour la décrire, on ne peut dire mieux que Mong-Kao-Jén dans ces vers traduits par d'Hervey de Saint-Denys :

... Un ancien ami m'offre une poule et du riz.
... On a pour horizon des montagnes bleues dont les pics se découpent sur un ciel lumineux.
Le couvert est mis dans une salle ouverte d'où l'œil parcourt le jardin de mon hôte :
Nous nous versons à boire ; nous causons du chanvre et des mûriers.
Attendons maintenant l'automne, attendons que fleurissent les chrysanthèmes.

C'est là que, deux fois par jour, je prends conscience des choses, soit que le pain fasse pénétrer en moi l'âme de la pâle moisson qui crisse sous la canicule de juillet, soit que le vin me communique le pourpre paysage de la vendange et l'allégresse des filles qui coupaient en chantant les grappes ténébreuses. Ainsi, chaque mets me devient sacré par tout ce qu'il fait passer en mon sang de force poétique.

Il ne faut point que j'ignore l'humilité du potager où s'enfonça la carotte odorante ; ni la verdeur du pré bordé d'aulnes où le bœuf dont je mange a vécu ; ni la cabane semée de feuilles mortes, enfouie au cœur de la montagne herbeuse, où ce fromage fut caillé ; ni le verger où, durant la torpeur des vacances une écolière a pu, parmi les framboisiers bleus et grenats dont je goûte les fruits, oublier longtemps sa bouche ardente sur celle d'un écolier.

Je connais les solitudes où sourd l'eau que je bois, et les tristes forêts qui les entourent. C'est par là que je rencontrai ce vieillard allègre dont j'ai chanté les beaux coqs, et cet

autre vieillard qui pleurait sur la folie de sa fille.

Il faut aussi que je sache que les plats où sont contenues ces nourritures sont issus, comme elles, de la terre, et que, sur la coupe de faïence, les fruits semblent m'être présentés en offrande par le calice même de l'argile originelle. Et il faut encore que je sache que la carafe de verre où cette eau s'équilibre est sortie de l'eau même, de la mer sodique et sableuse qui lui a laissé sa transparence.

C'est vous, salle à manger, qui êtes le cellier divin : que vous renfermiez la figue mordue par le merle, ou la cerise par le passereau ; ou le hareng qui a vu le corail et les éponges ; ou la caille qui sanglota le nocturne des menthes ; ou le miel d'automne butiné au soleil brun, ou celui d'acacia choisi dans les pâles rayons d'une avenue en larmes ; ou l'huile qui contient la lumière provençale ; ou le sel qui a le reflet des nacres ; ou le poivre que rapportaient, sur leurs galères, des trafiquants aux mystérieux sourires...

C'est vous, salle à manger, que souvent

j'ai jonchée de mes récoltes botaniques ; c'est votre air que j'ai embaumé de ces cueilles champêtres ; c'est vous qui fûtes ornée un jour de ces bouquets de rares fleurs dont une femme fit hommage à votre modestie. Vous sûtes rester vous-même : ni trop flattée ni dédaigneuse. Et, lorsque ces corolles recherchées furent sur votre table, vous les enchantâtes si bien de votre simplicité qu'elles parurent aussi belles que le sont leurs sœurs rurales.

C'est vous, salle à manger, qui, non loin de la route, attendez mon retour des bois, à l'heure où mon chien se confond avec la nuit, et où les bouffées de ma pipe se mêlent au brouillard dont ma barbe est trempée ; c'est vous qui guettez, comme une bonne servante, le pas de mon soulier ferré. Je reconnais votre cœur brûlant, ô ménagère sans reproche : la lampe qui se consume ainsi que ma rêverie ! En pensant à vous mon âme s'exalte et j'ai envie de crier hosanna, et de me prosterner à vos genoux, sur le seuil, ô gardienne des choses que la Providence m'a données, ô

vous qui demeurez les bras en croix sur l'avenue où se traînent des mendiants, au moment que tremblent les Angélus exaspérés d'amour et que, pareils à des encensoirs, les taudis obscurs enfument les pieds de Dieu.

MÉDITATION
SUR UNE GOUTTE DE ROSÉE

—

A Eusèbe de Bremond d'Ars.

C'était une adorable vieille fille qui est morte dans un petit castel qui eût plu à Jean-Jacques Rousseau. Un torrent frissonne au bas de la tourelle fleurie de roses jaunes, et, non loin, la digue d'un moulin abandonné poétise encore ce site ombragé de bosquets.

Çà et là, des champs fertiles. Au coin de l'un d'eux, je vis naguère un vieillard assis sur une borne, au déclin de la journée. Il tenait une canne à bec de corbin. Du lieu où il était, il surveillait doucement la mois-

son. J'envie cet âge où le regard ne se reporte plus qu'avec lenteur aux choses familières. Peut-être le passé devient-il alors le présent?

Ce vieillard paisible, qui me fit songer à cet autre vieillard qui figure noblement dans *Paul et Virginie*, évoquait peut-être, en observant les belles moissonneuses, l'époque suggérée par les lectures de sa jeunesse... Peut-être Ruth lui apparaissait-elle couronnée de bluets et d'épis, ou bien Chloë parfumée de myrthe et donnant du sel à ses chevreaux?

Déjà, depuis longtemps, lorsque j'entrevis dans la sérénité du jour qui va finir le patriarche de ces champs, la vieille fille était morte.

Elle avait vécu là toute sa jeunesse et, plus tard, ne cessa guère non plus d'y habiter, car, devenue orpheline, ses soins allèrent à une sœur maniaque. Ses seules absences avaient été quelques séjours annuels à Paris. Et, lorsque je pense la revoir telle que je l'ai connue, octogénaire, avec ses bandeaux neigeux qu'ornaient des violettes de Parme, avec son grand nez, son menton de galoche et ses yeux ardents, il ne m'est pas trop difficile de

l'évoquer à dix-huit ans, coiffée de quelque vaste chapeau flexible orné de fleurs des moissons, vêtue de quelque robe de mousseline gonflée par les révérences et nouée de rubans couleur de colibri.

Dans ce château, ces jours derniers, j'ai feuilleté avec tendresse, avec lenteur, sentant monter en moi l'indicible nostalgie du passé, l'album où Mlle Sophie F. de B. a laissé déborder son cœur...

Durant qu'elle était à Paris, c'était vers 1840, elle prenait des leçons de botanique au Jardin des Plantes ! Oh ! de quel charme ne la vois-je pas entourée alors ? Qui sait de quelle âme ardemment élégante cette jeune provinciale accueillit ces couleurs qui s'irradiaient, ces parfums qui s'exhalaient de ces nouvelles ombellifères que les Laurent et Adrien de Jussieu rapportaient des îles sauvages ! Je crois voir cette ancienne adolescente, dans quelque allée de ce Jardin botanique, se haussant sur la pointe d'une bottine lilas afin d'examiner la gorge de quelque campanule velue.

Son cœur, elle l'a confié à cet album où

elle a patiemment dessiné, peint, verni d'admirables gerbes. Je dis *admirables*, je ne veux certes point affirmer qu'elle a possédé ce génie qui, dans le tissu des corolles, enferme le mystère des sèves, mais je veux exprimer qu'en dehors de toute prétention à l'art, cette peinture rococo porte l'empreinte d'une âme si haute et si pure qu'aucune œuvre célèbre ne saurait me toucher davantage.

*
* *

Il faudrait évoquer une à une les journées durant lesquelles cette âme tendre et contrainte mit dans chacun de ces calices un peu de son éternité. Ce que l'on dit, ce que l'on disait alors à son fiancé, elle ne se maria point par dévouement à cette sœur dont j'ai parlé, elle l'a confessé à ces brûlantes corolles. Il est des roses qui semblent éclater, jaillir de leurs vertes gaines ainsi que des cœurs d'adolescentes dans l'exaltation des soirs de Mai. L'une de ces roses entre autres m'a douloureusement parlé. Je suis bien sûr qu'elle la peignit dans une

matinée limpide où elle demanda grâce à Dieu. Aucun mot ne saurait rendre la pureté passionnée de ces pétales jaunes d'où, lentement, coule une larme de rosée. Ah ! que je l'ai comprise, cette larme !

*
* *

O jeune fille du siècle passé ! Te doutais-tu, lorsque dans le salon toujours ombreux tu laissas tomber cette larme, que je l'honorerais un jour ? Elle a été recueillie et rien n'a altéré son eau précieuse. Cette pierre brillante de ton cœur — sois en paix dans le sein de Dieu ! — a été déposée par des mains dignes et pieuses dans le coffre chinois du grand salon. Je la redemanderai parfois aux amis qui la conservent, ô toi qui as souffert peut-être de ce même mal dont je suis atteint, de cette impossible et muette passion que seules comprendraient tes contemporaines dans leur grâce éteinte et leur farouche pureté.

*
* *

Que de calvaires se sont dressés, que de chemins de croix ont été suivis que nous ignorons ! Lorsque, parmi les dés, les ciseaux, les fragments de broderie, les déchets de soie, les petits miroirs, les boucles de cheveux, les dents enfantines, les fleurs artificielles, les flacons, les bijoux démodés, nous posons les doigts sur quelque vieille *Imitation de Jésus-Christ*, il semble que ce parfum de *renfermé* qui imprègne ses pages ne possède qu'une infinie douceur...

Eh ! pourtant... Que de mains, jeunes ou pas, ont dû trembler d'attente et de douleur tandis qu'elles tenaient ce livre !... A l'aube de son destin, cette adolescente n'entr'ouvrait ces pages qu'avec le secret espoir que l'amertume n'est point répartie entre tous et que, peut-être, la destinée l'épargnerait. Ce n'était donc qu'avec une piété charmante qu'au réveil elle étendait vers l'*Imitation* son bras déjà robuste. Plus tard, dans le milieu de l'existence, elle reprit le livre. Les pommiers char-

gés de fruits n'étaient plus gais comme autrefois... Une joie les avait quittés, je ne sais laquelle. Et puis jamais elle n'avait revu sur la pelouse ce papillon si coloré qui s'était éployé devant elle dans la torride splendeur d'un jour de grandes vacances...

Et l'âge s'avançait. Et voici qu'au déclin de la Destinée elle n'interrompit guère plus sa lecture. Il neigeait au dehors. Il était sept heures du soir. La glace, éclairée par la lampe dont chaque pleur battait la mesure au silence, renvoyait à la vieille fille l'image troublée des métamorphoses humaines. Plus de cheveux de miel qu'en se jouant jadis elle enroulait à la grâce de son poignet fragile... Mais deux bandeaux sévères qui évoquaient ces autres bandeaux qui servent à ensevelir les morts... Plus de sourire clair comme un jardin d'avril sur la joue épanouie, mais le sillon que forme peu à peu l'amère coulée des larmes.

*
* *

Que la paix de Dieu descende sur ces existences anciennes qui ont pour moi la jeunesse

encore de cette rose où ruisselle un pleur si pur que l'on hésite entre la goutte de rosée et la larme d'une enfant confuse de son premier émoi !

Que l'on est bien, ici, pour vénérer les morts et se les remémorer quotidiennement ! Pas une averse bruissant sur les dômes des bois, pas un arc-en-ciel qui se voûte sur le village assombri, pas une clarine pastorale perdue dans le vent d'automne qui ne livre à mon esprit un sujet de méditation.

... Ici, pensé-je, dans cette petite caverne tapissée de fougères, de violettes, ils durent se réfugier parfois pour laisser passer la frémissante ondée... Et c'est alors que flotta dans le dernier ruissellement de l'orage l'écharpe diaprée d'Iris... Là, me dis-je encore, dans ce coin isolé du parc, la jeune fille rêva peut-être de celui qui, dans la grotte, lui avait paru le plus charmant. Et, tandis qu'elle interrogeait sa mélancolie, voici que la cloche d'un agneau perdu lui répondit...

*
* *

Comme chaque détail devient un monde si, dans ce détail, l'on poursuit non pas un jeu poétique, mais l'empreinte de Dieu sur les moindres événements quotidiens. Ah ! pense-t-on que cela ne soit pas d'une grande importance que, plutôt à telle heure qu'à telle autre, tel jour que tel jour, une enfant ait cueilli des fraises dans un bois ?

N'est-ce rien que, dans une matinée que j'ignore, une ancienne jeune fille ait enfermé, à son insu, dans une goutte de rosée qu'elle fit briller sur une rose, le motif de ma rêverie qui s'achève ?

POMME D'ANIS

—

Venez sous la tonnelle assombrie de lilas
afin que je suspende, ainsi qu'une médaille,
à votre cou pareil à la rousseur du blé
et au lisse raisin qui dort sur la muraille,
avec un fil de Vierge une rose-bengale...

... Venez, ma bien-aimée, venez, ô ma cigale,
car l'eau bleue dormira dans les reines des prés...

I

Elle se nomme Laure d'Anis, mais, par amusement, à cause de grains de rousseur qui sablent ses joues d'églantine, on l'appelle Pomme d'Anis.

Elle est ravissante, mais infirme et frêle.

Ce matin-là, du bout d'une canne qui aide à sa marche difficile, Pomme d'Anis fait pleuvoir les lilas. Des gouttes, et des fleurs d'un azur gris comme ses yeux, tombent sur la cendre de soie de sa chevelure envolée du chapeau. Elle tousse parce qu'elle vient de *respirer* un moucheron. Puis, comme elle éprouve un chatouillement léger aux ailes roses de son nez, mobiles comme celles

d'un papillon, elle les frotte d'une manière exagérée, en riant, avec la paume de la main. Ce qui fait que sa mère observe :

— Tu vas l'arracher de ta figure, il est pourtant bien joli, ton nez...

A quoi Pomme d'Anis répond :

— Qu'est-ce que cela me fait qu'il soit bien joli, puisque je ne le vois que dans ma glace... Et puis...

— Et puis ?

— Quand on a cette canne... même en ébène...

Mme d'Anis rougit, embrasse longtemps sa fille contre elle.

— ... Maman ?

— Quoi donc, ma fille ?

— Je ne devrais jamais vous dire des choses comme celle-là.

Pomme d'Anis a dix-sept printemps et demi, s'il y a des moitiés de printemps. Elle naquit le jour que son père mourut d'un accident de chasse. Il l'eût bien aimée parce qu'il

était d'une nature joyeuse et robuste, et parce que la vigueur s'attendrit et cède au charme de la fragilité. Pomme d'Anis fut semblable à la tige de ces muguets-de-Salomon, si frêle qu'elle ploie, mais qui, pour croître avec langueur, s'abrite à l'ombre des chênes.

Pomme d'Anis boite, mais ce lui est presque une grâce. A la voir venir du fond de l'allée, en ce moment où les oiseaux boivent les eaux rieuses de Mai, où l'herbe des pelouses égrène des colliers de perles d'arc-en-ciel, on dirait d'une liane en marche à peine balancée par la brise. Elle courbe une branche au-dessus de son front. Son teint d'abricot rose, dans l'ombre du vaste chapeau, salue la lumière. Son bras dressé découvre l'absence de la gorge, fait ressortir la fine élégance des jambes hautes et minces. Rien de difforme n'explique la démarche, hélas ! hésitante. On croirait que, fatiguée d'être gracieuse, la grâce elle-même succombe. Elle considère longuement un iris dont la clarté l'éblouit, et s'aperçoit qu'en son milieu la queue de la fleur est bossue...

Se dirigeant alors vers la fontaine, elle voit, parmi les rocailles, se balancer et boire, et puis marcher avec rapidité, une bergeronnette.

Et Pomme d'Anis se demande :

Est-ce que la bergeronnette est infirme ? Je pense que non. Quand une bergeronnette est infirme, peut-elle être aimée d'amour par un bergeronnet ?... Alors, elle se souvient d'un petit ortolan qu'elle avait recueilli jadis. Il traînait un brin de bruyère qui était lié à ses pattes. C'était un appeau échappé. Elle l'avait délivré de ce supplice et rendu à la liberté. Comme cela, il n'avait plus été infirme... Son infirmité, c'était ce brin de bruyère. Ah ! Si l'on avait pu lui enlever, à elle, son infirmité, comme un brin de bruyère... On disait bien qu'à Lourdes il y a des miracles... Elle était allée à Lourdes toute petite. Elle n'avait jamais souffert comme pour se dévêtir avant d'être plongée dans la piscine. Elle avait prié, elle avait suivi bien sagement la procession. Elle était dans une petite voiture. Elle n'avait pu aller à pied parce que la hanche lui faisait mal. L'azur vide chantait. Les

cantiques, elle pensait les voir se dérouler comme des banderoles bleues, monter comme des flammes vers la pâleur des clochers. Il y avait, derrière elle, une plus infirme qu'elle, une paralytique, lui avait-on dit, qui cachait son vieux visage dans ses mains ridées par une espèce de terre. Pomme d'Anis tremblait... Lorsque l'on avait donné la bénédiction — c'est alors, c'est alors, lui avait-on dit, qu'il faut prier avec le plus de ferveur — lorsque, devant le rouge aveuglement de l'ostensoir, elle avait baissé ses cheveux de tendresse sous le courroux de Dieu... Oh !... alors, elle avait ressenti un grand froid ... Et elle avait pleuré pendant que sa maman lui soutenait la tête. Cependant, elle n'avait pas été guérie. Elle se rappelait le triste retour... Mais elle n'en voulait pas à Dieu... Au contraire... Elle portait une médaille où était gravé : *Prie. Crois. Espère.*

Pomme d'Anis continue sa promenade, cueille des violettes, dessine des choses sur le sable, s'étonne de ce que le rouge-gorge ait les yeux si grands, ils ressemblent à ceux

de l'écureuil, regarde l'air, croit y apercevoir des mouches, compare le bleu des pervenches à la couleur du lait dans une bouteille, siffle Vendredi, le chien qui ne l'entend point — d'abord parce qu'il est sourd, pense-t-elle — ensuite parce que j'ai la bouche trop petite.

Bientôt elle rejoint sa mère qui la recaresse parce qu'elle est une enfant très caressée. Mais Pomme d'Anis, loin d'être gâtée par ces choyeries, demeure une pomme délicieuse...

Son seul faible est la toilette, encore que chez elle ce ne soit point de la coquetterie, mais de la délicatesse, comme qui dirait le soin qu'un oiseau des torrents prend de lui. Sa mère, sa grand'maman d'Anis, son oncle Tom des Arbailles, sa tante Virginia des Arbailles, tous, c'est à qui lui donnera la plus jolie pierre, l'éventail le plus léger. Elle s'arrête dans ce cadre éclatant et diapré, coiffée par le matin d'or dont la brume semble fumer autour d'elle. Appuyée sur sa canne, dont la poignée représente une tête de sarcelle dont les yeux sont d'émeraude, Pomme d'Anis, le menton dressé, contemple, de ce regard un peu hautain que lui valent sa race et son in-

firmité, les landes, la plaine incurvée, les futaies nouvelles qu'empourprent les chuchotements des sèves impatientes. Tout danse dans la lumière qui semble pousser un cri. Et Pomme d'Anis, baissant le front, reprend sa marche un peu pénible sur les pâles allées, pure comme de l'eau, rose comme une rose, sous les encensoirs bleus des lilas.

Il faut croire à Dieu. Et, certes, Pomme d'Anis y croit. Si ce n'est lui, qui la console? Qui lui donne la force de ne pas s'aigrir? Qui la fit sangloter de reconnaissance envers la vie, le jour qu'elle communia, sans pouvoir s'agenouiller, hélas! autant qu'elle eût voulu, à côté des lys inflexibles, en face de l'autel incandescent?

... D'ailleurs ses parents donnèrent toujours le bon exemple, plusieurs même entrèrent en religion: Madeleine des Arbailles, sœur des Réparatrices à Pau, où elle mourut un vendredi-Saint, à trois heures après midi. Pomme d'Anis évoque cette cousine, qu'elle ne vit que peu de fois, agenouillée sur la triste et froide lueur bleue qui tombait des verrières aux dalles de la chapelle, et semblable, dans le déploiement de sa traîne, à un paon du Paradis... Puis c'était frère Sébastien qu'elle re-

voyait... Il était allé à Tombouctou et, revenu, avait presque aussitôt prononcé des vœux... Il parlait peu, se souvient-elle, et, bien qu'il n'eût que trente ans alors, sa barbe était blanche comme la poussière des déserts qu'il avait traversés... Maintenant il était là-bas, dans l'âpreté fleurie d'une Alpe aromatique... Sans doute, rêvait-il, en s'endormant dans sa cellule, à la corne de la lune ébréchant l'ombre des sapins... Sans doute, cueillait-il à l'aube des plantes qui ont des vertus... Sans doute, priait-il pour la Pomme d'Anis... Et puis encore un oncle de son père, le grand-oncle Hubert, qui s'était voulu prêtre de campagne et qui possédait la cure de Noarrieu, à trois kilomètres du château... Dans la cour du presbytère, il y avait des pintades qui s'abritaient à l'ombre des ricins, et qui gloussaient plaintivement. Autour du puits, s'ouvraient les bouches des roses et, dans le potager, les poiriers de la Saint-Jean exhalaient, quand leurs fruits étaient mûrs, un parfum tiède, doux et triste. Sur la cheminée de la salle à manger, on voyait une vierge sous globe et, des deux côtés de la Consolatrice

des affligés, la servante avait placé des fleurs artificielles, des épis argentés et dorés. Cette servante était empressée. Elle avait à la ceinture des clefs qui sonnaient contre la bouteille qu'elle rapportait du cellier glacial à l'heure où le cri des coqs répond à la clameur des Angélus.

Pomme d'Anis se dit qu'on est privilégié auprès du Tout-Puissant lorsque l'on possède une telle famille. Aussi n'a-t-elle jamais eu d'inquiétude au sujet de son père, que la soudaineté d'un coup mortel empêcha seule de recevoir les derniers sacrements. Elle adorait ce père inconnu d'elle. Elle croyait le voir parfois entrant au Paradis, au retour de cette chasse fatale que l'on lui avait racontée. Saint Pierre ouvrait la porte, et les vieux chiens courants fidèles à leur maître, humbles et couverts de boue, flairaient les pas de Dieu.

... Seigneur, priait Pomme d'Anis en ses moments de plus grande foi, Seigneur, merci pour mon infirmité. Seigneur, je vous offre le

regret de ne pouvoir ployer le genou, et je vous offre ces œillets de la plaine en souvenir de mon père trépassé qui les foulait en poursuivant les perdrix. Seigneur, je ne puis chasser comme il chassa, mais je peux vous aimer. Vous me comblez de la bonté des miens, de ma mère, de bonne-maman, de tante Virginia et de l'oncle Tom... Faites, Seigneur, que je n'aie nulle impatience, nul murmure lorsqu'il m'arrive de faire un faux pas. Vous avez trébuché sous la croix que vous avez portée; vous avez gravi le Calvaire, tandis que je vais sur les gazons. Seigneur, délivrez-moi de la révolte; ôtez-moi l'amertume un peu jalouse que je ressens parfois à considérer la démarche si aisée de Luce, de ma chère Luce si parfaite, si dévouée à vous, Seigneur!

... Car Luce d'Atchuria est une amie du même âge que Pomme, une amie très gracieuse, très parfaite, très pieuse en effet. Toutes deux, trois fois par semaine, prennent les mêmes leçons de la même institutrice qui se rend tour à tour au château d'Anis et au château d'Atchuria. Luce est brune et ronde. Elle

a une toute petite bouche sanglante où l'on voit deux pépins de nacre lorsqu'elle rit ou lorsqu'elle est étonnée. Ses yeux sont noirs comme deux baies de belladone, si noirs que presque durs ; son nez en bec de caille est si joli qu'il donne envie de rire ; son teint est celui de la mandarine et ses cheveux lustrés de bleu semblent toujours sur le point de se dérouler... Si bonne, si délicate, si je ne sais comment dire que, lorsqu'elle se promène avec Pomme d'Anis et qu'elle la sent lassée, elle simule la fatigue en s'appuyant sur elle avec légèreté. Il est très amusant, le contraste qu'offre la beauté de ces deux jeunes personnes.

Et justement, aujourd'hui, Luce vient déjeuner au château d'Anis. Elle saute du char à bancs et découvre la cocasse petite rondeur de sa jambe. On songe à Perrette et au pot au lait...

O fraîcheur des adolescentes ! Sourires pleins comme des fruits ! Sang vermeil qui coulez sous les nuques si nues ! Sûreté de vous-mêmes ! Fleurs qui n'avez pas été tou-

chées ! Venez... Que votre innocence m'enchante, et qu'elle inspire les pipeaux que cueille au Printemps le poète, et dont il joue assis à l'ombre des nouveaux peupliers !

Et, au bas du perron, Pomme embrasse Luce :

— Cette vilaine horreur, qui n'est pas venue depuis si longtemps !

— Pomme chérie, nous avons eu du monde... On a bien regretté que tu n'aies pas daigné te joindre à nous... Tu aurais énormément ri... Figure-toi... C'était trop drôle... Mme de Lante a grimpé dans un chêne... Oui, ma chère, dans un chêne, le soir, pour imiter le rossignol... Elle sifflait. Nous nous roulions... M. Ficaire était sous l'arbre... Papa, tu sais comment il est, a crié à Mme de Lante : « Eh bien, espèce de toquée ! Voulez-vous « bien descendre de là ! Si votre mari vivait « encore, il vous l'attacherait, le sifflet ! »

— C'est incroyable, ma chère !...

— ... d'autant plus que M. Ficaire, qui voudrait bien épouser cette folle, a boudé toute la soirée et que...

— Le déjeuner sonne... Montons...

— ... il ne l'épouse pas encore... Aurez-vous du monde au château cet après-midi ?

— Oui, presque toutes les amies ont promis de venir. Il y a sortie du couvent. C'est le premier jeudi du mois.

— Ah !

— Dis-moi, chérie ?...

— Chérie ?...

— Est-ce que Mariquita Arnoustéguy se trouvait chez vous... à cette réunion ?

— Oui...

— Seule ?

— Oui... non... Son frère Johannès l'accompagnait.

Elles entrent dans la salle à manger où Mme d'Anis, tante Virginia des Arbailles et bonne-maman d'Anis embrassent Luce.

— Comment se trouve-t-on à Atchuria ?

— Très bien, merci, madame.

— Et vous, Luce ?

— Très bien, merci, madame.

La mère de Pomme d'Anis, qui interroge, est belle encore, d'une beauté un peu rude que n'use point sa diligence. Amie des travaux familiers, fille d'une de ces maisons anciennes où règnent l'ordre et l'économie, elle avait grandi saine et forte parmi les armoires sonores que bourre le linge odorant. C'est elle qui, dès son jeune âge, dans la salle à manger familiale, rompait le pain, rangeait les fruits, plaçait l'épaisse carafe azurée sur la nappe, veillait à ce que la fontaine de marbre ne tarît point. On racontait que le jour même de son mariage elle s'était levée à trois heures du matin, fraîche comme la campagne qui s'éveille, qu'elle avait mis le nombreux couvert toute seule, orné les compotiers de capucines, habillé de petits cousins... Et qu'en moins d'une demi-heure elle avait vêtu sa robe de noces...

Heureux, disaient les anciens en parlant d'elle, heureux qui prend la main d'une telle femme ! Elle est de la race des anges et des servantes.

Hélas ! Le bonheur qu'elle donnait à M. d'Anis fut court. On eût dit qu'elle avait attendu la minute précise de l'horrible accident pour accoucher et épargner à son mari le chagrin de savoir que la fleur délicieuse qui naissait d'eux naissait blessée... comme il mourait.

Tante Virginia, qui est une vieille fille qui a l'air d'un grand cheval distingué, et dont la maigreur semble tissée de longues rêveries, tante Virginia qui, à l'instar de son frère Tom, est venue vivre au château d'Anis — moins à cause de prétendus arrangements de famille qu'à cause d'une passion immodérée pour Pomme — tante Virginia récite le *Benedicite*. Non plus que son frère, elle ne ressemble à sa sœur Mme d'Anis.

Bonne maman d'Anis, petite, grasse et rose, et sur le nez de qui brillent toujours des lunettes, même lorsqu'elle les pense perdues, s'assied avec le sourire d'une personne sourde qui veut se montrer affable même envers ceux qu'elle n'entend pas.

Quant à l'oncle Tom, vieux garçon au nez camus et aux yeux bleus de poupée, à longue barbe blonde, l'air d'un sage de l'Attique, il adresse un discours de syllabes incohérentes à son fidèle épagneul Vendredi, ce dont personne, pas même le chien, ne se montre surpris. On est habitué à ces manières d'oncle Tom qui, pour être un grand botaniste et un vrai poète, n'en est pas moins un grand original.

II

Dans l'après-midi, les compagnes arrivées, Pomme d'Anis aime que l'on danse. Et c'est d'une touchante délicatesse qu'elle tienne le piano elle-même, et qu'elle se plaise à cet amusement pour elle impossible. Elles sont dix jeunes filles en comptant Pomme et Luce. Ces dames travaillent à la tapisserie ou au crochet. Quant à l'oncle Tom, avant que d'aller retrouver son microscope, il aime à considérer ces bals blancs dont les courbes lui rappellent les tiges du chèvrefeuille et du muguet-de-Salomon, à voir remuer ces femmes en fleurs dans ce salon immense, sous l'œil taciturne de celles dont survivent les sombres portraits et qui sentirent jadis les Rêveries les mordre à l'âme ou à la bouche.

Et la danse que préfère accompagner Pomme d'Anis est celle où, avec le plus de grâce et de langueur peut-être, s'élève et s'abaisse l'arc d'ivoire des jeunes jambes. C'est le pas de quatre, où deux danseuses par la taille enlacées ne dansent que côte à côte, mais en avant, et semblent animées d'une seule harmonie, d'une même souplesse nerveuse, formant ainsi une double et charmante chimère. Rien ne dira la volupté de cette danse par quoi, lentement, se haussent et s'abaissent, un instant arrêtés et suspendus, les deux genoux de deux adolescentes vierges comme les passions qui vont venir. On dirait d'un divin attelage qu'Amour lui-même guiderait avec des freins de lilas invisibles.

... Lucie danse avec Coralie, Mariquita avec Christiane, Yvonne avec Françoise, Marie avec Marie. Gracieuse est assise non loin de l'oncle Tom.

Tandis que se meurent les derniers accords, que frémit encore l'âme du piano et des jeunes filles, le frère de Mariquita, Johannès Arnous-

téguy, fait son entrée, salue Mmes d'Anis et tante des Arbailles, tend la main à l'oncle Tom qui lui sourit.

•

Il a vingt-trois ans. Il est Basque par son père, et d'origine espagnole par sa mère qui avait nom d'Elgorriaga. Cette mère morte jeune, étourdie et charmante, Johannès l'avait assez connue pour l'évoquer parfois. Il croyait la revoir, fine comme la lame d'un poignard, s'exprimant avec volubilité au moment de se rendre à quelque bal. Sous la mantille ancienne, ses cheveux plus noirs que la nuit s'exhaussaient, embrasés par des camélias. Elle se penchait sur la couche de son petit garçon, le fixait de ce regard qui, de par la plus futile impression, devenait ardent jusqu'à la folie, et elle lui disait de sa voix rauque et douce, pareille à celle des clochers espagnols :

— Mon Johannès, tu seras plus raisonnable que moi ! Et elle riait. Et l'enfant, les yeux mi-clos, voyait la porte se rouvrir et sous les flambeaux que tenaient les femmes de cham-

bre, deux pieds de biche se cambrer dans la lueur des escarpins.

De sa mère, Johannès tient la beauté et l'amour des jeux et de la danse. Ses joues, assez pleines et rasées, son sourire sans défaut, ses yeux verts, son nez romain, ses cheveux pleins d'azur, son teint de cuir doré affirment sa race. Nul mieux que lui, ganté d'osier, ne fait bondir et rebondir la lourde balle d'un mur à l'autre du trinquet d'Irun.

... Aussi l'oncle Tom réclame-t-il bientôt :

— Johannès ? La hotta !

On se tait. Pomme d'Anis, mais cette fois avec une inexplicable pâleur, tellement que sa mère lui demande si elle est souffrante, se remet au piano.

Mariquita Arnoustéguy s'étant récusée, Luce d'Atchuria se lève.

Les cheveux traversés d'une flèche d'hyacinthe rosâtre, ravissante en sa robe courte

qui découvre ses jambes rondes gainées de soie de bronze à jour, Luce d'Atchuria fait face à Johannès Arnoustéguy. Le rythme hésite, puis les prend tous deux. Les bras se haussent, s'incurvent en anse au-dessus de la tête qui se renverse, les doigts claquent comme des castagnettes. Luce, levant peu à peu la jambe droite, comme si elle allait gravir la première marche d'un escalier aérien, fronce les sourcils. Ses yeux de belladone, sous la transe du rythme qu'assourdit une guitare que vient de détacher du mur Mariquita, dilatent leurs baies obscures jusqu'à prendre une expression farouche, à force d'être ardente.

Johannès se balance longuement, puis il ploie devant elle un genou et semble la supplier comme fait devant un jeune taureau le matador qui l'affronte...

Alors, quittant le piano, une plume d'hyacinthe blanche dans ses cheveux de soleil sous la neige, Pomme d'Anis, appuyée sur sa canne, fait péniblement le tour du salon.

Elle invite ses amis au goûter qu'elle a pré-

paré. Elle prend le bras de Luce qui lui dit tendrement :

— Cela m'ennuie un peu, vois-tu, de danser toujours la hotta ou le fandango avec M. Johannès...

A quoi Pomme d'Anis ne répond que par un sourire et une caresse de ses doigts fins sur la coquille ténébreuse que forme l'épais chignon de Luce.

Johannès remercie Pomme d'Anis d'avoir si bien accompagné cette danse. Elle rougit et offre au jeune homme d'un vin de feu dont elle laisse la coulée emplir une tulipe de cristal.

— Tu m'oublies ? fait l'oncle Tom, souriant auprès de Johannès.

— Oh !... Bon oncle Tom... Non... Jamais je ne t'oublie... Bon oncle Tom ?... Comment vont les plantes qui dorment ?

— Eh bien ! mes enfants, venez les voir ! s'écrie l'oncle Tom. Et les jeunes filles de se lever aussitôt en poussant des *oui oui oui ! Oui oui oui !* Ainsi font les moineaux de Mai

lorsque l'âme des lys éparse dans les jardins les invite à visiter les nids de mousse.

Oh ! Les cris des oiseaux et des jeunes filles, et leurs coups d'ailes et de robes au-dessus de l'ombre des buis, quand on croit voir déjà les fleurs qui vont venir sur les feuilles gonflées de sève et que déjà, sur les gazons de la forêt, la nacre des anémones tremble !

Le laboratoire, ou, mieux, la serre... ou, encore, la case de l'oncle Tom — comme l'appelle sa sœur Virginia — est situé dans un calme coin du parc. Là, nul bruit que parfois le martèlement du grimpereau, l'accord sourd de l'écureuil, un gland qui tombe. Dans la tiédeur de ce refuge, que Pomme d'Anis comparaît lorsqu'elle était petite, à un diamant des *Mille et une nuits*, plane le mystère des plantes. C'est un recueillement. Et il arrive encore aujourd'hui à Pomme d'Anis, aussi bien que lorsqu'elle était enfant, d'étouffer son pas, de retenir sa respiration, quand elle entre dans cette serre en l'absence de l'oncle... comme si elle craignait de voir tout à coup se dérouler

vers elle, ainsi qu'un serpent, quelque fougère sombre. Il y a une table et un microscope dessus, dans lequel parfois elle a regardé. Les grains de pollen sont comme des mondes qui s'ouvrent dans le chaos d'une goutte d'eau... Certains poils font comme une forêt de champignons sur un désert... Il y a des tissus comme des gâteaux d'abeille, délicats avec complication, gemmés de cristaux d'où semble fuser une lumière de grotte, des tissus pourpres, noirs, violets, roses, bleus, des tissus dont on eût filé la robe de Cendrillon. Ah! Comment Pomme d'Anis ne posséderait-elle pas cette finesse d'âme, après avoir considéré toutes ces finesses des fleurs?... Voici l'étagère des plantes dormeuses qu'étudie plus particulièrement l'oncle Tom; ce sont les *mimosas* que l'on place entre les seins des jeunes filles et qui, peut-être à cause de cela, sont obligés de s'assoupir; ce sont les *oxalis*, dont chaque feuille a trois cœurs... et ces cœurs, au crépuscule, se rapprochent pour ne pas avoir froid. A quoi peuvent rêver ces herbes? L'oncle lui a dit que Van Tieghem, un grand botaniste qu'il cite souvent, croit

que ces plantes viennent peut-être de la lune, qu'elles ont été apportées sur la terre par des étoiles filantes. Alors elles rêvent, je pense, à leurs sœurs qui sont demeurées là-bas, dans les continents de l'astre qu'elle aperçoit dans la nuit, sur le rivage de la mer des Crises ou du golfe de la Désolation... Comment sont les jeunes filles de la lune ?... Elles doivent avoir un teint fort pâle. Vont-elles, avec leurs fiancés, se promener au clair-de-terre ? Y a-t-il des jeunes filles ?... Y a-t-il, dans la lune, des jeunes filles infirmes qui ne seront jamais aimées d'amour ?

Oncle Tom est tout heureux de fournir des explications à toute cette jeunesse à laquelle se sont délicieusement mêlées tante Virginia et bonne-maman d'Anis. Johannès Arnoustéguy soutient le bras de celle-ci.

— Voyez, dit oncle Tom, cette graine que j'ai mise dans du coton ? C'est une graine très ancienne, une graine d'héliotrope trouvée dans un sarcophage... Peut-être germera-t-elle...

— Oh ! monsieur Tom !... Une graine de mort ?...

— Et pensez à cette chose merveilleuse, continue le botaniste, que, dans cette graine, depuis tant de siècles, veille la petite plante... Ainsi, des trônes s'écroulaient, des volcans avalaient des îles, Dieu était crucifié, et cet atome de vie végétale, dans son obscur domaine, n'eût demandé qu'une goutte d'eau pour parfumer les reines qui renaissaient, les îles qui se reformaient et la croix que redressaient les conquérants du Saint-Sépulcre !... Et, durant ces périodes, de quoi s'est-elle nourrie ?... Simplement d'un peu d'amidon...

— Coralie ! Tu vas briser ce vase !

— Bah ! Laisse-moi donc...

— Moi, dit Christiane à voix basse, je croyais que l'amidon ne servait qu'à empeser les cols...

— Tais-toi, dissipée !

— Et un jour, termine l'oncle Tom, un jour, cette pauvre semence perdue dans l'infini est tombée dans ma main... Et elle qui sommeilla dans les ténèbres, auprès de quelque momie, va sans doute épanouir ses ombelles bleues. Et, peut-être, mes enfants, que de ce même héliotrope qu'avait déposé — qui sait ?

— quelque prince égyptien sur le cadavre de celle dont le trépas le désolait, naîtra un autre héliotrope dont vous offrirez des bouquets à vos fiancés.

— Il n'est jamais trop tôt, observe à Johannès tante Virginia, toujours sentimentale, pour parler de fiançailles aux jeunes gens...

L'oncle Tom, à cette réflexion inattendue, éclate de rire.

Mais Pomme d'Anis s'attriste, regarde Johannès, puis Luce. Et elle se dit :

Peut-être que cette princesse égyptienne était belle comme Johannès. Il doit être doux aux mortes que ceux qui les pleurent posent des fleurs sur elles... Cette princesse égyptienne devait être assise comme dans des gravures que j'ai vues, immobile, les mains à plat sur ses jambes en fuseaux, coiffée d'une sorte de casque... Mais elle ne se tenait pas toujours ainsi... Elle devait être agile, bondir au bruit des cymbales sur l'éléphant sacré... agile comme Luce... et marcher avec grâce...

III

— Oh ! ma chère, je ne puis me décider à me lever...

C'est Luce qui parle à Pomme d'Anis qui est venue passer trois jours au château d'Atchuria. Elles sont dans la même chambre, Luce dans un lit rose, Pomme dans un lit blanc.

... Ce disant, Luce bondit et court en riant pour, dit-elle, dégourdir ses jambes ... des jambes rondes et cuivrées que coupe la mince et courte chemise. Elle bâille, monte sur un fauteuil où, sur un pied, elle fait de l'équilibre. Puis, tout à coup, pensant que cette souplesse peut attrister son amie :

— Chérie, si tu le veux, je vais t'aider à descendre de ton lit ?

Elle s'approche de Pomme d'Anis, la prend délicatement sous les bras. Et Pomme fait un petit effort et se laisse glisser comme un liseron qui se clôt.

— Ouf ! Ça y est. Merci. Passe-moi mes bas, je te prie?

La matinée de cet Août est bleue. On peut la comparer à un gouffre d'eau calme dont les bords seraient battus par les feuillages, car, du bas du perron jusqu'à la ligne dont le déroulement forme une falaise d'azur gris, le sombre océan forestier moutonne. C'est une succession d'épaisses vagues vertes dans un golfe de nacre. Çà et là, et de même qu'au milieu de la mer, entre les flots élevés, se forment de longs espaces d'eau paisible, les prés s'étendent. Le gave, en un point précis, brille. Le ciel y ruisselle, entre deux aulnes... Puis une route monte, entre les fuseaux des peupliers, courbés tous comme des plumes,

du même côté, parce que souffle une insensible brise ; la route qui longe le pâle incendie des labours, les seigles et les coquelicots ; la route qui, dans l'ancienne image, ramenait au pays le soldat libéré qui saluait de la main la fumée de sa chaumière.

Luce et Pomme d'Anis vont sur cette route. Pomme est coiffée d'une petite casquette d'où s'envolent les rayons de soleil de ses cheveux et Luce d'un large chapeau jaune qui a l'air d'un pavot fou, et sous lequel déferlent deux bandeaux de nuit d'Été. Pomme vêt une robe grise montante, sévèrement fermée au col par un camée que lui a donné l'oncle Tom, et qui représente un cœur qui s'envole devant un chien en arrêt; Luce, une robe de mousseline blanche, décolletée à peine, et l'ombre mystérieuse des seins encore verts se creuse sous la lueur d'une chaîne d'argent.

Elles ouvrent la claie d'une ferme et pénètrent dans un potager où elles s'asseyent.

— Ma chère, dit Luce à Pomme d'Anis, je me sens toute...

— Comment cela ?

— Je ne sais... Il me semble que j'ai envie d'une chose que je ne sais pas...

— De quoi donc ?

— Ce n'est pas de l'envie... Je suis agacée quand je me réveille...

Soudain, sous les tournesols, pleurent ensemble les dindons blancs.

— Tu as les larmes aux yeux, ma Luce... tu étais si gaie tout à l'heure.

— C'est le parfum du magnolia qui me fait mal.

— N'y a-t-il que le parfum du magnolia, mon adorée ?...

Sur le toit de la ferme, dans le silence solennel de la chaleur, on entend claquer les becs des pigeons.

— Luce, dis-moi ?

— Oh ! Pomme d'Anis...

— Tu l'aimes ?

— . . . . .

Du côté des cassis, sur le reflet d'or des cloches à melons, se croisent les fusées des abeilles.

— Y a-t-il longtemps ?

— Oh ! oui...

— Le sait-il ?

— Il doit le savoir...

— Comment le sait-il ?

— O mon amie...

— Comment le sait-il, dis-le-moi ?

Oh ! Laisse-moi, cela me fait du bien, pleurer sur tes genoux... Dis, je ne leur fais pas mal, à tes chéris genoux ?

A nouveau, sous les tournesols, les dindons blancs pleurent ensemble.

— Mais, vois-tu, Pomme d'Anis, j'ai un gros scrupule...

— Lequel, ma Tendresse ?

— ...qui tourmente mes jours et mes nuits... qui me fait me réveiller avant l'aube... et qui me fait sangloter ainsi...

— . . . . .

— ... J'ai peur que tu n'aimes Johannès...

Une rainette coasse. Il pleut là-bas, au-dessus du coteau soudain assombri. L'arc-en-ciel se lève sur la forêt.

— ...Non...
— Non ?
— Non... Je n'aime pas Johannès.
— Oh ! Que je suis heureuse !...

De nouveau, sous les tournesols, ensemble les dindons blancs pleurent.

De larges gouttes odorantes et tièdes, vite évaporées, tombent sur le perron du château d'Atchuria, au moment que Pomme d'Anis et Luce le gravissent.

— Mes enfants, leur annonce M. d'Atchuria qui est devant la porte, vous allez être heureuses, car votre bonne amie Mariquita et son frère Johannès viennent aimablement nous demander à déjeuner. Ils sont au salon. Venez-vous ?

— Une minute, petit père, dit Luce... Le temps d'aller dans notre chambre, et nous redescendons.

Toutes deux montent le vieil escalier sec, sonore et ciré, entrent chez elles, font leur toilette. La fraîcheur ravissante de leur corps se vêt de cette blancheur mystérieuse qui fait ressembler les dortoirs de jeunes filles à des gaufres de cire vierge. Les voici prêtes à descendre.

— Oh ! que tu es contente, ma Luce, dit gravement Pomme d'Anis, et que tu es belle...

— Toi, plus que moi... tu le sais bien, répond l'enfant brune et dorée.

Et Pomme d'Anis, avec un tremblement dans la voix :

— Soutiens-moi un peu, ma chérie... Attends... pour redescendre... il me faut la rampe et ta main...

Elles entrent au salon.

— Cette Mariquita, quelle chance !

— Cette Luce !

— Cette Pomme d'Anis !

— Bonjour... bonjour, monsieur Johannès.

— Bonjour, mesdemoiselles.

Dans un vaste fauteuil à fleurs d'un bleu passé, Pomme d'Anis s'est assise. Elle a l'air fatiguée, mais on ne saurait l'être avec plus de grâce. Sa main ridiculement petite s'appuie sur la tête de sarcelle de sa canne d'ébène. Son corps, presque étendu, se laisse aller. Mais la tête demeure dressée, fière ; la bouche est si mince qu'il faut pour en corriger la finesse un peu agressive, l'illumination du sourire étincelant de bonté. Et le regard gris de violette de cette enfant possède déjà cette royale gravité que donnent, alliées à la race, la souffrance et la résignation.

Tout à coup, on pousse un cri de joie. C'est l'oncle Tom ! Quelle surprise !

Brave oncle Tom, il est là, portant comme une bandoulière sa boîte de Dillénius couleur de fourrage frais. Il salue, tenant un bouquet de gentianes bleues et de bruyères roses qu'il offre à Mme d'Atchuria.

— Oh ! merci, monsieur des Arbailles... Luce Mets-les dans l'eau... On les dirait nacrées...

Vendredi, qui a suivi son maître, flaire les fauteuils, met ses bonnes grosses pattes boueuses sur les genoux de Mariquita, manque de renverser je ne sais quoi d'un coup de queue, reconnaît Pomme d'Anis, dresse les oreilles, aboie, reçoit un léger coup de pied de l'oncle Tom, puis essaye de se fourrer sous un meuble dont les pieds sont trop bas pour le laisser passer.

M. d'Atchuria demande:

— Êtes-vous content, monsieur des Arbailles, de votre herborisation ?

— Je me suis plutôt adonné ce matin à la paresse de la promenade qu'au charme de la botanique... Je me suis assis au milieu des cloches bleues et roses dont j'ai fait ces gerbes, et j'ai regardé les écureuils.

On entre à la salle à manger. Elle est fraîche. Les cailles rôties sont délicieuses. Les plats anciens du vaisselier égayent par leur coloriage violent. Qu'elles sont bien, ces tulipes jaunes et violettes qui font songer à je

ne sais quel jardin du passé! Qu'ils sont drôles, ces oiseaux bleus à longues pattes, couronnés d'une aigrette!... On dirait qu'ils parcourent, sur la faïence, une pelouse où souffle un zéphire si doux que leurs plumes en sont lissées.

— Il y a bien longtemps, monsieur des Arbailles, remarque Mme d'Atchuria, que Pomme d'Anis n'a communiqué à Luce quelqu'une de vos charmantes fables...

Car l'oncle Tom, on le sait, est poète à ses heures. Il compose des fables sur ce qui a trait à la nature, les animaux, les fleurs, les pierres. Il s'arrête, pour les écrire, dans quelque forêt. Il aime la solitude, les endroits désolés où il n'entend que l'égouttement de la source, le bruit intermittent du ruisseau qu'elle forme sous les prêles. Mais l'oncle Tom est assez avare de ces fables, bien qu'il ait publié quelques-unes d'entre elles dont le succès a été grand. Pomme d'Anis raffole de ces poésies qu'elle trouve parfois enfouies au fond de la boîte verte de son oncle, sous les fougères et les mousses. Elle ne sait rien de

mieux que ces vers qui sont quelquefois de la prose. Elle voit souvent venir au château d'Anis des gens étrangers au pays qui sont émus lorsqu'ils parlent à l'oncle Tom, qui lui disent : « Vous êtes un grand poète » ... Albert Samain lui avait caressé la joue quand elle était petite... Il avait l'air d'un cygne... Peut-être que ce poème, qu'il avait lu un soir au coin du feu, était son chant du cygne... Les cygnes chantent avant de mourir...

Oui, Pomme d'Anis croit, Pomme d'Anis sait qu'oncle Tom est un homme extraordinaire bien qu'il aime à se vieillir, qu'il porte des lunettes d'or, qu'il paraisse soucieux surtout de l'opinion des hommes et qu'il se chamaille avec tante Virginia.

Aussi, le déjeuner fini, Pomme d'Anis va-t-elle furtivement fouiller dans la boîte de Dillénius jusqu'à ce qu'elle ramène, de dessous des herbes odorantes, un chiffon de papier griffonné qu'elle brandit en entrant au salon.

— Voici la nouvelle fable de l'oncle !

Mais l'auteur, qui vient d'allumer sa pipe, rougit et se déconcerte.

— Laisse... petite... une autre fois...

Mais Pomme, qui a déjà lu, rapidement, toute seule, répond :

— Oncle Tom, je vois bien que tu crains que cette lecture ne me peine... Oncle Tom, pourquoi ne veux-tu pas que je la lise tout haut, cette fable qui est si belle ?... Ce serait fort mal de priver les autres de cette joie...

Et avant que l'oncle Tom ait eu le temps de s'opposer davantage, Pomme d'Anis lit, d'une voix aussi pure que celle de la source auprès de laquelle il fut écrit, ce petit poème composé sans doute avec le bouquet du matin :

LE POÈTE

Au delà du bois retroussé par le vent, au delà de la source creuse et du ravin, et du parc que traversa, dit-on, par un temps de neige, les épaules nues, une morte qui se fit gronder d'avoir quitté le bal en cachette... Où était-elle allée ? Où est-elle ?

Au delà de la pelouse où le lagerstræmia élève ses fleurs rosâtres et tristes qui lui donnent l'air d'un lilas de l'autre monde : au delà du potager où l'on ne laisse pas entrer les paons dorés, j'ai cueilli cette gentiane couleur d'indigo dans la bruyère ; et j'ai cueilli cette bruyère couleur de soleil rose auprès de la gentiane. O fleurs, qui êtes-vous ? Quel est votre sens ? Pourquoi cette affirmation de vous-mêmes qui m'effraie ?

LA GENTIANE

Je ne suis que l'amertume en robe bleue. La désolation me plaît. Comme tu l'aimes, j'aime le souffle du sud dans les bouleaux et le torrent qui glousse. Comme toi, je rends amer ce que j'approche, et le chasseur qui boit à la source où je me baigne éprouve autant d'amertume que tu en aurais à boire à la source où se serait plongée celle qui est loin de toi. Tu parlais d'une jeune fille du temps ancien qui quitta le bal, un soir de neige, pour aller attendre l'amour ?

Elle s'assit sous la tonnelle desséchée et réveilla un rouge-gorge. Mais le fiancé ne vint

pas au rendez-vous et le cœur de la jeune fille s'emplit d'amertume comme le mien. Et, dès lors, je fus la fleur qu'elle préféra cueillir lorsque, désœuvrée et n'ayant plus le goût de la vie, elle cherchait dans la forme de ma corolle le souvenir de sa robe de bal et, sur mes lèvres, l'amertume des siennes.

LA BRUYÈRE

Je ne suis que la solitude en robe rose. Tout au plus m'égaré-je parfois jusqu'à ce vallon où la gentiane me recherche. Car ceux qui sont amers se pacifient dans la solitude. Mais mon domaine est la colline sableuse et déserte et je ne souffre point de mon isolement. Parfois, de ce château dont tu aperçois l'étang, monte ici une jeune fille comme moi vêtue de rose et gracieuse. Ceux qui la verraient assise dans mes touffes ne comprendraient point quelle cause lui fait rechercher ainsi la solitude. Hélas ! Cette jeune fille, malgré sa grâce, est infirme comme moi dont les fleurs délicates s'attachent à un tronc noueux.

Et comme l'on est un peu ému de cette lecture, bien que charmé :

— N'est-ce pas, oncle Tom, demande Pomme d'Anis, n'est-ce pas que je suis un peu... bruyère ?

Et oncle Tom de lui répondre :

— Oui, mon enfant, par ton teint de lumière rose tu es une bruyère, et tu l'es encore en ce que tu enchantes la solitude d'un vieux garçon... Mais en cela seulement... Car si j'avais dû te trouver une sœur parmi les plantes...

— C'eût été ?

— La violette grise, qui est si modeste que l'on ne peut la découvrir que si le vent du sud vous en apporte le parfum.

— Et Luce ?

— Quoi Luce ?

— Quelle est la fleur de Luce ?

— Eh bien, répond en souriant l'oncle Tom, la fleur de Luce ne serait point une fleur... ou, plutôt, cette fleur serait un champignon...

— Un champignon ! Lequel ? Lequel ?

— Le mousseron... Car on dit que les mousserons, dans la tremblante buée des nuits, dansent des danses. Ils viennent des coteaux boisés dans les salons à bécasses ornés de primevères. Et là ils organisent des pas si gracieux qu'ils ne peuvent se désenlacer, et que l'aube les surprend en cercles... Luce est la reine de la danse.

— Oh ! oncle Tom... Que c'est joli ce que vous dites... Et la fleur de Mariquita ?

— C'est la fleur de la farouche sanglante...

— Comment cela ?

— On dit qu'elle chante... qu'elle chante si tendrement que les hommes ne la peuvent ouïr, mais seulement les animaux et les choses qui se recueillent... ce qui provoque le grand silence de midi.

— Mais, monsieur des Arbailles, dit Johannès, c'est délicieux de vous entendre ainsi parler de botanique...

— D'une botanique, ajoute M. d'Atchuria, dont il est le roi...

— Eh bien, demande Mme d'Atchuria, puisque M. Tom est le roi des fleurs, quelle est la reine ?

— J'ai deviné ! s'écrie Pomme d'Anis. C'est la reine des près !

Ainsi, à ce jeu futile et charmant, le temps passe jusqu'à bien près de l'heure du goûter. Et l'oncle Tom propose :

— Si vous apportiez vos paniers dans les bois ? Je ne vais pas très loin d'ici... simplement cueillir une *parnassie* et visiter mes *rosées-du-soleil*, autrement dit mes *rossolis*. C'est à deux pas... Venez-vous, mes enfants ?

— Allez... Je resterai, fait Pomme d'Anis.

— Ah ! Par exemple ! Comment cela ?

— Je ne veux pas vous encombrer... Vous seriez obligés d'aller trop lentement.

— Elle est bonne, celle-là !... Oh ! la vilaine Pomme d'Anis qui veut se laisser désirer.

Avec mélancolie, elle se lève. Son épaule droite se hausse un peu, de ce que la main s'appuie sur la jolie canne. Pomme ravit ainsi. Pourquoi cette gêne légère semble-t-elle donner par la langueur un charme deplus à la

grâce? Est-ce de la commisération ou de la pitié que l'on voue à cette enfant? Ah! Certes pas. La clarté de ces dents et de ce sourire, le pâle argent de ce menton levé provoquent d'autres sentiments chez qui, pareil à Johannès à cette heure, sent couler sur soi ce regard dont l'iris est gris. Elle pose sa petite casquette sur ses cheveux de cendre fine et rajuste sur son corsage le médaillon de cristal où s'étale un pétale de giroflée.

Oncle Tom, Pomme d'Anis, Luce, Mariquita et Johannès gagnent un vallon tout proche. Luce, qui est décontenancée par la présence de Johannès, semble le fuir. C'est ainsi que les premières pudeurs sont pareilles à ces corolles qui se ferment à l'approche de l'orage qui les rafraîchit. Mais le jeune homme cause avec Mlle d'Anis, un peu en arrière des autres.

— Où logiez-vous, monsieur Arnoustéguy, durant votre séjour à Lira?

— Non loin d'une ancienne propriété qui avait appartenu aux d'Elgorriaga, à la famille

de ma mère... juste à l'angle de la place San Juan, du côté du jeu de paume.

— Ah !... je vois où cela est. Je l'aime, ce quartier... et son odeur d'huile cuite et de fenouil, et les rames suspendues auprès des lauriers bénits, et les cris des sardinières, et la sonnerie de San Marcial...

— Êtes-vous demeurée longtemps en Espagne, mademoiselle ?

— Non... deux mois à peine... rien qu'à Lira, avec mon oncle Tom.

— Vous revoyez peut-être alors cette propriété d'Elgorriaga dont je parle ?

Pomme d'Anis rougit.

— Est-ce qu'elle ne domine pas la mer ? demande-t-elle.

— Précisément.

— ... Et il y a un grand jardin triste entouré d'une vieille muraille ? Attendez ?...

— C'est cela.

— Et un énorme blason de pierre qui s'écroule au-dessus de la porte ?

— Oui.

— ... C'est au-dessous de ce blason que j'ai cueilli la giroflée dont je porte un pétale dans ce cœur de cristal.

— Ce sont les armes des d'Elgorriaga.

— Les d'Elgorriaga sont venus de Galice, n'est-ce pas, monsieur ?

— Non, mademoiselle... De la province de Murcie, de Carthagène. Ils étaient corsaires au service du roi.

Pomme regarde Johannès, ces yeux d'océan, ce teint un peu boucané. Et la vive imagination de la jeune fille le reporte à cette époque lointaine. Hardi, souple et beau, il eût grimpé aux cordages, il se fût balancé dans la tempête en guettant sur la mer... C'est singulier... C'est singulier comme il ressemble à Luce... à part les yeux... Ils ont l'air de même race... Il est vrai que les d'Atchuria sont Basques...

— Monsieur Johannès ?

— Mademoiselle ?

— Ne trouvez-vous pas que mon amie Luce est très Espagnole ?

— Très Espagnole.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ?

— Très belle, en effet... Mais sans doute goûterais-je davantage encore sa beauté si je ne la sentais de même origine que moi.

— Alors...

Oncle Tom pousse une exclamation :

— Ma parnassie !

Il élève au-dessus de sa tête la fleur qu'il vient de cueillir, cette fleur dont la tige ne supporte qu'une seule feuille adorable, et dont les pétales semblent d'un cristal rodé et veiné de lumière, ornés en dedans d'aigrettes de soie dorée et verte, pareilles à celles que les paons laissent osciller sur leur crâne de métal bleu. Voyez ! voyez... s'écrie le botaniste. C'est la plante des Muses... La parnassie... Dans cet échantillon que je guettais, toutes les étamines ont été remplacées par des staminodes... Allons à la recherche des rossolis, nous goûterons ensuite...

Et Pomme d'Anis demande à Johannès :

— Quelle est la fleur que vous préférez ?

Il répond :
— ... La violette grise.
Il demande.
— Et vous ?
Elle répond :
— La giroflée.

Oncle Tom s'exalte de plus en plus. Il prononce un vrai discours devant les rossolis qu'il vient de déraciner d'un terrain détrempé, et devant quelques petits fossiles marins qu'il vient de découvrir.

— Asseyez-vous, dit-il, et faites votre dînette auprès de cette source, dans ce bois dont la mousse est jaspée de colchiques. Que c'est curieux !... Voyez dans ce ravin, pourtant si éloigné de l'océan, combien le déluge a laissé de coquillages !

— Ils datent du déluge ? interroge Mari quita.
— Oui, mon enfant, du déluge... Et, plus

tard, lorsque la mer reviendra, lorsque, au-dessus de la cime de ces chênes, les hommes rameront à nouveau, les langoustes s'étonneront de rencontrer dans ces parages... le collier neuf que cet idiot de Vendredi vient de perdre !

IV

Grand'maman d'Anis et Mme d'Anis font de la tapisserie. Tante Virginia des Arbailles, qui arbore à son bonnet un pétunia violet, qui rime à son prénom, et Pomme d'Anis font de la dentelle. Oncle Tom est allé à la serre.

L'Août dure encore, couronné de cigales et d'abeilles, debout dans la vendange. Par les fenêtres du salon, on distingue les chaumes du blé, ces flûtes légères des cailles.

Pomme d'Anis songe aux jours derniers qu'elle a passés avec Luce... à Johannès.

Après l'aveu que celui-ci a fait à Pomme d'Anis, dans le vallon où l'on herborisa, que sa fleur préférée est celle à qui l'oncle Tom compara sa nièce, elle se trouve tout émue, toute gênée... D'autant plus que Luce d'At-

churia continue de lui ouvrir son cœur depuis la confidence qu'elle lui fit dans le potager de la ferme. Maintenant, l'assurance que croit avoir la petite amoureuse que son amie n'est pas éprise de Johannès la porte à moins de réserve, et à mesure que diminue cette réserve la passion augmente.

Or, Pomme d'Anis est trop subtile pour n'avoir point compris que cet amour n'est point partagé par Johannès, bien qu'il soit empressé auprès de Luce. Et, sans vouloir attacher plus d'importance qu'il ne faut à des gentillesses que lui a décochées le jeune Basque, Pomme d'Anis peut s'avouer cependant que, de toutes les deux, c'est elle la préférée...

Pomme songe.

Elle songe que, si elle n'était point boiteuse, Johannès la demanderait peut-être en mariage... C'eût été si bien... A deux pas les uns des autres... Johannès est fort sympathique à l'oncle Tom et à maman... Johannès se mariera jeune... Il l'a dit... Son père, très âgé, ne peut plus s'occuper du domaine d'Ar-

noustéguy... Donc, il faudra bientôt que Johannès le remplace... D'ailleurs, la perspective ne déplaît pas au jeune homme de cette claire existence qui commence au point du jour avec les cris des chiens courants, et qui finit à l'heure où les cœurs de bronze suspendus aux colliers des bestiaux cessent de battre... Mais il est impossible que Johannès l'aime jamais d'amour parce qu'elle est boiteuse. Boiteuse. Elle est boiteuse. Mon Dieu, délivrez-moi, pense-t-elle. Seigneur, vous avez guéri les paralytiques, vous avez rendu la vue aux aveugles, vous avez ressuscité Lazare, le frère de Madeleine... Elle répandait à vos pieds ses cheveux parfumés qu'elle inondait de larmes... Mon Dieu, vous accomplissez ces miracles au coin des foyers obscurs parce que vous aimez les pauvres... Mon Dieu, peut-être que nous ne sommes pas assez pauvres... Mon Dieu, peut-être que si la Vierge ne m'a point guérie à Lourdes, c'est parce que je ne suis pas née dans une crèche misérable, et parce que je n'ai pas été exposée, toute nue, n'ayant pour me réchauffer que le souffle mystérieux du bœuf et de l'âne. Mon Dieu, je vous

offre mon cœur dans mes mains jointes... Je vendrai, pour distribuer son prix aux pauvres, le saphir que m'a donné tante Virginia. Je suis votre servante. Je voudrais pouvoir m'agenouiller devant vous comme, sur l'ombre bleue des dalles, s'agenouillait sœur Madeleine des Arbailles qui avait l'air d'un grand paon...

— Petite-maman ?

— Chérie ?

— Cela vous contrariera-t-il beaucoup, si je vous demande quelque chose ?

— Parle, mon enfant.

— Que nous allions tous à Lourdes pour le grand pèlerinage...

V

Et, comme aux jours de l'enfance, la voici à Lourdes avec bonne maman d'Anis, maman, tante Virginia et oncle Tom. Et comme alors, hélas ! je ne sais quel douloureux hasard, quelle gêne mystérieuse, quels élancements plus aigus à la hanche font qu'elle ne pourra suivre à pied la procession.

Le matin du grand pèlerinage ! Ces cœurs du ciel, les cloches, s'interpellent. Qui sait ? Peut-être, durant la nuit, ont-elles été visitées par les anges guérisseurs et tiennent-elles des conciliabules. De son lit, Pomme d'Anis regarde le ciel de la montagne, et elle ne sait pourquoi ses yeux se mouillent de joie. Il lui semble voir, au delà de la terre, le reposoir du Paradis, un reposoir plus clair qu'une nuit

de Noël, tout écroulé sous des pivoines d'un violet pâle comme la neige.

L'après-midi, ils sont quatre à la porter sur leurs épaules : deux jeunes gens inconnus, oncle Tom, et Johannès qui est brancardier. Oh ! le pauvre cœur, alors martyrisé, de Pomme...

Un bourdon tonne dans le soleil. Une cloche lui répond, crie vers Dieu, une cloche qui a la voix d'une prime communiée. La foule bouge, s'ordonne, se déroule comme un fleuve de feu qui charrierait des chasubles d'or. L'âme de la douleur s'exalte dans les supplications. Une trombe d'encens, de lumière, et de cantiques s'élève dans l'azur qu'elle dévore. Des estropiés, des cancéreux, des malades dont les maladies n'ont plus de nom, tendent leurs bras en croix vers les clochers devenus fous. Un enfant, dans une voiture, a les yeux et le nez rongés par une lèpre... Et la voix frêle de la petite cloche se distingue toujours au milieu de l'assourdissante batterie des autres, semble demander à Dieu sa part d'éternité. Et je ne sais quelle bonté plane parmi ces misères.

Et Pomme d'Anis domine la foule. De sa civière elle aperçoit les têtes nues des hommes, les mouchoirs des Béarnaises, les coiffes bretonnes inclinées dans la brise comme les voiles des bateaux dans la tempête. Maintenant, elle se sent heureuse, à peine balancée par Johannès et l'oncle Tom comme une fleur de mousseline aux pieds du Seigneur.

Au moment de la bénédiction, elle croit qu'elle va mourir frappée par l'amour de Dieu. Un frisson pareil à celui que propage le tonnerre des orgues parcourt ses bras, passe dans ses cheveux comme une brise glaciale.

Quand elle sort de la piscine, elle boite encore. Mais au moment où Johannès élève le brancard où l'on l'a recouchée, la jeune fille sent son oreille ravissante caressée par un souffle aussi doux que les cantiques. Et elle entend une voix, venue du ciel peut-être, qui lui murmure :

— Je vous aime.

On la ramène, folle d'une silencieuse joie. Et, toute la nuit, son rêve n'est qu'un délire

divin... Elle est avec Johannès à Tombouctou. Un jeune missionnaire à barbe blanche, le frère Sébastien, je pense, bénit leur union sous des lianes ardentes. Et, perchée sur un arbre semblable à ceux du Paradis terrestre, sœur Madeleine, la Réparatrice morte, laisse pendre parmi les feuillages sa traîne bleue et dorée.

Mais, de retour au château, Pomme d'Anis est en proie à une dépression aussi forte que l'avait été l'exaltation des jours derniers. Dans ce même salon où elle demanda à sa mère la grâce d'aller à Lourdes, elle songe de nouveau à Johannès :

On n'aime point une infirme, se dit-elle... C'est la pitié qui a fait parler Johannès... Johannès ne m'aime point... Mais il doit avoir un cœur religieux... Quand il a ses sandales, son burnous et son béret, il ressemble à ces pèlerins qui allaient à la Terre sainte... Oui, oui... Elle se rappelait qu'à Lira elle avait longuement contemplé le blason de pierre des d'Elgorriaga... Il y avait des coquilles de

Saint-Jacques... Les ancêtres de Johannès avaient dû passer par les chemins frais qui vont à Compostelle et par les déserts calcinés de la Palestine... Johannès avait hérité d'eux cette passion de secourir les malades... C'était le bon Samaritain... Il avait versé, comme une huile précieuse, sur la plaie d'une déshéritée, ces trois mots : « Je vous aime... » Mais ce n'était pas de l'amour; ce ne peut être de l'amour... Car, si c'eût été de l'amour, cela l'aurait choquée sans doute... Tandis qu'elle avait senti au fond de son cœur une tendresse reconnaissante... comme la permission de Dieu...

Et cette idée que Johannès n'a dû obéir qu'à la pitié ronge la jeune fille. Et elle qui doutait naguère de l'amour de Johannès pour Luce d'Atchuria, elle y croit à présent. Ce n'est point par indifférence pour Luce, pense-t-elle, que le jeune homme se prononça ainsi dans le vallon poétique où l'oncle Tom cueillait ses fleurs chéries... Non... simplement, dans son excessive délicatesse, il voulait épargner à une estropiée la rancœur de lui

montrer sa préférence pour celle dont les jambes agiles et rondes savaient fouler le vin des danses espagnoles...

— Oui, se dit-elle encore, c'est par un sentiment trop haut pour être analysé, que Johannès, à Lourdes, dans un esprit de charité, de sacrifice et de pitié, parce qu'il la voyait revenir boitant de la piscine, a murmuré ces mots...

Pomme d'Anis se réfugie dans la serre. Elle aide parfois à l'oncle Tom. La graine d'héliotrope issue du sarcophage égyptien a germé. Ainsi le cœur se recueille longtemps parfois avant d'éclater. Mais alors il recherche la rosée comme la recherche la plante, et s'il ne trouve point de rosée, il demande à Dieu de l'abreuver de larmes.

C'est par un gris après-midi que le hasard fait que Pomme d'Anis se trouve seule dans la serre avec Johannès qui a, pour je ne sais quelle raison, devancé la visite de sa sœur Mariquita. Et l'oncle Tom vient d'être rappelé au château pour une question de métayage.

— Je vous laisse seuls, mes enfants... Amusez-vous à feuilleter les dernières planches de l'herbier...

Distraitement, Johannès ouvre l'herbier où, en première page, s'étale cette admirable parnassie que l'oncle Tom avait cueillie au jour que Johannès avait fait comprendre à Pomme d'Anis quel sentiment très doux il lui avait voué.

— Vous souvenez-vous?... Vous souvenez-vous? répète-t-il.

Et comme elle se tait :

— Vous souvenez-vous que je vous aime?...

Quelque absurde que cela puisse paraître, la franchise de cet aveu blesse la jeune fille. Ses trop longues méditations, — hélas ! comme celles qui ont trait à la jalousie — ont échafaudé un douloureux système qui se résume en ceci : Je suis boiteuse. Je ne puis pas inspirer d'amour. Et encore : Johannès m'aime par pitié. Sans cela il épouserait Luce...

Elle tremble cependant comme une source au soleil. Que répondre ?... Ah ! Mon Dieu, elle n'avait pas prévu...

Johannès lui dit :

— Voulez-vous me donner la main ?

Elle tend la main droite, ayant fait passer dans la gauche la petite canne d'ébène à tête de sarcelle. Mais bientôt, rougissante, elle retire la main qu'elle a donnée. Deux larmes roulent de ses yeux gris...

Dans l'un des tièdes bassins de la serre, deux fleurs se penchent avec amour l'une sur l'autre. Celles-là, rien ne les empêche de s'unir, car elles ne sont frappées que de l'innocence de Dieu.

O graines que le vent de la montagne transporte sur son aile, que vous soyez les filles de la gentiane amère ou du myrtil agréable, vous possédez une égale douceur à l'heure où les pollens se marient à la rumeur joyeuse des abeilles !

— Laure, continue Johannès, donnant avec gravité à Mlle d'Anis ce prénom qui est celui de son baptême... Laure... Voulez-vous être ma femme ?

Elle fait un violent effort. Elle répond tout doucement :

— Non...

et s'affaisse, la chérie... Elle laisse choir sa pauvre canne... Les bras de Johannès retiennent l'enfant évanouie, dont il sent, contre sa poitrine robuste, les petits seins et le cœur qui bat à peine.

Elle revient à elle.

— O mon amie, demande-t-il... mon amie... Je vous ai fait mal ?...

— Oui, ne me reparlez plus de cela, je vous prie... jamais... jamais... Je sais... Cela est impossible... J'ai promis à Dieu... Jamais je ne serai la femme de personne... O Johannès, promettez-moi que jamais vous ne me reparlerez de cela ?

— Jamais... Resterez-vous mon amie, dites ?

— Je serai... votre sœur.

Dans le silence parfumé de la serre, sur le stigmate d'une fleur de bégonia à laquelle manque un pétale, une guêpe laisse tomber de son aile un baiser de poussières d'or.

VI

C'est quelques mois après, dans un rendez-vous matinal que les jeunes filles se sont donné à mi-chemin des deux châteaux, à la cure de Noarrieu, chez le grand-oncle de Pomme d'Anis, que Luce apprend à Pomme :

— Ma chère, mon cœur éclate de joie... M. Johannès Arnoustéguy a fait demander ma main...

Pomme d'Anis rougit à peine et répond simplement :

— O ma chérie...

Mais, intérieurement, un flot de pensées diffuses l'assaillent :

Que signifie tout cela ? Quel est le sens de cette vie ? Qu'est-ce qu'elle fait là, elle, Pomme d'Anis ? Qu'est-ce que c'est que cette froide salle à manger où elle se trouve ? Comment son grand-oncle Hubert a-t-il le courage de vivre là ? Comment cette vieille servante sourde, qui allume du feu dans la cuisine à côté, a-t-elle la force de s'intéresser aux choses de l'existence ? Qu'est-ce que ça fait que l'on meure ou non de froid ? Que le bruit de la chaîne du puits est triste !... Voici, là, des poussins réfugiés sous la table à manger. Ils se cachent sous la poule. Pauvres petits ! Que c'est lamentable... On les tuera un jour... On les saignera... Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux mourir que de naître boiteuse ?... Il y a des roses du Bengale, quoique ce soit l'hiver... Que signifient les roses du Bengale ? Elle se souvient de la fable de l'oncle Tom, de la bruyère estropiée. Elle a la bouche sèche. La tête lui fait mal...

Elle répond, sans même prêter attention à ce qu'elle dit :

— O ma chérie... que je suis heureuse...

— Oui, je savais que tu serais heureuse, parce que tu es de celles qui se réjouissent du bonheur des autres... Tu es aussi jolie que bonne... Je vais te dire... Avant que tu m'aies dit que tu n'aimais pas Johannès... tu sais, dans cet enclos où sont les dindons blancs... figure-toi... j'étais jalouse. Oh ! ma Pomme délicieuse... pardonne-moi. C'est le seul vilain sentiment que j'aie éprouvé vis-à-vis de toi... Mais je ne le faisais pas exprès... Mon amie, je me suis repentie cependant de ces pensées... Je les ai confessées, quoique je n'en fusse pas maîtresse... Tu sais que l'on est égoïste quand on aime... Oh ! vois-tu, cependant, si Johannès t'avait aimée et que tu lui eusses rendu son amour, je crois, ô ma Tendresse, que je t'aurais caché ma passion pour lui... et je crois que si tu l'avais adoré sans qu'il répondît à cette adoration, j'aurais refusé sa main pour t'éviter de la peine...

Un petit chat saute sur les genoux de Pomme d'Anis. Elle demande :

— T'avait-il fait part de son projet de te demander en mariage ?

— Oui. Il y a huit jours à peine... Il me dit :

— Il te dit ?...

— Il me dit : Je me trouve très seul à la maison... Mariquita se mariera bientôt... Mon père ne gère plus la propriété... J'ai des moments d'insondable tristesse depuis quelques mois. Je sens que vous serez une femme sûre. Je me sens pour vous non de la passion, mais un sentiment de sympathie très vive... Il me semble que, dans le mariage, cette sorte d'affection vaut mieux qu'un caprice violent et irréfléchi.

Sur le palier, le lent balancier de cuivre de la haute horloge luit, va et vient dans sa cage de bois ornée de tulipes en feu et de crocus d'or, comme un encensoir balancé par la main des heures. On entend chuter une bûche contre le chenet de la cuisine et le pas lourd du grand-oncle Hubert au-dessus de la salle à manger. Pomme d'Anis demande :

— C'est tout ce qu'il t'a dit, mignonne ?

— Pourquoi cela ?

— Pour rien..

— Curieuse, va ! Il m'a dit, lorsqu'il a su que je consentais : Mademoiselle Luce, je ne serai peut-être pas très gai les premiers temps. Je dois à ma loyauté de vous faire un aveu... Presque tous les jeunes gens ont eu des crises de cœur qui les ont blessés... Il faut un peu de temps pour que ces plaies se cicatrisent... Mais je suis certain que vous serez la meilleure des Sœurs de Charité...

— ... Et sais-tu quelle crise de cœur il a eue ?

— Alors... oui... J'ai essayé de savoir un peu... Ce doit être quelque jeune fille qu'il aura connue à Paris, car il a ajouté : La seule personne à laquelle j'aie pu songer en dehors de vous s'est vouée à Dieu...

VII

Le mariage de Mlle Luce-Hermance-Visitation d'Atchuria avec M. Johannès-Tristan Arnoustéguy a été béni en la petite chapelle de Noarrieu, à onze heures du matin, le onze mars dix-neuf cent trois.

C'est près de ladite chapelle, enfouie au milieu des bois, qu'une enfant nommée Clara d'Ellébeuse, frappée de folie, trépassa, et c'est vers cette chapelle encore qu'un poète accablé de douleur, allait errer souvent. D'aucuns disent l'avoir aperçu tenant par la main une enfant brune couronnée de cyprès. Que demandaient-ils à Dieu l'un et l'autre ? Mais qui sait ce que l'on demande à Dieu ?

Pomme d'Anis remit elle-même à Luce, de la part de l'oncle Tom, entre autres cadeaux, l'héliotrope enfin fleuri issu de la couche funèbre de la princesse égyptienne. L'harmonium gronda. Des discours furent prononcés. Les oiseaux des forêts vinrent becqueter jusque près de la table dressée dans la grange le pain que Dieu donne aux plus pauvres...

Mais, la cérémonie terminée, le soir même, lorsque Pomme d'Anis et l'oncle Tom se retrouvèrent seuls dans la serre mystérieuse, un sanglot secoua l'enfant vêtue de rose comme la bruyère-vagabonde. L'oncle Tom comprit-il ? Peut-être, car, tenant Pomme d'Anis entre ses bras, il éclata aussi en sanglots en entendant ces mots :

— O oncle... Que je suis malheureuse... Je couperai mes cheveux... Je serai Réparatrice comme sœur Madeleine... J'aurai l'air d'un grand paon...

1903.

LA BREBIS ÉGARÉE

—

PROLOGUE OU PARAPHRASE ÉVANGÉLIQUE

LA BREBIS

Je suis venue faire entendre
La parole la plus tendre.

LA FEMME INFIDÈLE

Celle de Notre-Seigneur.
Ouvrez tout grand votre cœur.

LA BREBIS

Il était une brebis
Errant loin du Paradis.

LA FEMME

Et puis une pauvre femme
Qui avait du mal à l'âme.

LA BREBIS

La brebis était allée
Se perdre dans la vallée.

LA FEMME

Et la femme était allée
Dans l'Espagne ensoleillée.

LA BREBIS

La brebis était partie
Vers une herbe plus fleurie.

LA FEMME

La femme vers des caresses
Qui donnassent plus d'ivresse.

LA BREBIS

La brebis avait laissé
Berger, chien et agnelet;

LA FEMME

Et la femme abandonné
Son mari et ses bébés.

LA BREBIS

Et dans le vide l'agneau
Avait tendu son museau.

LA FEMME

Sans qu'elle vînt, les enfants,
La nuit, demandaient maman.

LA BREBIS

Hélas ! hélas ! Rien n'y fait
Lorsque l'on veut s'en aller...

LA FEMME

Comme l'on fait dur son cœur !
Comme on dompte sa douleur !

LA BREBIS

Les sommets sentaient l'œillet ;
Les torrents, le lait caillé.

LA FEMME

Et l'Espagne avait l'odeur
De l'amoureuse chaleur.

LA BREBIS

Il y avait des pâturages
Verts, au-dessus des nuages.

LA FEMME

Il y avait des mots d'amour
Comme des rosiers trop lourds.

LA BREBIS

Il y avait dessus les pierres
Des silences de lumière.

LA FEMME

Il y avait entre nos corps
Les silences de la mort.

LA BREBIS

Le vent rendait plus câline
Ma murmurante clarine.

LA FEMME

Mon amant ne parlait pas
Sans que mon cœur ne chantât.

LA BREBIS

Ma laine par la rosée
Une nuit fut défrisée.

LA FEMME

Un baiser qu'il m'a donné
Sur une joue s'est gravé.

LA BREBIS

Ma pauvre robe de Dieu
Prit bientôt un air boueux.

LA FEMME

Encor ma joue se rida
Et puis se décolora.

LA BREBIS

Je vis que je salissais
La neige que je foulais.

LA FEMME

Je lisais de la pitié
Dans les yeux du bien-aimé.

LA BREBIS

Je tombai dessus le flanc
Prise d'un tressaillement.

LA FEMME

Du lit d'orgueilleux ébats
Je tombai sur un grabat.

LA BREBIS

A mon agneau je rêvais,
Et au chien et au berger.

LA FEMME

A mes enfants, moi partie,
Seuls, éteignant leur bougie.

LA BREBIS

Je rêvais à cette dent
Que l'agneau montre en dormant.

LA FEMME

O souveraine misère
De l'amante et de la mère !

LA BREBIS

O désir d'être rentrée
De la brebis égarée !

LA FEMME

J'étais au fond de l'Espagne,
Mais Dieu passe les montagnes.

LA BREBIS

Moi j'étais dans la montagne,
Mais Dieu passe les Espagnes.

LA FEMME

Le bon Dieu il est venu
Et il avait les pieds nus...

LA BREBIS

Comme les ont les troupeaux
Qui semblent prier en haut.

LA FEMME

Il avait une douceur
Qui faisait de la lueur.

LA BREBIS

Il avait une houlette
Et son ange une musette.

LA FEMME

Et il avait un chapeau
Tressé avec des copeaux.

LA BREBIS

A ses mains saignait l'œillet
Que je n'avais pas trouvé.

LA FEMME

... A ses pieds et m'appelant
La bouche de mes enfants.

LA BREBIS

Il a mis sur mon museau
Cette fleur de ses bourreaux.

LA FEMME

Mes cheveux il a laissé
Crouler sur ses pieds percés.

LA BREBIS

Rapportez aux bergeries
La brebis qui est meurtrie !

LA FEMME

Ramenez à son mari
Celle qui tremble et périt.

LA BREBIS

Mais il y avait des bouchers
Qui disaient : faut la tuer !

LA FEMME

Il y avait des pharisiennes
Qui disaient : c'est une chienne !

LA BREBIS

C'est alors que le Seigneur
Entra au cœur du pasteur.

LA FEMME

C'est alors que Jésus-Christ
Entra au cœur du mari.

LA BREBIS

Et il dit à ces bouchers :
Je suis venu la chercher.

LA FEMME

Et il dit à ces mauvais :
Je suis venu la sauver.

LA BREBIS

Et il dit à ces bouchers :
Qui de vous n'est pas tombé ?

LA FEMME

Et il dit à ces mauvais :
Qui de vous n'a pas péché ?

LA BREBIS

Mais il dit à la brebis :
Si tu n'étais pas ici...

LA FEMME

Et à l'adultère : toi,
Si tu étais sous ton toit...

LA BREBIS

Je n'aurais pas dû rouvrir
Cette plaie pour te bénir.

LA FEMME

Je n'aurais pas retroué
Mes pieds pour te retrouver.

LA BREBIS

Toi va-t'en ; rentre au bercail,
Et jamais plus ne t'en ailles.

LA FEMME

Toi au foyer douloureux
Va-t'en rallumer le feu !

La femme continue à dire ce qui suit :

Voilà ce qu'il faut redire
Malgré l'insulte ou le rire :

Vous ne serez pas heureux
Si vous vivez loin de Dieu.

Trop longtemps on a eu peur
De nommer Notre-Seigneur.

Je le sortirai de l'ombre
Même seul, devant le nombre.

Car il est toujours vivant
Et il vous parle à présent.

Plus jeune que la jeunesse
Il nous nourrit à la Messe.

Et voici à l'horizon
Une génération.

Elle sait où est la force
Et elle fend son écorce.

Et elle éclate de fleurs
Et revient à vous, Seigneur!

Elle revient, les yeux droits
Et fixes sur votre Croix.

Vous êtes, elle le sait,
Vous êtes Celui qui Est.

Elle a vaincu son orgueil
Et déjà voici le seuil.

Et le Père, sous la vigne,
Attend son enfant indigne.

Comme perce le soleil
La treille qui a sommeil!

Quel est ce silence-ci
De l'heureux après-midi?

Le père a tout préparé
Pour son enfant égaré.

Il a, pour l'accueillir, mis
Le plus neuf de ses habits.

Ah ! Que votre aspect, Seigneur !
Est fier, pauvre et plein d'honneur !

Vous qui lancez le tonnerre
Comme vous avez su taire

Tout le mal qu'on vous a fait !
Vous voulez tout effacer.

Vous avez pris dans la cave
Votre vin le plus suave ;

Vous avez pris au cellier
Le meilleur de votre blé.

Et votre barbe aussi blanche
Que les fleurs de l'avalanche

Se dresse vers le coteau.
L'enfant tarde... Mais bientôt

Le voici ! Oh ! qu'il est jeune !
Qu'il est beau malgré le jeûne

Qui l'a longtemps amaigri !
O mon fils ! je te bénis.

Mon fils ! Tu m'avais tué :
Me voici ressuscité !

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

A neuf heures du matin, dans la cuisine de sa maison natale où il vient de déjeuner.

PIERRE pense.

Cette tasse est gaie à cause des fleurs qui y sont peintes. Paul est mon ami. Ces fleurs qui y sont peintes font vivre la tasse. On dirait des campanules, des mauves et des roses. Françoise est la femme de Paul. La tasse vide de café au lait s'emplit d'air bleu. La faïence vernie murmure, tant il semble que ses fleurs vont attirer les guêpes. Je suis l'ami de Paul. L'azur du Béarn est solide; il pèse. La femme de Paul est lourde, mais belle. Voici un frelon sur ces fleurs peintes. Il est furieux. Il vibre. Cette robe de mous-

seline où elle s'embarrassait en marchant, et ses cheveux comme des écheveaux de fil de cuivre tordus, et son œil violet comme du charbon de bois, et sa joue comme une rose pesante et sa gorge courte ! Cette tasse pèse dans ma main. Elle pèse ainsi que ce ciel de juillet. « Celui qui désire la femme de son prochain a déjà commis l'adultère », dit l'Évangile. Désire veut dire ici : qui se dit que s'il le pouvait, il voudrait la prendre. Je ne veux pas. Le va-et-vient du balancier dans le ventre de la haute horloge est tour à tour doré et absent. L'heure est fatiguée. Je vois le facteur dans l'allée. Il a l'air du dieu en marche de l'épais feuillage et de la route. De Ramous d'où il vient jusqu'ici, on peut compter trois kilomètres. D'ici jusque chez les Paul, deux kilomètres. Il n'y a pas de jour que les Paul ne reçoivent de lettres. Le facteur y va. Il y arrivera vers onze heures. Elle aura le chapeau qu'elle avait sur l'allée noire et blanche. Elle ira à la rencontre du facteur jusqu'à, peut-être, ce pré en pente où il y a trois noyers qui surplombent, plus noirs que tout. A la rencontre du facteur avec leurs en

fants et Paul qui est mon ami et que je suis heureux de revoir pendant les trois mois que je vais passer ici dans mon pays, qui est si net, qui ressemble à cette tasse.

Mme DENIS entre.

Voici ton courrier.

PIERRE

Merci, maman.

Mme DENIS

Pendant que tu lis tes lettres, je vais mettre au soleil ton chapeau de paille que j'ai lavé. Iras-tu *aux Cerises*, cet après-midi ?

PIERRE

Je l'ai promis à Paul.

Mme DENIS

A tout à l'heure.

PIERRE ouvre une lettre et lit.

« Je n'ai plus à vous cacher que je vous « aime plus que mon honneur et plus que mes « enfants. A demain quatre heures, comme

« vous l'avez promis à Paul qui n'y sera
« pas. Il ira à *Belle-Plaine* avec les enfants,
« je pense, prendre des nouvelles de Gervier
« qui est plus mal. A vous. — FRANÇOISE. »

PIERRE pense.

Les fleurs de la tasse sont là. Elles me disent que je ne rêve pas. Il y a aussi le couteau et le pain. Il ne faut pas que je garde cette lettre. Ma mère, qui s'est toujours saignée pour moi, nettoie mon chapeau de paille. Qu'il est touchant, cet amour de la mère veuve pour le fils qui n'est pas marié. Qu'elle est touchante, cette économie d'une humble femme généreuse! Mais il ne s'agit pas d'elle en ce moment. Cette lettre. Cette lettre est là. Elle est comme un malheur qui m'arrive, comme une attente redoutée, une chose insolite qui me vient à cette même table où je déjeunais enfant dans cette même tasse à fleurs. Et comme un jour j'avais mal au pouce enveloppé d'un chiffon, papa qui m'avait assis sur ses genoux la joue contre la joue, papa me faisait manger.

SCÈNE II

Chez les Paul. *Aux Cerises*. Dans la salle à manger d'où l'on voit, par-dessous le store, les courbes de soleil bien tracées autour des ronds-points piqués de géraniums.

FRANÇOISE

Puisqu'il faut que tu ailles prendre des nouvelles de Gervier, tu peux amener les enfants avec toi. Ils ne sont pas sortis depuis trois jours. Cela leur fera du bien de t'accompagner. Cela les amusera. Ils pourront emporter leurs filets à papillons.

PAUL

Pierre m'avait promis de venir aujourd'hui à quatre heures. Tu lui expliqueras bien que c'est parce que l'on m'a dit que Gervier est plus malade que j'ai dû aller prendre de ses nouvelles. Mais il n'est pas trois heures. Pierre doit venir à quatre. Nous serons, je pense, rentrés à cinq heures pour que les enfants goûtent. Il sera encore là.

LE PETIT JACQUOT

Maman, nous emporterons à goûter. Tu me donneras une orange dans mon petit panier.

LA PETITE CLAUDINE

Mon filet à papillons est plus bleu que le tien.

SCÈNE III

Midi. L'Angelus sonne. Seul, dans sa chambre, d'où l'on aperçoit des champs.

PIERRE pense.

Il est incroyable qu'une femme atteigne à un tel degré d'inconscience. Comme ce cliquetis de machine agricole dans la prairie semble mesurer le silence de la chaleur ! N'aime-t-elle donc pas son mari, n'aime-t-elle donc plus son mari après sept ans seulement de mariage ? N'aime-t-elle donc plus mon cher Paul, son mari ? Cette époque de la moisson a la fièvre. Chaque année il y a des accidents, une épidémie d'accidents causés par ces grands insectes de fer rouges et verts qui ra-

sent les foins. Un petit garçon, l'an dernier, a dû être amputé des deux jambes. La faucheuse, du bout de ses mandibules, l'avait saisi. Et cette phrase monstrueuse au sujet de ses enfants qu'elle ne me préfère pas. Ni son honneur. Je ne l'eusse jamais jugée telle. On la croirait si calme. Et toutes ces attentions qu'elle a pour son mari. Paul, mon chéri, prends garde à ne pas boire ainsi de l'eau froide quand tu es en nage, lui conseillait-elle hier encore. On a transporté à l'hospice, il y a trois jours, un jeune homme qui s'était donné une indigestion d'eau. Il avait l'air bien accablé. Rien n'est plus rafraîchissant que la vue des cornettes des Filles de la Charité allant et venant à l'ombre des persiennes, dans une odeur de menthe et de vinaigre. Elle n'aurait jamais dû m'écrire une lettre pareille : « Je n'ai plus à vous cacher que je vous aime... » C'est ainsi le début de la lettre. Elle suppose donc que je me suis douté de quelque chose ? Oui, sans doute. Je suis un hypocrite et je me rapprochais de la couleur de l'amour sous prétexte de n'en vouloir ressentir que le parfum. Et ce parfum engourdissait peu à peu

mon sang. Et il y a un tel vertige dans la nature de ces choses, si forte est la chair, ou si faible, que c'est comme si l'on vacillait. Surtout par des chaleurs pareilles. Cet homme qui conduit la machine est le même qui, aux dernières vacances, s'était entaillé la paume de la main contre sa faux, en faisant le geste de chasser une abeille. Je ferai bien de brûler cette lettre : « Je n'ai plus à vous cacher que je vous aime plus que mon honneur et plus que mes enfants. A demain quatre heures, comme vous l'avez promis à Paul qui n'y sera pas. Il ira à *Belle-Plaine* avec les enfants, je pense, prendre des nouvelles de Gervier qui est plus mal. A vous. — Françoise. »

Elle est terrible ! Quelle imprudence ! Que cette lettre eût été perdue ? Que le domestique à qui elle a dû la confier hier pour la mettre à la poste l'eût égarée ? Voici la servante qui vient cueillir des cerises pour le dessert. Qu'elles sont rouges sur l'arbre ! On dirait de grosses boules de sang et de soleil. Il y a des femmes qui ont les lèvres ainsi faites, et si rouges qu'il semble que la bouche n'ait point de muqueuse, mais que le sang y af-

fleure et aille jaillir. Je ne veux pas davantage songer à Françoise avec cette lourde volupté. C'est un mauvais moment à passer. Trois mois durant lesquels je la verrai le moins possible. Je n'irai pas *aux Cerises* cet après-midi, bien que je leur aie promis ma visite. Je ne peux pas aller cet après-midi *aux Cerises*. Avant de descendre à la salle à manger, que je brûle cette lettre qui me trouble comme un contact de femme ! Il fait si chaud, l'herbe est si sombre et le désir si cruel ! La faucheuse s'est tue.

SCÈNE IV

A trois heures après midi, Paul et les enfants sont sortis. Seule dans son salon.

FRANÇOISE pense.

Mon salon, comment Pierre le trouve-t-il ? Je sais bien qu'il n'est pas gâté chez sa mère qui a accumulé dans le sien un tas d'horreurs qui puent le camphre, et qu'il n'y manque, sur la cheminée, qu'un globe avec, dessous, une couronne de mariée. Pauvre Mme Denis ! Elle

est de celles qui auront vécu sans savoir pourquoi, auprès d'un mari notaire ou propriétaire rentier. Et cette vie se passe à ranger du linge, à dresser la liste de la lessive, à régler les comptes, à surveiller les métayers et à s'échapper à l'église où elles croient causer avec Dieu, la sainte Vierge et les saints. Ce n'est pas une mauvaise femme, mais elle est bien nulle et je me demande comment un poète de la valeur de Pierre a pu naître d'une femme si fermée à tout art et à toute science. Il n'est pas étonnant qu'elle fût liée d'amitié avec ma belle-mère qui, elle, en plus de la sottise, avait de la malice et qui n'a même pas su donner à mon pauvre Paul la liberté dont Pierre a joui. Je crois que Paul eût pu devenir autre chose qu'une sorte de gentilhomme fermier si on l'avait laissé il y a dix ans, à la fin de ses études, rejoindre à Paris son ami Pierre. Il a parfois du goût. C'est ainsi que je l'ai vu bien ému lorsque Pierre nous a fait part de son dernier drame lyrique. Dieu ! Quelle merveille ! Quelle poésie et quel sujet : Cette jeune Espagnole, Jonquille, que l'on soigne pour sa folie qui consiste à

voir des choses admirables que les personnes qui l'entourent ne savent point voir. Et cette rencontre de Jonquille avec le poète qui, lui, la comprend, la rassure parce que lui aussi, et sans qu'on le traite de fou, il voit comme elle des merveilles que les autres ne voient point. Et cette même inspiration qu'ils ont un soir devant l'océan et que le poète a transcrite sans le dire à la jeune fille, mais qu'elle reconnaît plus tard pour l'avoir eue au même instant que lui. Et ces fiançailles de la Poésie avec la Raison ! Quoi de plus beau ?.. Ah ! quel homme que ce Pierre !... Ce thème du début... Le poète qui longe pour la première fois le jardin où la jeune démente voit l'ombre des heures descendre sur la pelouse et danser. Oh ! être la femme d'un tel homme, partager ses épreuves et sa gloire, l'assister, le défendre, se donner toute à lui, vivre à son ombre, se sentir caressée par sa présence, s'unir à lui, poser mon cœur chaud sur le sien ! Ne plus rien savoir que lui-même et presque plus rien de moi. Ne lui répondre, par les lourdes nuits, que par l'abandon de ma chair et de mon âme. Oh ! Combien me pèse mon

âme ! Et mon corps ! Et qu'il me serait vain d'essayer de lutter contre moi-même ! Autant vouloir empêcher cette fleur de donner son odeur. Et quand Pierre est là, c'est comme du soleil qui irrite mon désir.

Pauvre papa ! Pauvre maman ! Quelle bêtise ils ont faite ! Eh, oui !... La belle situation de Paul, l'aisance... tout le reste, c'est des chimères... il faut se créer un intérieur... on ne vit pas de l'air du temps... l'amour vient ensuite sans qu'on y pense... Ah ! je les connais, je les connais, je les connais, tous ces clichés servis par la dure race de la terre à la jeune fille, cette alouette qui veut s'enlever du sillon. C'est un homme sérieux que tu épouses, disent-ils. Mais un poète, un artiste, qu'est-ce que c'est ? Un meurt-de-faim. Et l'on sourit. Ton Pierre, mais il n'est pas célèbre du tout. Les *Annales* n'en parlent jamais. Tu vois bien que nous avons raison. Et alors c'est Paul que l'on épouse quand on aime Pierre. Oh ! que je suis malheureuse ! Oh ! que je suis heureuse ! Si c'était lui ? J'entends la cloche du portier.

SCÈNE V

A quatre heures après midi, entre dans le salon

PIERRE

Bonjour, madame.

FRANÇOISE

Bonjour, Pierre.

PIERRE

Paul n'est pas là ?

FRANÇOISE

Vous avez bien dû recevoir ma lettre qui vous disait qu'il n'y serait pas.

PIERRE

Oui, c'est vrai.

FRANÇOISE

Vous avez...

PIERRE

Que c'est beau, aujourd'hui !

FRANÇOISE

Vous avez...

PIERRE

Tout le pays est comme un four où cuisent des émaux. C'est un vernissage. On fauche partout le foin. Il n'est pas de saison qui me fasse mieux me souvenir de mon enfance, quand j'allais à l'école primaire avec Paul. On s'endormait sur les devoirs à cette veille de vacances. Il y avait dans un coin d'ombre de la classe un grand arrosoir plein d'eau vinaigrée pour étancher notre soif. Paul avait la spécialité des coléoptères. Dans ses plumiers il rapportait de ces insectes que l'on dirait d'un métal où se mire un azur d'après la pluie, et des carabes d'or, que sais-je ?

FRANÇOISE

Quelle mémoire ! Mes souvenirs scolaires m'ont laissé des impressions moins poétiques. Je n'avais pas l'esprit du couvent du tout. J'étais une insurgée. L'aumônier m'humiliait devant mes camarades, ce qui m'a rendue tant soit peu anticléricale. C'est le seul résul-

tat que l'on ait obtenu. J'étais une espèce de jeune fleur ou plutôt une sorte de gros fruit bien réjoui, une sorte de pêche qui ne demande qu'à être mangée. Car, voyez-vous, nous nous apercevons bien vite de l'effet que nous produisons sur les hommes. Le professeur de dessin n'osait jamais me punir. Un jour il m'avait appelée à la sortie, sans doute pour m'adresser quelque observation, j'avais été insupportable, et il demeura tout gêné, tout drôle devant moi, sans rien dire. Ce jour-là j'ai compris. Avez-vous travaillé cette semaine ?

PIERRE

Oui à mon drame lyrique, toujours.

FRANÇOISE

Qu'il est beau !

PIERRE

J'ai modifié, retouché la scène où la jeune fille, un peu lasse de tout ce luxe qui l'entoure depuis sa naissance, et qui l'a suivie dans cette villa où on l'isole pour la soigner, est

toute ravie de coucher deux jours dans la pauvre chambre que lui a préparée la mère du poète... Il y a là un motif, un contraste entre cette belle créature et ces gens modestes qui l'accueillent en passant comme des sylvains une déesse... C'est la nuit... Vous suivez mon idée ?

FRANÇOISE

Oui, oui.

PIERRE

Jonquille s'est déshabillée. L'amour va naître dans ce grand cœur généreux pour ce pauvre écrivain qui pense et qui sent comme elle... On entend chanter le puits sous la fenêtre de sa chambre. Elle regarde. C'est la vieille servante qui tire un dernier seau d'eau pleine de lune, puis s'en va. On entend l'hymne du silence. Jonquille, comme pour rendre un hommage solennel à cet amour qu'elle sent sourdre en elle pour son humble poète, ouvre la fenêtre et jette dans le puits le saphir de famille qu'elle porte au doigt.

FRANÇOISE

Oh! Que c'est beau, mon ami! Comment concevez-vous Jonquille physiquement?

PIERRE

Une lourde et belle jeune fille blonde. Un contraste entre l'âme et l'argile ensoleillée. On la croit folle, mais elle n'est pas folle, elle n'est que poète, un poète très aigu, voilà tout, et qui a eu le tort de raconter ses inspirations, ou ses visions, au lieu de les écrire... Oui, une femme ronde un peu forte... un peu... comme vous. Paul rentrera-t-il bientôt?

FRANÇOISE

Il m'a dit qu'il espérait être là vers cinq heures.

PIERRE

Quelle heure est-il?

FRANÇOISE

Cinq heures moins cinq.

Françoise va s'asseoir sur une chaise à côté de Pierre. Un silence. On entend un baiser.

SCÈNE VI

Cinq heures après midi; rentrent les enfants et Paul.

PAUL

Bonjour, mes amis.

FRANÇOISE

Comment va Gervier?

PAUL

Il se remet.

FRANÇOISE

N'avez-vous pas eu trop chaud?

PAUL

Mais non. Nous avons rencontré les chèvres. Les enfants ont bu du lait.

LA PETITE CLAUDINE

Oui, il était bien bon. Monsieur Pierre, je vous rapporte cette fleur de la promenade, de la part de papa.

LE PETIT JACQUOT

Il était bien bon. Je vous rapporte cette fleur de la promenade, de la part de papa.

PIERRE

Merci à tous deux. Ils sont bien gentils. Je racontais à Mme Paul mes souvenirs de l'école primaire, quand nous buvions, par les fortes chaleurs, de l'eau vinaigrée.

PAUL

Et que j'élevais des insectes dans une boîte et que nous jouions des tours à Paillassin. Te rappelles-tu Paillassin ?

PIERRE

Qu'est-il devenu ?

PAUL

Il est épicier. Je me souviens d'un jour où Paillassin, afin de marquer son mépris pour le breuvage vinaigré de l'instituteur, avait rapporté de chez lui un mélange d'eau et d'anisette. Il nous montrait sa fiole avec orgueil. Pendant qu'il récitait sa leçon je bus

le contenu de sa fiole sans qu'il s'en aperçût et le remplaçai par de l'eau vinaigrée. Quand Paillassin se fut rassis, il reprit sa fiole. Et tout l'après-midi, il la vidait à petites gorgées sans s'apercevoir de la substitution, et il me chantait :

Tu n'en as pas,
Tu bisques, tu rages,
Tu manges du fromage.

On nous distribuait des croix d'honneur, de petites croix d'étain, te souviens-tu ? Je dois dire que je gagnais la croix plus souvent que toi qui étais un peu irrégulier, déjà un artiste. Mais je pense que la croix d'honneur on l'attachera sous peu à ton habit, et ce sera pour toujours. Et tu l'auras bien méritée et pour ta belle poésie et pour la fidélité de ton cœur à tes amis. Tu sais, mon vieux Pierre, quand un de mes camarades est dans la joie ou dans le deuil, j'y suis aussi. Et quand tu seras dans la Légion d'honneur, ce sera un peu comme si j'en faisais partie. Et puis il en est si peu qui, aujourd'hui, peuvent porter cette distinction la tête haute, qui n'ont pas quelque vilenie à cacher.

PIERRE

Il n'est pas encore question de la croix pour moi.

FRANÇOISE

La croix, ça lui est bien égal.

PAUL

Si, si. Ça viendra, et la fortune avec, et ensuite le beau mariage, ou le bon mariage, qui est préférable au beau mariage. Une femme comme Françoise, mon vieux. Il te faudra une femme comme Françoise, attentionnée comme Françoise, sûre comme Françoise. Car moi, vois-tu, je suis sûr de ma Françoise, comme elle peut être sûre de moi. Nous ne faisons pas un ménage très intellectuel ni très mondain. Mais nous nous aimons, n'est-ce pas ma Françoise ? Françoise, laisse-moi t'embrasser.

FRANÇOISE

Non... pas sur cette joue, sur l'autre. J'ai mal aux dents de ce côté.

SCÈNE VII

Trois mois après, fin d'août, vers midi. Seul dans sa chambre.

PIERRE

... Page 48 de l'indicateur... Puyoo 4 h. 53... Puyoo... Puyoo... D'Audaux à Puyoo, deux heures de voiture... Quel scandale ! Quel scandale !... Deux heures de voiture de Puyoo à Audaux... non d'Audaux à Puyoo... c'est la même chose; pour être à Puyoo à 4 h. 53, il faudra donc que je parte d'ici un peu avant trois heures. Quel éclat ! Quel scandale ! Deux heures... Je dis donc qu'il me faut partir d'ici un peu avant trois heures... Faire charger ma malle... Mais il faut que Françoise aille à pied jusqu'à la croix de mission sur la route de Puyoo. Il y a bien quatre kilomètres des *Cerises* jusque-là. Cela fait une bonne heure... Quel scandale ! Quel éclat ! Pourvu que ça ne tue pas ma pauvre maman, qu'elle ne tombe pas raide en apprenant la chose. Mais comment reculer à présent ? Je suis engagé jusqu'à la garde... Puyoo... 4 h. 53. Nous serons à

Bayonne à 6 h. 32... Bayonne. Quelle scandale ! Après tout elle m'ennuie, cette femme... Non, elle ne m'ennuie pas... Je l'aime. Mais c'est la vie, mais c'est ma vie, mais c'est sa vie, nos vies qui déraillent. C'est le scandale, le scandale dont on parle dans la petite ville cinquante ans après. C'est l'enlèvement de la femme mariée, de la femme mariée à l'ami et qui a deux enfants. Bayonne à Hendaye, trois heures... Irun... D'Irun, le lendemain matin, d'Irun à Saint-Sébastien... Burgos...

Mme DENIS entre.

Mon chéri, dis-moi, j'ai bien mis dans ta malle tout ce qu'il te fallait. Dès ton arrivée à Paris, tu commanderas quelques chemises de flanelle pour te lever. Il fait frais parfois à la fin d'août. J'ai placé entre deux paquets de mouchoirs la photographie qui a été faite sur le daguerréotype de ton père à ton âge. Comme tu t'es mis à lui ressembler ! O mon enfant, que je t'aime ! Tu as l'air tout triste.

PIERRE

Maman c'est de te quitter, c'est de te quitter, maman. (*A part*) : Oh ! que je souffre !

Être ou ne pas être... Oh ! ne pas être... Mais pas l'horrible chose, pas le suicide. Comment me trouver acculé à ce départ lorsqu'il y a trois mois, il n'y avait pas un baiser entre nous. Je sais qu'elle se tuera si je m'en vais sans elle. Je sais qu'elle se tuera. Je la connais. Elle se tuera comme cet encrier est là. On se demande pourquoi ces choses-là arrivent. Elles arrivent. Elles arrivent.

Mme DENIS

J'ai mis tes manuscrits sur le dessus de la malle au cas où tu voudrais disposer de quelques-uns d'entre eux pendant le voyage. Tu feras bien de ne pas fatiguer tes yeux à la lumière et de dormir jusqu'à Paris. Si tu désires te servir de quelques livres, tu me les indiqueras et je les rangerai dans la valise que tu prends avec toi.

PIERRE

Merci, maman. Je ne travaillerai pas en route.

Mme DENIS

J'ai mis encore dans ta malle quelques billes de chocolat et peu de pâte de coing, — du coing de ce cognassier où lorsque tu étais enfant tu suspendais ton polichinelle. Puis j'ai glissé cinq cents francs dans cette enveloppe pour que tu les ajoutes à ce que tu as déjà. Je les ai économisés depuis le commencement de l'année. A mon âge, on peut avoir toujours la même robe et le même chapeau. Tu sais, mon ami, dans notre monde, quand une femme est veuve, elle ne dépense plus beaucoup.

SCÈNE VIII

Le lendemain, vers quatre heures, sur la route de Puyoo, la voiture fermée qui amène Pierre s'arrête devant Françoise qui attend auprès d'une croix de mission.

PIERRE

Monte vite. Prends garde à ta robe, elle m'empêche de refermer la portière.

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE PREMIÈRE

Au mois de juin de l'année suivante dans une rue de Burgos, puis sur une place où l'on se promène au clair de lune.

FRANÇOISE

Regarde cet étalage. Ces olives sont énormes.

PIERRE

Vois donc au plafond, suspendu entre cette morue et ce balai, ce petit cercueil. C'est une chose bien espagnole que de vendre des cercueils tout faits dans une épicerie.

FRANÇOISE

Ppheu... allons nous promener sur l'Espolon. C'est plus gai. As-tu vu aujourd'hui le directeur de ta Compagnie ?

PIERRE

Oui.

FRANÇOISE

Eh bien ?

PIERRE

C'est toujours la même chose. Dès qu'il y aura une place à Montevideo, elle m'est destinée. Il y a là-bas une clientèle française plus nombreuse que je ne pensais.

FRANÇOISE

Vois donc ce couple, ce pauvre officier fourbu avec ces grandes lunettes noires et cette petite canne. Pauvre homme ! Qu'il a l'air peu guerrier, mais que sa femme a l'air heureux de se produire avec lui ! Ils font penser à une fable de la Fontaine illustrée... Tu disais donc qu'il y a là-bas une nombreuse clientèle française. Avez-vous parlé du traitement ?

PIERRE

Oui, ce que je te disais : quatre cents pesetas par mois.

FRANÇOISE

Ça fait le double d'ici.

PIERRE

Et ce ne sera pas trop.

FRANÇOISE

Tu vois, ami, tu l'avoues, tu te gênes, tu te gênes pour moi. Oh ! que je me sens malheureuse quand je songe à la charge que je te suis. O mon Pierre ! mon Pierre ! que je souffre ! Dis-moi que je ne dépense pas trop.

PIERRE

Non, certes, ma chérie, tu ne dépenses pas trop, tu es si raisonnable !

FRANÇOISE

Je fais pourtant tout ce que je peux. Vois mes bottines.

PIERRE

Non, mon amour, tu ne m'es pas à charge. Et j'exige que demain tu achètes d'autres bottines. (*En lui-même*) : Non, elle ne m'est pas

à charge. C'est une pauvre blessée, et moi aussi je suis un pauvre blessé. Elle ne m'est pas à charge. Ma tristesse n'est pas de me dévouer ni d'avoir laissé là mon art pour notre pain quotidien... C'est autre chose... Qu'est-ce, ô mon cœur ? Il me semble que bien que besogneux comme nous sommes, malgré ces chaussures éculées qu'elle porte, nous pourrions être heureux si... si nous n'étions pas nous... si elle n'était pas la femme d'un autre. Oh ! je sais bien que ce n'est pas la misère de l'argent qui me tue... C'est la misère du cœur. Oh ! si le passé n'existait pas... si elle était une simple épouse dont on a assumé la protection ; si je sentais sur moi la bénédiction de Dieu. Combien, quand elle s'endort dans notre pauvre chambre, combien je saurais la consoler et la défendre de la vie. Mais quelque chose de plus fort que moi-même pèse sur moi, une tristesse, un dégoût, une lassitude qui ont tué en moi l'homme de naguère. C'est pour n'être ni lâche, ni cruel, que je réponds machinalement à son grand amour. Mais je suis à présent comme un violon sans âme. Il y avait en moi, malgré tout, malgré

mon indifférence religieuse et mon paganisme de jeune homme, je ne sais quelle relation céleste : peut-être l'indulgence du Créateur pour celui que séduisait tant de beauté, les fruits et les courtisanes. Et il y avait des jours où je disais : Mon Dieu, pardonnez-moi, je n'ai pas pu ne pas succomber à une tentation aussi dorée. Mais à présent, ce n'est plus cela, maintenant j'ai perdu la relation du Divin. Et autant qu'un homme de la Bible, je ressens la réprobation du Juge, et je la ressens comme je sais que je suis là.

FRANÇOISE

Tu ne me parles pas, chéri. Tu ne me dis rien. Tu es fatigué ?

PIERRE

Un peu de migraine, je ne me trouve pas très bien.

FRANÇOISE

Nous rentrerons de bonne heure. Voici la musique militaire. Ces enfants, comme ils ne tiennent déjà plus en place ! Il faut toujours

qu'ils dansent. Quelle importance ils prêtent ici à cette musique de cigales ! En Espagne quand ils disent : « la musique ! » il semble qu'ils parlent d'une chose essentielle à l'existence. Et tant qu'un fifre résonne, ils sont comme des duvets dans un courant d'air. Quelle est cette petite fille qui te montre du doigt à ce monsieur ?

PIERRE

C'est précisément la fille du directeur de la Compagnie. Elle m'a reconnu. Il est possible que son père me demande pour elle quelques leçons de français. Il m'a vaguement parlé de cela... Mais demain, je veux que tu achètes des bottines.

FRANÇOISE

Mon pauvre ami...

PIERRE

On dirait que tu boites un peu ?

FRANÇOISE

Ce n'est rien, rien... N'aimes-tu pas, mon chéri, voir passer tous ces groupes de petites

jeunes filles. Oh! regarde celle-là qui a un coquelicot sous sa mantille. Parce que ce jeune homme lui parle, comme elle pâlit ! Et cette autre, mais blonde... Est-ce qu'elle ne te rappelle pas la Jonquille de ton drame?

PIERRE

Mon drame...

FRANÇOISE

Oh ! tais-toi, chéri, n'aie pas cet air désabusé. Oh! oui... dis... tu travailleras encore, les beaux jours reviendront.

PIERRE

Mais pourquoi boites-tu ainsi? Est-ce que tes souliers te blessent ?

FRANÇOISE

Non, mon ami. Mais j'aimerais bien rentrer. Je suis un peu lasse.

SCÈNE II

Le même soir, à dix heures, dans une pauvre chambre, à l'avant-dernier étage d'un petit hôtel.

PIERRE

Il fait étouffant. C'est intenable, même en laissant la fenêtre ouverte. Il y a ce soir une

séance de café-concert, en face, dans ce bouge. Il ne manquait plus que cela pour nous empêcher de dormir.

FRANÇOISE

Mon ami, partout je suis bien avec toi, que je dorme ou que je veille.

PIERRE

Cette odeur d'huile frite, qui monte de la cuisine, empeste.

FRANÇOISE

Prends-moi un peu sur tes genoux.

PIERRE

Oui, ma chérie. Viens, ma chérie. Quoi, tu pleures ? Qu'as-tu ?

FRANÇOISE

Je ne sais ce que j'ai... Une chose que je ne sais pas dire.

PIERRE

Mais quoi ?

FRANÇOISE

Non... Tu sais combien je t'adore, je te fâcherais...

PIERRE

Non... Dis ? Je le veux.

FRANÇOISE

Je pense à Jacquot et à Claudine.

PIERRE

Pourquoi me parles-tu de tes enfants ? Est-ce que c'est pour me donner du courage ? Pourquoi aussi ne regrettes-tu pas ton mari ?

FRANÇOISE, qui se déshabille.

Oh ! pardonne-moi, mon ami... pardonne-moi... pardonne-moi... Et puis, regarde là, pose ta main sur moi... à droite... plus haut... aïe ! Il y a une boule de la grosseur d'un œuf et qui me fait horriblement souffrir.

PIERRE

O ma pauvre chérie ! Et qu'est-ce que c'est ?

FRANÇOISE

Je ne sais pas.

PIERRE

Il faudra voir le médecin.

FRANÇOISE

Non, pas le médecin. O mon amour! Viens... Tu poseras un peu la main à plat sur mon mal pendant que je m'endormirai et je serai heureuse.

SCÈNE III

Le lendemain matin ils se réveillent vers six heures. Par la fenêtre demeurée ouverte on voit la cathédrale de Burgos dans le ciel chargé de nuages gris, pareil à un grand filet de pêche.

PIERRE

Tu n'as pas bien dormi, ma chérie?

FRANÇOISE

Oh! non... J'ai eu un horrible cauchemar.

PIERRE

Souffres-tu autant du côté?

FRANÇOISE

Un peu moins. Ça passera tout seul.

PIERRE

Tu as gémi en dormant.

FRANÇOISE

C'était ce rêve.

PIERRE

Que rêvais-tu ?

FRANÇOISE

Oh ! laisse, rien... Ça n'a pas d'importance.

PIERRE

Pourquoi ne veux-tu pas me raconter ce rêve ?

FRANÇOISE

Non, mon ami. Cela n'a pas d'importance, cela te peinerait. Il vaut mieux n y plus penser.

PIERRE

Je veux que tu me dises ton rêve.

FRANÇOISE

J'ai rêvé que j'enfermais Jacquot et Claudine dans le petit cercueil que nous avons vu hier soir dans cette épicerie.

PIERRE

Ce sont des bêtises. C'est la manie que tu as pendant le jour de ressasser toujours les mêmes choses qui a provoqué ce mauvais rêve. Tu penses trop au passé.

FRANÇOISE

O mon ami ! du moins, ce passé, je me le reproche pas.

PIERRE

Je ne te reproche rien du tout. Mais enfin, c'est une chose peu aimable pour moi, que de te sentir à chaque instant regretter ce que tu prétends m'avoir sacrifié.

FRANÇOISE

Pierre, Pierre, non, pas ça. Ne me dis pas cela. Tu me fais tant de mal, tant de mal. Tu sais que je t'aime par-dessus tout. Mais si tu savais... si tu savais... si tu savais comme c'est dur au cœur...

PIERRE

Encore ! Tu recommences ! On dirait vraiment que c'est de ma faute.

FRANÇOISE

Oh ! ne prononce jamais de phrases comme celle-là !

Elle sanglote.

PIERRE

J'ai eu tort. Viens dans mes bras. Je t'aime.

FRANÇOISE

Est-ce vrai que tu m'aimes ?

PIERRE

Si je ne t'aimais pas, je ne serais pas ici.

FRANÇOISE

O mon Pierre ! tu es toute ma vie. Je ne m'appartiens plus. Si tu savais combien vont me paraître longues jusqu'à midi, dans ce pays dont je ne comprends pas la langue, ces heures que tu vas passer à ton bureau ! Si encore je pouvais t'aider dans cette tâche ingrate...

PIERRE

Quelle heure est-il ? Regarde ma montre sur la table de nuit.

FRANÇOISE

Il est sept heures moins vingt.

PIERRE

Il faut que je me lève.

SCÈNE IV

Un moment après dans la même chambre.

LA FEMME DE SERVICE, en mauvais français.

La blanchisseuse vous fait dire que, si elle n'est pas payée de son compte, ce soir, elle ne rendra pas le linge et s'adressera à l'huissier.

FRANÇOISE

Mon Dieu ! Que dois-je faire? Monsieur n'est pas là. A combien s'élève la note ?

LA FEMME DE SERVICE

A quarante-huit pesetas. C'est le compte de six mois.

FRANÇOISE

Mais où voulez-vous que je prenne cette somme? Mon mari n'est pas là. Il faut attendre qu'il rentre.

LA FEMME DE SERVICE

La blanchisseuse dit que lorsqu'on porte au doigt la bague de madame, on doit pouvoir acquitter un compte.

FRANÇOISE, en elle-même.

La bague bien-aimée que m'a donnée mon chéri, cette émeraude qu'il a eu la folie de m'acheter au début de notre liaison. Il m'a dit en me l'offrant : elle a la couleur de cette pelouse ombragée de noyers sur laquelle tu marchais quand je t'ai vue la première fois *aux Cerises*, il y a huit ans, lorsque tu étais jeune fille. (*A haute voix*) : Vous direz à la blanchisseuse qu'elle est une insolente. (*En elle-même*) : A quoi bon se fâcher ? Ce pauvre Pierre, dans quel désarroi il serait s'il savait que cette note vient encore s'ajouter aux autres notes. Il a déjà touché un acompte de cinquante pesetas sur sa fin du mois. Et il s'en manque de dix-huit jours avant qu'il touche les cent cinquante pesetas qui lui resteront dus. Autant, si je le peux, lui épargner cette nouvelle souffrance. Il est si sensible

aux épreuves d'ordre matériel. Peut-être ne s'apercevra-t-il pas tout de suite de la disparition de la bague. Et s'il ne la voit plus à mon doigt ? Bah ! je dirai que je l'ai perdue... Non, je ne dirai pas cela qui pourrait faire soupçonner les domestiques de l'hôtel. Mais il ne s'apercevra pas, du moins tout de suite...

LA FEMME DE SERVICE

La blanchisseuse attend en bas votre réponse.

FRANÇOISE

Allez lui dire que je passerai la payer dès ce soir.

SCÈNE V

Le même jour, à onze heures du matin, dans l'arrière-boutique d'un vieux brocanteur de bijoux.

LE BROCANTEUR, dans un français assez correct.

Posez là votre parapluie. Il fait une fameuse averse. Qu'est-ce que vous voulez ?

FRANÇOISE

Savoir combien vous me donneriez de cette bague.

LE BROCANTEUR

Oh ! Acheter une bague à une personne que l'on ne connaît pas... à une Française... cela n'est pas possible, cela est bien dangereux. Il y a tant de gens qui passent en Espagne...

FRANÇOISE

Monsieur, je ne suis pas une voleuse.

LE BROCANTEUR

Ne vous fâchez pas. Vous êtes jolie comme ça toute fâchée, toute rose, toute rouge. Ne vous fâchez pas, mon enfant. Voyons votre bague ? Oui, c'est une émeraude, mais elle n'est pas de bonne qualité. Elle est givrée... Vous voyez ces petites choses qui enlèvent beaucoup de valeur...

FRANÇOISE

Elle a coûté douze cents pesetas à Saint-Sébastien.

LE BROCANTEUR

Le bijoutier, il vous a volée, ma belle. Cette bague ne vaut pas la moitié, ni le quart. Dans tout Burgos, ni dans toute l'Espagne, ni dans tout le monde entier vous ne trouverez pas un joaillier, qui vous donne le quart du prix qu'elle a coûté. Et où logez-vous, ma belle enfant?

FRANÇOISE

Hôtel *del Norte*.

LE BROCANTEUR

Et pourquoi est-ce que le petit mari il ne vient pas ici pour vendre le bijou? Vous comprenez c'est très dangereux ce genre d'affaires. Si vous voulez, j'irai traiter avec vous le marché dans votre appartement.

FRANÇOISE

Oh! non, monsieur.

LE BROCANTEUR

Vous voyez, ne m'en voulez pas. Il y a quelque raison pour que vous ne vouliez pas.

Il n'y a pas dans tout le monde entier, je vous ai dit, un seul bijoutier qui consentirait à cet achat sans que vous donniez des références et que vous l'ameniez à votre domicile. Dans ces conditions, et je le fais pour vous obliger parce que vous me semblez une intéressante personne bien gentille, je vous offre trois cents pesetas. C'est une folie de ma part.

FRANÇOISE

Voici la bague.

LE BROCANTEUR

Voilà du bon, du bel argent. Est-ce que l'on ne peut pas demander un petit baiser par-dessus le marché ?

FRANÇOISE

Monsieur, ne m'insultez pas.

LE BROCANTEUR

Allons, ne vous fâchez pas. Prenez votre argent. Vous venez de conclure une bonne petite affaire.

SCÈNE VI

A la même heure, dans le bureau de la Compagnie où il est employé.

PIERRE pense.

Que ce travail est fastidieux ! A peine levé on s'endormirait dessus... Mais aussi... Que, peu de goût j'ai de la vie et quelle douleur de me sentir si peu tendre envers cette pauvre créature ! Que n'ai-je, pour suppléer à cet amour dont je ne ressens que l'amertume, un peu plus de pitié ? Pourquoi toujours ces emportements que je veux réprimer, mais que je ne peux réprimer et qui la laissent en larmes ? Lâcheté. Lâcheté de l'homme habitué à jouir de ses nerfs comme des cordes d'un violon. Ah ! Qui donc a dit qu'il ne fallait pas voir les cygnes de trop près ? Voilà ce qu'a fait de moi cette tension continuelle de mon être, cette poursuite d'un absolu terrestre qui n'existe pas. Je me souviens que tout enfant j'allais demander au grand bouleau du bosquet de me parler. Et à ses mil-

liers de voix assignant d'avance une réponse, je forçais l'arbre à être en harmonie avec moi. On ne se doutait pas, lorsqu'on me trouvait comme hébété par le bruit si mobile des feuilles, que j'étais au pied d'une lyre trop complaisante et dont il m'aurait fallu distraire pour opposer un réducteur à ma rêverie. Quelles mers ne m'ont pas bercé, quels chaos de bataille, quels hymnes, quels rires et quels sanglots n'ai-je pas écoutés dans ces ramures? Mais voici qu'en faisant du bel arbre un ami toujours prêt à m'entendre et à m'absoudre, je suis devenu le misérable sujet de moi-même. Et je crains qu'à travers les douleurs de cette existence par moi et pour moi sacrifiée, je n'écoute que la triste voix de mon bouleau. Il est des gens qui savent marcher sans jamais se retourner vers leur passé. Croient-ils donc qu'ils soient comme moi qui, dans l'instant que je songe devant cet encrier, cette plume, ce registre et cette boîte pleine de poudre à sécher l'écriture, vois ma mère dans son jardin, les yeux bouffis de larmes et traînant sur le sable ses pieds enflés par les troubles de son

cœur ?... Comme moi qui, dans le même moment, vois mieux que dans la réalité l'honnête homme que j'ai trompé, tenir avec ses mains découragées les mains de ses enfants qui posent des questions? Mais alors, diras-tu à toi-même, mais alors il ne fallait pas enlever cette femme puisque tu n'avais même pas le courage de la rendre heureuse. Oh! mais si vous saviez ce qu'il y a de terrible dans la tentation qui sévit, l'été, comme un vent desséchant dans la solitude des campagnes; qui se substitue à l'ennui; et qui, lorsque deux jeunes êtres sont en présence les emplit d'un désir tel qu'ils sont prêts à se fondre comme des fruits! Voilà, voilà ce qui s'est passé. Mais que me reste-t-il de cette douceur sinon une épouvantable amertume? Et n'allez point me taxer d'égoïsme! Sachez-le, tout autant qu'un autre je saurai traîner mon boulet, et un boulet d'autant plus pesant que c'est ma sensibilité qui le meut. Mais si je fouille au fond de ma conscience, dans cette caverne où l'homme aime peu à descendre et à faire de la lumière, si je scrute le coin le plus reculé, ce n'est point que j'aie peur du boulet à traîner,

mais c'est l'immense remords que ce boulet ne soit pas une croix à porter.

LE DIRECTEUR, en espagnol.

Il va être midi. Il faut toujours poser votre parapluie là-dedans. Sans cela vous mouillez le parquet. En vous en retournant vous mettrez à la poste ces plis de la Compagnie. Il faudra recommander celui-ci, celui-là et celui-là.

PIERRE, en espagnol.

A votre service, monsieur le directeur.

SCÈNE VII

A midi, dans la salle à manger du petit hôtel ; à voix basse, en prenant leur repas.

PIERRE

As-tu songé à t'acheter d'autres souliers ?

FRANÇOISE

Non, pas encore.

PIERRE

Penses-tu que le cordonnier te fasse crédit jusqu'à la fin du mois ?

FRANÇOISE

Ne t'inquiète pas de cela. J'avais mis de côté, au commencement de juin, en cas d'imprévu, une petite partie de l'argent que tu m'avais remis. Ainsi le cordonnier sera payé comptant s'il l'exige.

PIERRE

Que tu es sage... Où es-tu allée ce matin ?

FRANÇOISE

Du côté des *Capucinos*

PIERRE

A quelle heure ?

FRANÇOISE

Il n'y a qu'un instant.

PIERRE

C'est curieux... Je suis aussi passé par là. Je me suis même réfugié dans la chapelle, à cause de la pluie battante. Quel dénûment ! Sur les marches du pauvre autel un vieux moine est venu soigner un pied de grandes-

marguerites. A genoux, attentif, le front au-dessus des fleurs nombreuses, on eût dit qu'il cultivait un ciel étoilé.

FRANÇOISE

Mon cher ami, que tu trouves de jolies images !

PIERRE

Quand tu es douloureuse, quand ton âme faiblit, à quelle force fais-tu appel ?

FRANÇOISE

A ton amour. Et toi ? Ah ! Je sens bien que ce n'est pas à mon amour.

PIERRE

Doutes-tu de lui ?

FRANÇOISE

Eh ! non, mon chéri. Je sais bien que s'il te fallait donner pour moi jusqu'à la dernière goutte de ton sang, tu la donnerais.

PIERRE

Je le crois.

FRANÇOISE

J'en suis sûre. Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même... Et cependant il y a une ombre que tu projettes entre toi et moi, Pierre, une ombre qui t'empêche de m'aimer de la manière dont je t'aime.

PIERRE

Tu n'as pas d'ombre, toi?

FRANÇOISE

Hélas! Si... J'ai des ombres, mais je les noie dans la lumière de ton amour.

PIERRE

Et mon ombre, à moi, que crois-tu qu'elle est?

FRANÇOISE

L'ombre que tu recherchais ce matin dans la chapelle des *Capucinos*. Mais celle-là, vois-tu, on ne la noie pas. Car elle est l'ombre de la lumière même.

PIERRE

Je suppose que tu n'en es point jalouse.

FRANÇOISE

Oh! non, mon ami. Tu sais comme nous sommes, les pauvres femmes. Au contraire, moi qui jamais ne l'avais ressenti, je ressens je ne sais quel amour lointain et douloureux pour ce Dieu terrible que tu me préfères.

PIERRE

Françoise?

FRANÇOISE

Pierre?

PIERRE

Crois-tu qu'il ne manque rien à ton amour?

FRANÇOISE

Oh! à moi, il ne manque rien... il ne manque rien... Je t'assure qu'il ne manque rien.

Elle sanglote dans sa serviette.

SCÈNE VIII

Ils sont remontés dans leur chambre. Il est une heure après midi.

FRANÇOISE, sur les genoux de Pierre.

Veux-tu me laisser reposer la tête sur toi, comme ça?

PIERRE

Oui, ma chérie.

FRANÇOISE

Aïe !

PIERRE

Qu'as-tu ?

FRANÇOISE

C'est toujours ce point douloureux à droite... Cette grosseur...

PIERRE

Écoute. Il ne s'agit pas de tergiverser. Il est une heure. Mets ton chapeau. Sortons. J'ai le temps avant l'ouverture du bureau. Il faut passer chez le médecin.

SCÈNE IX

Un moment après, chez le médecin.

LE MÉDECIN, en espagnol.

C'est pour monsieur ou pour madame la consultation ?

PIERRE, en espagnol.

C'est pour ma femme. Elle souffre beaucoup d'une grosseur au côté.

FRANÇOISE

Qu'est-ce qu'il te demande?

PIERRE

Il me demandait si c'est pour toi ou pour moi la consultation.

LE MÉDECIN

Que madame enlève sa robe.

PIERRE

Il te dit d'enlever ta robe.

FRANÇOISE

Oh! j'éprouve une honte à me montrer ainsi.

PIERRE

Il le faut, ma pauvre amie.

LE MÉDECIN

Étendez-vous sur le canapé.

PIERRE

Il te demande de t'étendre sur le canapé.

LE MÉDECIN

Ah ! oui... En effet. Heu... Heu... Là, est-ce que vous souffrez quand je touche ?

PIERRE

Il te demande...

FRANÇOISE

Aïe ! C'est abominablement douloureux.

LE MÉDECIN

Et ici ?

PIERRE

Il te demande si tu souffres là où il te touche.

FRANÇOISE

Non, pas là.

LE MÉDECIN

Ni là ?

FRANÇOISE

Ni là.

LE MÉDECIN

Et là, sous le bras.

FRANÇOISE

Oui, beaucoup. Ça répond là.

LE MÉDECIN

Il va falloir voir un chirurgien.

FRANÇOISE

Il parle de chirurgien ? Mais alors, je suis très malade !

LE MÉDECIN

Voyez un chirurgien au plus tôt. Vous pouvez remettre votre robe.

PIERRE

Monsieur, nous sommes deux Français qui avons eu des revers de fortune. Nous habitons Burgos depuis un an. Nous sommes à l'hôtel *del Norte*. J'occupe un modeste emploi à la Compagnie *del Rio*. Si vous aviez bien voulu attendre jusqu'à la fin du mois pour le règlement de cette consultation...

LE MÉDECIN

Moi, je puis attendre. Mais j'ai bien peur que madame ne puisse pas attendre jusqu'à la fin du mois...

PIERRE

Est-ce donc tout à fait urgent d'aller trouver un chirurgien ?

LE MÉDECIN

Tout à fait urgent.

FRANÇOISE

Qu'est-ce qu'il te dit ?

PIERRE

Il me dit qu'il ne faut pas s'effrayer comme ça tout de suite.

SCÈNE X

Le même jour, à trois heures, au bureau de la Compagnie.

PIERRE

Monsieur le directeur, j'ai demandé à vous parler en particulier.

LE DIRECTEUR

Avant tout je vous ferai observer, monsieur, qu'il y a moins de huit mois que vous appartenez à la Compagnie et que, non seulement vous avez touché intégralement vos mensualités, mais encore que par trois fois je vous ai fait des avances. S'il s'agit d'une nouvelle demande d'argent, il est inutile d'insister.

PIERRE

Ma femme et moi nous sommes horriblement malheureux.

LE DIRECTEUR

Votre femme... Votre femme...

PIERRE

Eh quoi, monsieur... doutez-vous ?

LE DIRECTEUR

Je n'ai rien dit. Je vous prie seulement d'être bref dans ce que vous avez à m'exposer.

PIERRE

Ma femme vient d'être atteinte d'un mal très grave qui va nécessiter probablement

une intervention chirurgicale. Nous sommes dans le dénûment. Je lui ai laissé ignorer tout à l'heure, en sortant de chez le médecin, que l'opération est très urgente. Je suis pris, monsieur, entre l'existence de ma femme et ma misère. J'ai pensé que, peut-être, si vous intercédiez charitablement auprès de l'administration de l'hospice de Burgos, il consentirait à admettre ma femme pendant le temps de l'opération et de la convalescence... Nos moyens ne nous permettent pas de recourir à une clinique privée.

LE DIRECTEUR

Je vous écoute, monsieur. Mais n'avez-vous donc pas en France, ni votre femme, ni vous, des parents, des amis qui puissent s'intéresser à votre malheureux sort... des amis... des parents ?... Il est douteux que l'administration de l'hospice veuille s'intéresser gratuitement à des étrangers établis depuis peu à Burgos, alors qu'elle fait souvent des difficultés pour accepter les malades qui ne sont pas nés dans la province.

PIERRE

Alors, monsieur, que faut-il que je fasse ?

LE DIRECTEUR

Vous allez demander au chirurgien quelle est la date qu'il pense devoir fixer pour l'opération. Je vais tâcher de mener à bien une demande d'admission pour votre femme à un lit de l'hospice de Burgos.

PIERRE

Monsieur le directeur, je vous suis bien reconnaissant.

SCÈNE XI

Un mois après, en juillet, un dimanche après midi, à l'hospice de Burgos, salle numéro 4, lit numéro 15, Pierre est assis auprès de Françoise couchée à la veille de l'opération. La fenêtre voisine du lit ouvre sur un humble potager. On entend le bruit continuel d'une fontaine.

FRANÇOISE

Tout cela... ton amour, ce bruit d'eau, notre misère, cet instant où je tiens encore ma main dans ta main, tout cela... tout cela...

PIERRE

Du courage, ma bien-aimée.

FRANÇOISE

J'ai du courage. Mais tu sais... à la veille de ce grand jour... Oh! ne me gronde pas... Quand mes enfants jouaient au long des capucines... Quand tu verras... Oh! c'est mal ce que je te dis, parce que ça va te faire mal... Mais, tu comprends, il faut qu'il sache si jamais... il faut qu'il sache qu'à la veille de ma mort je vous portais tous dans mon cœur avec passion.

PIERRE

Quoi? Tu l'aimes comme tu m'aimes?

FRANÇOISE

Non... non pas de la même façon. Je l'aime d'une grande tendresse apitoyée... Oh! pardonne-moi de te parler ainsi de Paul à mes dernières heures peut-être... Je l'affectionne d'une douleur grande comme l'amour, d'un sentiment qui n'a pas de nom, du sentiment dont on vénère un être à qui l'on a fait du mal..

PIERRE

Françoise...

FRANÇOISE

Il fallait bien que ces dernières paroles fussent prononcées, confiées, confessées à celui que j'aime le plus au monde, à toi, mon chéri, mon âme, mon amant.

PIERRE

Ma femme...

FRANÇOISE

Oh ! Que Dieu ait pitié de moi... Qu'il me donne de vous revoir tous un jour... Et cependant, n'est-ce pas, toi qui as un grand fonds chrétien, n'est-ce pas que je ne suis point en règle avec le Ciel ?

PIERRE, faisant pour répondre un effort surhumain.

Nous ne sommes pas en règle avec le Ciel.

FRANÇOISE

Oh ! dis... ne dis pas... Oh ! ne pas vous revoir, ne pas te revoir, ne pas être liée à toi toujours, à jamais... Non, c'est trop affreux.

Oh ! tout sacrifier à cela... tout... Dis, que faut-il sacrifier, que je le sacrifie ?

PIERRE, avec un sanglot dans la gorge.

C'est moi qu'il faut sacrifier.

FRANÇOISE

Ah !

UNE RELIGIEUSE FRANÇAISE

Monsieur, cinq heures vont sonner. Les règlements n'autorisent pas les visites aux malades après cinq heures. Je regrette... mais... L'opération devant avoir lieu demain de grand matin, et personne en dehors du chirurgien et de ses aides n'ayant le droit d'y assister, je vous ferai tenir le résultat immédiatement à l'adresse que vous me laisserez.

PIERRE

Vous êtes bien bonne, ma Sœur. Voici mon adresse : jusqu'à sept heures et demie, hôtel *del Norte;* à partir de huit heures, à la Compagnie *del Rio*.

LA RELIGIEUSE

Monsieur, ayez bon espoir. La malade sera dans d'excellentes conditions quand elle passera dans la salle d'opération.

SCÈNE XII

Le même après-midi, à cinq heures, dans la chapelle des *Capucinos* pleine d'ombre et dont la voûte épaisse et ronde semble avoir été enfumée par quelque incendie ancien. Il n'y a dans la chapelle que

PIERRE, qui prie à genoux.

Dieu, vous êtes là. Vous êtes là et je concentre sur Vous toute la force de mon cœur. Je Vous fais un appel plus pressant que tous les appels. Je vais à Vous parce qu'il n'y a plus personne qui puisse me répondre que Vous. Je suis triste jusqu'à la mort, comme Vous avez été dans Votre agonie. Je suis misérable, si misérable que je ne sais plus distinguer la lourde faute que j'ai commise de la détresse où je me trouve. Vous êtes là. Vous m'écoutez. Je Vous parle et Vous me

répondez parce que mon cœur est en face du Vôtre et parce que je n'ai pas su retirer du fossé où je l'ai fait tomber une âme que j'y ai poussée avec la mienne. Avec Vous il n'y a pas à mentir. Vous me connaissez mieux que moi-même. Vous savez que je donnerais pour Françoise jusqu'à la dernière goutte de mon sang; que j'accomplis pour elle les besognes les plus ingrates et que je me livrerais aux plus rudes s'il le fallait. Et je ne regrette rien de mon art interrompu. Vous savez que les heures que je viens de passer auprès d'elle, avant l'opération de demain, sont les plus atrocement amères que j'ai vécues. Mais ce qui porte au comble ma détresse, ce n'est point une disparition que je redoute pourtant par-dessus toutes les épreuves humaines, mais c'est une mort éternelle, c'est la pensée que Françoise à jamais aveuglée par le crime que nous avons commis, ne me retrouve jamais en Vous; et que frappé de la même cécité, je cherche en vain après ma mort celle qui fut ma vie. Jamais. Oh! quel mot! Je Vous supplie donc, ô mon Dieu, de nous sauver, de

faire que nous puissions nous reconnaître en Vous. Car il n'y a que Vous qui puissiez nous sauver par un presque impossible miracle. Mais j'ai retenu ce fragment de ma prière du matin : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. » O Dieu ! Je demande, je cherche et je frappe. Je frappe à la porte de votre présence réelle sans laquelle je ressens que rien ne m'est plus. Je Vous implore comme jamais davantage ne Vous a imploré personne. Je Vous demande je ne sais comment ce que Vous savez mieux que moi. Je Vous demande de faire pour moi ce que je n'ai pas fait. Prenez en pitié sa chair maintenant meurtrie et humiliée, mais surtout son âme. Qu'est-ce de l'amour humain, ô mon Dieu ! quand de grosses veines noires sillonnent le corps ? Mais qu'est cet autre amour qui naît au-dessus de celui-là et qui se passe de beauté ? Vous savez que jamais plus qu'aujourd'hui je ne fus attaché à cette pauvre victime. O mon Dieu ! ne la perdez pas, ne nous perdez pas. Pardonnez-nous la faute dont nous sommes coupables et si Vous exigez pour la rançon de

notre salut quelque surhumain sacrifice, parlez, mon Dieu, je Vous écoute.

A côté de Pierre qui sanglote vient à passer, se dirigeant vers l'autel, le père Gabriel.

LE PÈRE GABRIEL, capucin français.

Vous êtes bien malheureux, mon enfant?

PIERRE

O mon Père ! Je suis atteint d'une peine infinie.

LE PÈRE GABRIEL

Il n'y a pas dans ce monde, il n'y a pas, mon enfant, de peine infinie. Voulez-vous venir dans ma cellule ?

PIERRE

Oh ! oui... Je ne sais où aller.

SCÈNE XIII

Sept heures du soir, dans une cellule dont les seuls meubles sont un crucifix et deux tabourets de bois.

LE PÈRE GABRIEL

Vous me dites donc, mon enfant, que cette malheureuse vous a exprimé aujourd'hui la

douleur d'avoir abandonné son mari et ses enfants et la crainte de ne pas les retrouver dans l'éternité ?...

PIERRE

Oui, mon Père.

LE PÈRE GABRIEL

Vous pensez donc que si elle guérissait et que si son mari lui pardonnait, elle aurait assez de force pour arracher de son cœur l'amour qu'elle vous porte et qui vous retient, elle et vous, sous le coup de la damnation ?

PIERRE

Mon Père, je ne peux rien affirmer, sinon que son angoisse est atroce entre ces deux alternatives : si elle revient à la santé, d'avoir pris la ferme résolution de n'être plus ma maîtresse et, si elle doit mourir, de n'avoir pas pris cette résolution sans laquelle on ne peut entrer dans l'éternité de l'Amour.

LE PÈRE GABRIEL

Elle est donc croyante ?

PIERRE

Elle songeait peu aux choses de la religion, mais depuis qu'elle est tombée malade, elle m'exprime d'une manière si simple ses pensées sur la mort que je pourrais croire que la Foi ne l'avait jamais complètement abandonnée.

LE PÈRE GABRIEL

Dans ces conditions, il est terrible pour un chrétien de savoir qu'elle ne s'est pas confessée. Quand l'opère-t-on ?

PIERRE

Demain, de très bonne heure.

LE PÈRE GABRIEL

Et vous, mon enfant, renonceriez-vous à être son amant, si elle guérissait ?

PIERRE

Mon Père, l'amour profond que je lui portais n'a fait que se révéler davantage et s'accroître avec les épreuves que nous avons supportées ensemble. Et il ne me semble pas que j'aie le droit de me refuser jamais, ni le cou-

rage, à un être auquel j'ai engagé ma vie tout entière.

LE PÈRE GABRIEL

Si vous aviez promis à cette femme, dans un accès de passion, de la tuer le jour qu'elle vous le demanderait, la tueriez-vous aujourd'hui si elle exigeait l'accomplissement de votre promesse ?

PIERRE

Non, mon Père.

LE PÈRE GABRIEL

Eh bien, mon enfant, c'est une mort éternelle que vous lui avez promise. Voulez-vous persister à la lui donner ?

PIERRE, tombant à genoux.

Non, mon Père. Bénissez-moi parce que j'ai péché.

SCÈNE XIV

Huit heures du soir, dans la salle d'opération où on l'a transportée.

FRANÇOISE

Ma Sœur, pourriez-vous envoyer chercher un religieux français ?

LA RELIGIEUSE

Oui, mon enfant. (*En espagnol, à une servante*) : Que l'on aille tout de suite chez les *Capucinos* dire au Père Gabriel que l'on a besoin de lui pour une malade française.

SCÈNE XV

Le lendemain matin neuf heures au bureau de la Compagnie *del Rio*.

PIERRE, lisant une lettre qu'on vient de lui apporter.

« Monsieur, l'opération a été fort longue et la malade se ressent encore beaucoup des effets du chloroforme. Mais nous espérons que tout ira bien, grâce à Dieu avec lequel votre chère malade s'est mise en règle hier soir vers dix heures.

« Recevez, monsieur, mes humbles salutations en Notre-Seigneur.

« SŒUR MARIE. »

« *P.-S.* — Les médecins ont donné l'ordre que personne ne vînt visiter la malade avant après-demain midi. Je vous ferai tenir ce soir un nouveau bulletin de santé. »

PIERRE, en lui-même.

C'est le miracle.

LE DIRECTEUR

Eh bien ? Quelles nouvelles avez-vous ? L'opération a-t-elle réussi ? Vous avez là une lettre de l'Hospice ? Est-ce que je puis la lire ?

PIERRE, hésitant.

Mais oui, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR

Merci, c'est bien... Si vous avez d'autres nouvelles ce soir, vous m'obligerez en me les communiquant.

SCÈNE XVI

Un dimanche après midi, à l'hospice de Burgos, salle numéro 4, lit numéro 15. Par la fenêtre ouverte sur le potager, on entend le bruit continuel de la fontaine. Trois semaines après l'opération.

FRANÇOISE relit la lettre suivante.

Les Cerises, 1er août 190....

« MA PAUVRE FRANÇOISE,

« Ne sois pas trop émue en recevant des nouvelles d'un ami à qui rien de toi n'est indif-

férent, et pas même l'impression douloureuse que la vue de mon écriture pourrait te causer, surtout au lendemain d'une opération. Ne pense pas, ma pauvre Françoise, que tu aies pu demeurer loin de moi et de nos enfants, sans que mon cœur cherchât à savoir ce qu'était devenue ma brebis égarée. C'est le seul droit que je me sois donné en tant que mari abandonné, non point pour te contrarier dans tes desseins ou me venger, mais parce que ma pitié pour toi est plus forte que mon amertume. Il m'a été facile d'agir discrètement, de connaître ton adresse et d'entretenir à ton insu pendant une année une correspondance avec le directeur de la Compagnie *del Rio* à Burgos, auquel m'avait recommandé le directeur de la même Compagnie, de Bordeaux. J'ai suivi ton dur calvaire, jour par jour. J'ai su ta misère, ta maladie, ton hospitalisation. Et quand je ne dors pas, la nuit, et que j'entends les petits souffles de Claudine et de Jacquot, je pense à la salle où tu as dû te trouver, où tu dois te trouver encore en contact avec des misères moins grandes que les tiennes. Ah ! Que j'eusse

voulu t'épargner cette suprême humiliation de l'hospice. Mais un scrupule envers un autre que moi-même m'en a empêché. Et aujourd'hui, en t'envoyant ce chèque, je voudrais ne blesser personne ; ce n'est ni à toi ni à un autre que je l'adresse, mais à mon prochain qui est tombé blessé sur la route et qui demain, plus que jamais, sera dans la détresse au sortir de l'hôpital. Ce que je n'avais osé faire, je ne peux plus ne pas le faire parce que j'ai trop souffert de te savoir souffrir. Il est un point de souffrance morale et un point de souffrance physique par où l'on rejoint l'infini : celui dont le cœur saigne est le créancier de tous les hommes et nul n'a le droit d'exiger de lui le moindre intérêt. Je ne te parlerai pas, ma pauvre Françoise, de l'humiliation où j'ai été lors de ton départ, des sourires des autres, ni même de l'estime que certains me témoignaient. Je ne te parlerai surtout pas de mon amour. J'ai triomphé de mes ressentiments par la foi que tu me connais. Je t'ai trouvé des excuses. Je n'étais pas assez intelligent pour toi et je n'étais pas un artiste, et il y avait dans ton cœur des

choses dont sans doute je n'étais pas digne.

« J'ai gardé le plus que j'ai pu nos enfants auprès de moi, pour que leurs petites mémoires d'innocents se ressentent le moins possible plus tard de ce qu'ils ne comprennent pas aujourd'hui. Je leur dis que maman est souffrante et qu'il ne faut pas parler d'elle tout haut, de peur de lui faire du mal. Et alors ils jouent parfois longtemps sans rien dire.

« Ma pauvre amie blessée, je ne te reproche rien, ni à personne et je n'ai pour tout le monde qu'une excuse, bien douloureuse il est vrai. Je crois savoir qu'une immense détresse t'a étreinte ces derniers jours, que tu as fait appel à ce même Dieu crucifié que Claudine et Jacquot prient chaque soir et qui est au-dessus de la couche de leur papa qui est seul. Je ne veux exercer aucune contrainte sur ton âme, je veux simplement te dire que le jour où tu auras besoin d'un refuge dont jamais la porte ne te sera close, tu as mon cœur et mes bras. »

« Paul. »

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une matinée de fin d'octobre, dans une propriété du nord-ouest de la France. Au bas du perron, devant le parc.

CLAUDINE

Moi je te dis que ce petit oiseau est blessé.

JACQUOT

Moi je te dis qu'il n'est pas blessé.

CLAUDINE

Moi je te dis que ce petit oiseau est blessé.

JACQUOT

Moi je te dis qu'il n'est pas blessé.

CLAUDINE

Le voilà qui s'envole, c'est parce qu'il est blessé.

JACQUOT

C'est amusant de déménager comme ça. Regarde encore cette grande voiture. Elle tourne. Elle va s'arrêter devant le perron. Papa ! Papa ! Il y a encore une grande voiture de déménagement qui arrive.

PAUL

Rangez-vous, mes enfants. Prenez garde.

CLAUDINE

Papa, qu'est-ce qu'il y a dans celle-là ?

PAUL

Il y a le lit de ta maman qui est guérie et qui arrive demain.

CLAUDINE

Oh ! Quelle chance ! Maman guérie ! Maman guérie ! Maman guérie !

JACQUOT

Maman guérie ! Maman guérie !

CLAUDINE

Maintenant on va pouvoir parler tout haut tout le temps.

JACQUOT

On va pouvoir même faire du bruit.

CLAUDINE

On fera au plus crier. Ici c'est bien plus joli que là-bas. Papa, qu'est-ce que c'est que les grandes choses que l'on voit de ce côté ?

PAUL

Ce sont les tours d'une cathédrale.

CLAUDINE

Monte sur le perron, Jacquot. Tu vois, ce sont les tours d'une cathédrale. C'était amusant le wagon-restaurant.

SCÈNE II

Même matinée, onze heures, pendant le déjeuner.

CLAUDINE

Papa ? Qu'est-ce qu'il faudra dire à maman quand elle va être là ?

PAUL

Vous lui direz que vous l'aimez.

JACQUOT

Est-ce que M. Pierre viendra nous voir ici comme l'année dernière *aux Cerises ?*

PAUL

Non, mon enfant.

JACQUOT

Où est-il ?

PAUL

Il est loin.

CLAUDINE

Pourquoi est-il loin?

PAUL

Il est malade.

JACQUOT

Il est malade comme maman ?

CLAUDINE

Bête que tu es, maman est guérie.

PAUL

Il ne faut plus jamais parler de M. Pierre. Jamais... Jamais...

CLAUDINE

Oui, parce que si l'on parlait de lui qui est malade, devant maman qui n'est plus malade, cela pourrait la rendre encore malade.

JACQUOT

Comment on est, quand on est malade ?

CLAUDINE

Eh bien, l'on est tout pâle et l'on penche sa tête, comme ça. Regarde-moi, comme ça.

JACQUOT

Et puis, l'on m'a dit qu'on meurt.

CLAUDINE

Oh ! mais cela, c'est ensuite.

PAUL

Pliez vos serviettes et allez vous amuser dans le parc; mais ne vous approchez pas de la pièce d'eau.

SCÈNE III

Le lendemain matin, vers onze heures deux jeunes gens causent ensemble dans la cour extérieure de la petite gare de Louvin.

PREMIER JEUNE HOMME

Maintenant tout le monde ici connaît l'aventure et sait que le monsieur qui a acquis le château est le mari... Quand est-ce que vous avez connu Pierre Denis ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Il y a trois ans, un peu avant que cette femme et lui s'enfuissent à Madrid.

PREMIER JEUNE HOMME

Vous voulez dire à Burgos ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

A Burgos, oui.

PREMIER JEUNE HOMME

Par qui lui aviez-vous été présenté ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Je fus présenté à Pierre Denis par Paul Ardel un jour que je passais par une ville des Pyrénées. Ardel et lui parcouraient à ce moment la montagne de Lurdé. Ils m'invitèrent (mon frère consul m'avait introduit auprès d'Ardel), ils m'invitèrent à excursionner avec eux. C'est alors, et seulement alors que j'ai approché Pierre Denis, dont la poésie déjà triomphait.

PREMIER JEUNE HOMME

Quel souvenir avez-vous conservé de lui?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

D'un jeune homme impérieux avec adresse, simple et compliqué, gâté par ses amis, s'employant à gagner les cœurs, mais terrible pour ceux, nombreux, qui ne le comprenaient pas ou qui seulement le discutaient... Un masque un peu lourd de qui ne se soucie pas de régner autrement que par son œuvre; masque de faune, un peu... un nez plutôt busqué dont le bout s'abaissait parfois en s'arrondissant pour aspirer quelque

ironie lancée par la bouche sensuelle... des yeux passant, avec brusquerie, de la violence à la plus grande douceur... un homme qui accepte un peu orgueilleusement d'être tel qu'il est et de paraître quelconque.

PREMIER JEUNE HOMME

Passait-il pour un homme qui recherche les aventures?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Non. Il vivait surtout à la campagne, en Béarn, avec sa mère... Au moment que je l'ai rencontré, il travaillait à ce drame lyrique dont on a publié des fragments...

PREMIER JEUNE HOMME

Jonquille?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Jonquille.

PREMIER JEUNE HOMME

Vous a-t-on fourni quelques renseignements sur sa fugue avec cette femme dont le mari vient de s'installer dans ce pays?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Il était un ami d'enfance du mari et leur voisin de campagne.

PREMIER JEUNE HOMME

Ça n'a pas été bien propre de sa part...

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Il arrive à la fin de la génération qui nous a précédés; qui faisait en général assez bon marché de l'adultère; qui tenait le dogme catholique pour une histoire de vieille femme radoteuse; qui trouvait ridicule souverainement qu'un homme parvînt vierge au mariage. C'était l'héritage des positivistes, de ces gens qui croyaient que la société tout entière habiterait une seule maison, mangerait le même plat dans la même assiette; que l'océan se transmuerait en limonade gazeuse et que l'homme finirait par posséder un œil au bout d'une queue.

PREMIER JEUNE HOMME

... Enfin... Pierre Denis aurait abandonné cette femme, après l'avoir séduite, à son malheureux sort?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Non. C'est plus complexe. Pierre Denis était au fond, quand je l'ai connu, un mystique, mais un de ces mystiques dont la foi se prépare dans une vision splendide et terrible du monde matériel. Je me souviens des poèmes qu'il nous lut dans la montagne. C'étaient des vers sur un cerisier en fruits, sur la moisson dans la canicule, sur une femme lourde et blonde qu'il rendait si présente que les mots semblaient disparaître peu à peu, se fondre dans l'azur incandescent... Cette femme était peut-être la femme qu'il a enlevée ou qui s'est fait enlever.

PREMIER JEUNE HOMME

Et que disait Paul Ardel de ces poèmes?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Il avait l'air plutôt gêné, mais en admirant. Il guettait sa proie, d'une dent aiguë qui ressort; il levait son front rond comme l'arc d'une cathédrale romane. Sa parole de bois, sans nuance comme un chiffre, se fai-

sait approbatrice. De l'Extrême-Orient, Ardel avait flairé en Pierre Denis un poète qui pourrait l'aider quelque jour dans sa haute mission, dans son idée fixe de prosélytisme chrétien. Il pressentait qu'il faudrait des auxiliaires à sa grande pensée parfois abrupte comme un calvaire. Il relevait la croix toute nue; mais il faudrait des fleurs de nos climats tempérés et des processions et toute la vie des champs pour encore exalter le Bois-Sanglant... Il posait déjà le catholicisme comme un fait positif, comme une vérité mathématique aux yeux ahuris des hérétiques, des païens, des timides, des négateurs et des dilettantes. Il lui fallait un traducteur direct des choses visibles. — Vous êtes un compas, lui affirmait Pierre Denis en riant. Et Ardel répliquait: — Vous êtes un pays dont je prends mesure... Ardel reprit le chemin de la Chine, et quant à Pierre Denis il lui est arrivé ce qui est arrivé... cette aventure d'adultère avec tout le tremblement...

PREMIER JEUNE HOMME

La grâce n'a point touché ce poète?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Si ; mais en permettant qu'il traversât les feux de cette coupable passion... On m'a assuré que la femme revient de son propre gré à son mari et que Pierre Denis, renonçant à la gloire, qui n'a cessé de lui prodiguer ses faveurs, même en son absence, entre chez les capucins de Burgos. Sa faute a été grave; mais celui qui est vraiment poète sait bien ce qu'il en coûte de renoncer à son génie.

PREMIER JEUNE HOMME

Quel dommage qu'il n'ait pu catéchiser dans notre jeunesse! Sa vocation, même après une telle faute, n'était-elle point parmi ceux qui, comme nous, lassés de l'idéologie, comprennent qu'il n'y a qu'une histoire, une seule histoire, et une histoire vraie puisqu'elle a fait ses preuves, qui vaille d'être écoutée en ce monde ? Oui, la place de Pierre Denis, de l'œuvre qu'il aurait faite, n'était-elle point parmi nous ?

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Pierre Denis n'a pas résisté à la grâce. Il est un rythme plus puissant que celui d'un poème

humain, c'est celui de la prière. Et nul doute que la prière du poète que nous aimons n'émeuve en ce moment nos cœurs.

PREMIER JEUNE HOMME

Il est vrai que la prière prie pour tous.

DEUXIÈME JEUNE HOMME

Et même la plainte de la Brebis égarée prie pour le pasteur qui la retrouve !

Ces deux jeunes gens quittent la scène, entrent dans la gare et ne reparaissent plus. On entend une voiture qui s'arrête. On voit arriver sur la scène, à pied, lentement, Paul qui s'assied sur un banc, sous un arbre, dans cette même cour extérieure de la gare de Louvin. Comme un homme lassé il s'accoude au dossier du banc, une main à la tempe. Il attend le train par lequel doit revenir Françoise. Il n'y a que lui dans cette cour. La voiture qui l'a amené demeure invisible.

PAUL pense tout haut.

L'heure s'avance. Il vaut mieux ne pas aller sur le quai... Il vaut mieux que je l'attende ici... à cause des gens... Si elle avait une crise devant ceux qui descendront... d'ici, la voiture est tout près... à cause des

gens qui pourraient s'étonner... encore à cause des gens... toujours à cause des gens...

Elle revient. Elle va être là ; être là. Je pense à nos fiançailles, *aux Cerises*, il y a neuf ans. J'étais si fier parce qu'elle était plus fine que moi ! Et j'avais peur, j'étais timide.... On est timide quand on est devant quelqu'un dont on se pense indigne. Elle était si belle ! Et je ne savais que lui dire; il aurait fallu avoir une autre langue que la mienne pour lui parler... la langue de celui qui m'a trahi. Elle relevait sa robe au-dessus des chevilles pour entrer dans l'étable où un petit veau venait de naître. Elle disait : Il est bouclé et il est têtu. Et elle disait encore: Paul, vos instruments agricoles sont comme de beaux insectes avec leurs ailes d'acier, leurs corselets rouges et verts. Et moi je retenais des phrases comme celles-là parce que l'on retient tout de ceux que l'on aime... Il me semblait, lorsque je l'écoutais, que mon cœur mûrissait dans un soleil vivant et réjoui. Et quand, au soir, elle quittait *les Cerises*, je remontais faire les comptes des ouvriers. Et j'étais bête, comme on dit ; je pleurais et

je me disais : Mon Dieu !... Pourquoi tan de bonheur ? Mon Dieu... que vous êtes bon !

... Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous accablé ?...

... Et quand Jacquot est né, elle m'a dit : « Je souhaite qu'il ait comme toi une âme saine... ô mon ami ! regarde : il a sur les cheveux un peu de l'or de ton caractère, de cet or que tu as fait croître dans tes champs bien tenus... »

Et lorsqu'il y avait de belles récoltes, je m'amusais de voir comment une vendange devenait le caprice de son beau cou, de ses doigts ou de son poignet. Et je me disais : Il est bon que je la gâte parce que je suis un peu devant elle comme l'enfant qui, en présence d'une chose trop précieuse mise à sa disposition, ose à peine s'avancer pour la toucher et se sent plein de larmes.

...O mon Dieu ! Pourquoi ai-je été frappé ? N'est-ce pas un mauvais songe ? Quelquefois le rêve a une telle apparence de réalité, il semble qu'il dure si longtemps que, lorsque l'on se réveille, on ne peut croire à son bonheur... O mon Dieu ! réveillez-moi... Mais

hélas ! je n'ai pas besoin d'être réveillé... Car je suis ici, sur un banc, dans une vie et dans un pays qui existent, loin de ma contrée natale. Et en attendant réellement la femme qui m'a été infidèle, je me sens triste jusqu'à la mort et je dis : O mon Dieu ! Faites que ce calice s'éloigne de moi...

Et cependant je ressens je ne sais quelle douceur dans mon humiliation. Que votre grâce ne m'abandonne point, Seigneur ! car il se fait tard et déjà le jour de mes années décline et il faut l'employer avec miséricorde et charité, il faut soigner le repentir avec l'amour.

... Je l'aime. Je l'aime comme aux premiers jours, quand elle riait d'être trempée par la tonnelle trop étroite pour nos baisers. Je l'aime, et si son corps a été fané par la douleur de la chair et de l'esprit, je la conserverai dans l'ombre, jalousement, comme une pensée en deuil entre les feuilles d'un paroissien sacré.

... Ah ! si en cet instant le reste du monde n'existait pas, mais seulement Françoise et moi et les enfants, il me semble que je ne

souffrirais plus; que sa faute serait comme n'ayant jamais été... Sont-ce donc ceux qui nous entourent qui rendent si lourde notre croix ? O mon Christ ! si vous n'aviez pas créé les hommes, si vous n'aviez pas vécu parmi eux, si vous ne leur aviez pas prêché l'amour, vous n'auriez pas été crucifié. Il faut que le monde soit.

...Elle va être là. Elle va revenir.

Et succédant à ma douleur, voici la joie de Dieu qui m'inonde, et il me semble que le ciel descend sur la terre parce que j'ai pardonné et parce que j'appelle le règne de l'amour dans mon cœur. Dieu ! Votre règne est dans mon cœur, dans le cœur de cet homme quelconque, dans ce cœur où vous êtes entré comme la ronce fleurie qui pénètre dans l'enclos.

N'ai-je pas été fait à votre ressemblance ? Les instruments du supplice n'apparaissent point toujours. Mais n'ai-je pas une couronne et un manteau et un sceptre dérisoires ? Voici l'Homme, a dit Pilate. Qui est là pour me bafouer? Me voici. Je suis le frère de Dieu. La douleur m'a ouvert l'intelligence et je vois bien que la Passion est là encore et

qu'il m'a été donné de la parfaire avec cette joie terrible qui fait frissonner de son souffle les feuilles de l'Évangile, à l'heure où mon Sauveur s'écrie : J'ai soif! J'ai soif aussi, moi, soif de l'âme que vous m'avez confiée et il ne sera pas dit que je n'ai pas attendu la maturité de la moisson pour arracher l'ivraie. J'ai soif de l'âme que vous m'avez confiée sacramentellement... J'avais une unique brebis. On me l'a prise. J'ai pardonné. Au nom de mon amour, ô moi-même, tais-toi !

Il regarde sa montre.

Elle va être là. Qu'est-ce qu'elle va faire quand elle va être là ? Va-t-elle se taire ? Elle a quitté Burgos il y a trois jours... Elle aura repassé, en chemin de fer, devant *les Cerises*... Aura-t-elle jeté un regard sur la maison déserte comme une alouette qui ne chante plus ? Elle aura peut-être évoqué tout cela qui s'efface, qu'elle a effacé : le soleil sur les noyers ; les jeux des enfants dans la prairie ; le salon grand ouvert dans la lumière, aujourd'hui glacée, où brillait son aiguille sur son ouvrage... Je la revois avec un morceau

de fil blanc dans la bouche, et toute réjouie, avec ses fossettes de beau fruit... Ah ! Je ne savais pas, moi, exprimer ces choses-là en vers, mais je les ressentais. Est-ce qu'il y a besoin d'écrire l'amour pour qu'il soit vrai ? Est-il besoin, pour le donner, de raconter son cœur ? Je ne sais pas, moi, raconter mon cœur. Et quand Françoise et Pierre s'extasiaient sur la beauté des épis, je ne savais pas la peindre, moi qui les avais semés dans la joie, et mon âme n'avait qu'une prière muette comme la voix de ces épis. Pourtant je conservais en moi ces choses... Pour moi elles étaient de la vie, de la vie toute simple. Et j'aimais Françoise sans effort, comme une pomme se colore pour se laisser découvrir dans le feuillage, sans le quitter.

Elle va être là. Elle va être là, présente. C'est comme si la moitié de mon âme accourait à la rencontre de l'autre moitié. Il me semble que je ne l'ai pas quittée un instant durant ces mois longs et lourds... Il y avait dans mon cœur un point où aboutissait le sang de Françoise et, malgré la séparation, j'entendais en moi couler ce sang à gros san-

glots. Ce n'est pas de la poésie cela, mais c'est peut-être de l'amour... Et quand je baignais, seul, mon enfant malade, et lorsque son cœur battait contre ma main comme celui d'un pauvre chat, je sentais bien que c'était aussi le cœur de sa mère qui battait là, en lui, et que nous ne sommes qu'une grande Communion des saints.

On entend le sifflet et le roulement du train. Paul se lève, mais demeure près du banc, épiant la sortie des voyageurs dans la cour extérieure de la gare. Arrivent et disparaissent : un paysan avec un panier ; un enfant et un monsieur ; deux ouvriers ; un autre paysan ; une paysanne qui interpelle une autre paysanne ; (un vide) ; un paysan. Enfin apparaît Françoise, avec une écharpe qui voile son visage. Vêtements sombres. Elle s'avance vers Paul sans le regarder en face. Elle est maintenant debout devant lui, secouée par de grands sanglots réguliers.

FRANÇOISE

Est-ce que la maison est loin

PAUL

En voiture, cinq minutes.

FRANÇOISE

Renvoie le coupé. J'aime mieux aller à pied.

Ce sont les seuls mots qu'ils se disent. Il la soutient par le bras. Elle s'arrête de temps en temps, épuisée, tremblante et sanglotante. Lui semble impassible. Il est très grave et très beau. On ne les voit plus, mais on entend encore les sanglots qui vont en décroissant.

FIN

TABLE

—

MÉDITATIONS :

I. L'enfant aime le bois. 5
II. Le premier regard 15
III. Passe le pont 21
IV. Je ne vois pas Dieu 23
V. Je me suis, comme toi, assis . . 24
VI. Ceux qui ne se vêtent plus . . 26
VII. Sous les ormes 28
VIII. Un poète allant à la chasse . . 30
IX. Comme l'oiseau 33
X. Il est une épargne 35
XI. Chauve, aveugle, édenté . . . 37
XII. Il est une plage 39
XIII. Par ici vécut une poète. . . . 40
XIV. Cette femme qui trime 42
XV. Dans le potager des Capucins de Burgos 44
XVI. Dans un sentier que j'aime . . 46

XVII. Qu'à l'Ermite du Val Vert . . . 48
XVIII. Il a enfin quitté l'hiver 50
XIX. Au printemps 52
XX. Ils sont deux 54

L'AUBERGE DES DOULEURS 57
L'AUBERGE SUR LA ROUTE 97
L'AUBERGE DES POÈTES 141
A EUGÉNIE DE GUÉRIN 157
OUVERTURE DU PRINTEMPS 165
QUELQUES HOMMES :
Eugène Carrière 175
Charles Lacoste 182
Odilon Redon. 193
Charles de Bordeu 203
Sépulture de poètes. 208
Charles Guérin 212

A LOURDES 219
RAMEAUX 241
RÉFLEXION SUR LA MATIÈRE 251
NOTES SUR QUELQUES ARBRES 259
LA PÊCHE A LA LIGNE 267
LA SALLE A MANGER 271
MÉDITATION SUR UNE GOUTTE DE ROSÉE . . . 277
POMME D'ANIS 287
LA BREBIS ÉGARÉE 361

473

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-quatre février mil neuf cent dix-neuf

PAR

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

A ORLÉANS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

PQ
2619
A5F4
1919

Jammes, Francis
Feuilles dans le vent

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY